

Hallali pour un chasseur

Samlong, Jean-Francois

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-FRANÇOIS SAMLONG

Hallali pour un chasseur

roman

Rentrée littéraire Gallimard



Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

JEAN-FRANÇOIS SAMLONG

Hallali
pour un chasseur

roman

CONTINENTS NOIRS GALLIMARD

Je le répète, que l'on ne pense pas que je suis fou — ou bien alors acceptez que je sois fou, que je puisse moi aussi me vanter un peu.

PAUL,

Épître aux Corinthiens II, 11, 16

Le chasseur vise, et tire sur son malheur, ou sa malchance, en tout cas quelque chose de présent en lui et dont il entend se venger.

YASUSHI INOUÉ, *La Chasse dans les collines*

LIVRE I

À MARÉE BASSE

Babel, chasseur

Mes rêves, je les ai vus se perdre dans la nuit de la chasse, sur le pic de la Sorcière, au-delà du cirque de Salazie. À qui confier mes pérégrinations, et dire que la quête du trophée est de toutes celles qui tourmentent le cœur du chasseur ? Vingt ans après, je ne trouve pas le mot juste pour relater ce qui m'a fait bondir de rage, de surprise, d'effroi. Quand vous vous débattez dans une situation périlleuse, vous avez peur pour vous mais également pour vos compagnons. Crapahutant derrière vous, ils ne se doutent de rien, pas même de la peur qui vous étreint si fort que vous ne pensez qu'à sauver votre peau. Et vous faites ce que font tous les chasseurs du monde, vous vous accrochez à votre arme dans les sentiers, vous fléchissez les jambes, vous courbez le dos, vous vous tassez comme si vous vouliez vous confondre avec l'arbre, le rocher, le brouillard, pour mieux vous fondre dans le paysage. Tout à coup, l'audace ne fait plus défaut parce que vos nombreux safaris vous ont appris à être enfin responsable de ce que vous êtes, vous qui avez mis en danger votre vie et celle des autres .

Immobilité de la mer. Un lit dur à briser les rêves. Et, assis sur la plage, je suis immobile comme la mer. L'air se durcit. Le froid se colle contre moi. Soudain un cri retentit dans ma tête, parcourt tout mon corps. Qui a crié ? Qui me tire vers le passé ? Pas un quidam pour me le dire. Mais je me souviens de mon doigt nerveux sur la détente et de la pression du sang contre mes tempes, il était si bruyant mon souffle que j'avais l'impression de trahir moi-même ma présence en ces lieux où la mort pouvait surgir de tous côtés. Un pas de plus et... Et après je pourrais toujours affirmer que c'était ma faute, ou la faute de l'un de

mes compagnons, mais qu'est-ce que ça changerait ?

Le soleil descend sur l'horizon.

La lumière tremble.

Je tremble moi aussi. Car des années après ces incroyables événements, chaque nuit, au creux de mon oreille, les cris m'empêchent de fermer les yeux.

Les détonations de mon fusil me bouleversent aussi, au point d'ignorer si je retrouverai un jour le fil qui me conduira à celui que j'ai été autrefois, un homme de quelle trempe, de quelle envergure, de quelle destinée à l'intérieur de laquelle j'ai dû semer le vent, franchement, je ne vois pas d'autres explications au déchaînement de la tempête en moi. Je me sens tout drôle à me demander si je ne suis pas une ombre parmi les ombres, dans une île fantôme où des fantômes de chasseurs côtoient des monstres. Je me suis égaré dans des chemins tortueux, plus par suffisance que par inexpérience, qu'importe, une seule erreur commise et plus rien ne sépare le monde des hommes du monde des bêtes. Oui, je préfère *erreur* à *faute*, pour avoir tenu pour vrai ce qui était faux, pour faux ce qui était vrai, sans qu'il fût question d'un manquement aux règles du jeu.

Je suis disposé à examiner tous les épisodes qui, accumulés dans ma mémoire, tracent un itinéraire ; puis, après m'être remis en cause sincèrement, à étudier les coups de théâtre qui indiquent la direction sans préciser comment y aller. Peut-être ne me jetterais-je pas à la mer si quelqu'un consentait à m'écouter. Peut-être ne laisserais-je pas s'échapper de moi une intrigue riche en péripéties. Peut-être livrerais-je le fond de mes pensées si une fois, une seule, quelqu'un osait m'interpeller d'une voix familière : « Alors, tu accouches ? »

Ce moment-là serait béni pour moi.

Je lui dirais : j'avais une passion, la chasse.

Et un amour, Malika.

Elle était l'assise intellectuelle, émotionnelle, affective sur laquelle reposaient mes rêves, et cet univers que j'avais construit autour d'elle me subjuguait comme un défi au bon sens — un puissant antidote contre la routine, fût-elle délassante en certaines circonstances. Néanmoins le souvenir d'une trahison a gardé son acuité, voilà pourquoi j'aimerais entamer, dès maintenant, un retour sur moi-même ; j'en connais les difficultés, évidemment, mais rien ne me soulagerait plus que la bouffée d'oxygène qui viendrait alors du dedans, quitte à

m'interroger encore : cela fut-il ?

Les oiseaux de mer font du rase-mottes.

Bientôt la lune se lèvera.

Depuis des années, des spectres exécrables rôdent au travers des pages de mon histoire. Je la porte comme la femme porte l'enfant du viol ou de l'inceste. À présent toutes ces choses me dépassent. Je passe mes journées entre l'ennui, le dépit, l'envie d'être à six pieds sous terre. Il n'y a pas une âme indulgente à qui exhiber ma blessure. Alors je marmonne ou parle à voix haute en marchant, comme si je me querellais avec le diable. Le plus surprenant, c'est que j'agite souvent les bras quand les fous de Bassan traversent le ciel. Les gosses ricanent et me lancent des pierres avec leur fronde. J'enra ge. Je peste. Je maudis. Ils sont cruels, les enfants. Pour les apeurer, avec un morceau de corail j'esquisse sur le sable un reptile volant des plus laids, mais le ricanement ne s'interrompt pas.

Je l'ai constaté mille fois, les enfants n'ont plus peur de rien aujourd'hui. Si je dessinais pour eux le masque de Kalla la sorcière, ils frémiraient d'horreur. Voilà la plus belle des frayeurs, et pas une autre. Mais à quoi bon ? Je leur accorde la liberté de croire que je suis un va-nu-pieds, un traîne-misère que les fillettes raillent lorsqu'elles entrent dans la ronde avec leurs comptines, et si peu vêtues au bord de l'eau, imprudentes.

Un matin, je m'en souviens, une vague s'est jetée sur une gamine qui longeait la plage, une glace à la main. Paralysée par la peur, elle a crié, crié encore. Je me suis précipité vers elle pour la protéger, la consoler, mais elle a hurlé dix fois plus fort comme si les tentacules d'un poulpe lui a vaient enserré le cou, les bras, pour l'étouffer. Ses parents ont accouru, talonnés par les maîtres nageurs et les vacanciers. On a dégainé les téléphones portables pour alerter les gendarmes, les policiers, les urgences. On m'a encerclé, insulté, craché dessus. On a interrogé : « Qui est-ce ? Que fait-il là ? D'où sort-il ? Et pourquoi n'est-il pas dans un hôpital psychiatrique ou en cabane ? Qu'on l'attrape ! Qu'on l'étripe ! »

Voix aiguës, tons arrogants.

Aboiements de chiens.

J'ai répliqué :

« N'y a-t-il pas quelqu'un pour se ranger de mon côté et me défendre ? De quoi m'accuse-t-on ? Qui juge-t-on sur la place publique

? Si vous avez des nouvelles de Kalla, qu'on en discute. Vivante, elle m'a contraint à errer comme un damné ; morte, elle me persécute. Elle vous a dressés contre moi, et la perspective de pouvoir commettre un crime dans la joie vous excite. Elle a commencé le sale boulot, est-ce à vous de l'achever ? Qui m'a bastonné ? Arrêtez ! » Des coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les gens en ont profité pour me donner une leçon, une sévère correction dont je me souviendrais.

C'est ce qu'ils ont déclaré.

C'était dans l'ordre des choses, selon eux.

Heureusement que la loi m'a embarqué, ce jour-là. Tassé dans la fourgonnette bleue, j'ai réchappé au lynchage. Au poste de police, j'ai pu débrouiller mon cas, mais, pour apaiser les esprits, le « dangereux suspect » (moi, en l'occurrence) a été placé en garde à vue. Le lendemain matin, on m'a relâché avec « interdiction formelle de fréquenter la plage aux heures d'affluence et d'approcher des fillettes se promenant au bord de l'eau... ». D'accord ! ai-je dit. Et donc, si une vague venait à s'emparer de l'une d'elles, je ne lèverais pas le petit doigt et nul ne pourrait me poursuivre pour non-assistance à personne en danger.

C'était le point positif de l'affaire.

Ce qui explique aujourd'hui mon isolement, figé dans la crainte d'être ramené au poste à tout moment, incompris de tous. Les estivants me considèrent comme le fou de la plage, mais, n'ayant pas de réponse à mes questions, ne suis-je pas plus proche qu'eux de la vérité ? Eux qui n'ont que des réponses et si peu de questions. Ma raison s'égare. Il n'empêche que, prenant mon anxiété pour de la suspicion à leur égard, ils me refoulent à la lisière du bois qui abrite la plage du vent, en se disant que même un gueux (délirer suppose qu'on en est un) doit saisir le sens de l'expression : « Va au diable ! »

Si l'idée d'être seul, un jour, m'avait seulement chatouillé l'esprit dans la montagne, j'aurais tout entrepris pour que la foudre me frappe, qu'une chute de pierres me tue, et que le froid me gèle comme il gèle les bourgeons. Mais cette idée, je ne l'ai pas eue, sans doute parce que, ne raisonnant plus avec lucidité, il m'était difficile d'appréhender avec clairvoyance tout ce qu'on avait dit ou tu en ma présence, alors que des signes de ma prochaine déchéance se lisaient autant sur mon visage que dans mon diabolique entêtement.

Je prenais tout à la légère, cependant...

Manetti, Ricky, Focheux sont morts. Et Malika ? Je l'ai aimée, l'aime toujours. Évoquer son souvenir chaque jour, construire mon présent autour d'elle, ou plutôt autour de son absence, c'est une obsession.

À l'affût derrière un arbre, je l'appelle par son prénom dans l'espoir qu'elle me revienne. Je porte mon ombre et son ombre pour me faire croire qu'elle ne m'a pas quitté, mais personne ne l'a revue. Moi-même, j'ai perdu sa trace. Parfois je me lance sur une piste prometteuse mais, piètre chien de chasse, mon flair me renseigne inutilement, et j'ai l'air incrédule de celui qui s'étonne d'avoir pu survivre à un tel désastre.

Les flâneurs insoucients et les vacanciers qui, accroupis dans l'eau, regardent passer leurs rêves ignorent pourquoi je souris de temps à autre, et pourquoi je crie « reviens-moi ! », comme si ma voix avait la capacité de la ressusciter, elle, Malika. Je n'ai pas à me justifier auprès de ceux-là qui m'écoutent pour me ridiculiser. Dans les yeux des femmes, dans leur attitude gracieuse, indolente ou méprisante ; dans les jeux, les rires, les voix vibrantes ; dans les voiliers, les oiseaux, les cerfs-volants, les Piper Cub qui sillonnent le ciel chauffé à blanc en vrombissant ; dans les baignades au creux des vagues et les courses à la nage ; dans le triomphe insolent de l'été, les pleurs d'une enfant que l'eau terrifie (le père insiste pour qu'elle fasse trempette entre ses bras), dans tout ce que je vois, je redécouvre Malika ; la chasse ; l'amour.

La lune s'est levée tôt ; la plage m'appartient.

Je me dirige vers le socle de laves pétrifiées qui s'avance en saillie au-dessus de la mer, promontoire au bout duquel je crie chaque soir. Le cri d'une trahison, je l'ai dit, et il est réconfortant de s'entendre crier à seule fin d'évacuer la peur qui s'est incrustée en soi.

La nuit s'approche et me serre contre elle ; je n'ai plus envie de la solitude qui l'accompagne, ni du désœuvrement, ni de la disgrâce et, à la faveur de la clarté lunaire, les yeux des étoiles s'habituent à l'obscurité.

Une odeur d'algues entêtante.

C'est une invitation à me jeter dans l'eau, comme on jette un filet à rascasses, un filet à murènes, un filet à squales, un filet à souvenirs. Je nage. Je coule. Je ne me débats pas. J'ai un œil détaché ; je dérive.

Subissant l'hypnose de la lune, j'ai l'impression que le courant

m'emmène je ne sais où.

Pour me purifier, les embruns s'engouffrent en moi avec le cri des oiseaux et la brise du soir. Hum ! je ne dois pas être très propre au-dedans, me dis-je. Mais qui l'est vraiment ? On a tous un petit quelque chose à se reprocher, quand ce ne sont pas les pires ignominies.

Comme la proue d'un navire de guerre, le promontoire s'enfonce dans la mer. Et là, debout, j'étends les bras, je m'étire, je tergiverse. C'est ennuyeux de faire le grand saut, me dis-je, après avoir divagué toute la journée, oisif, dépité. Mais s'il n'y a plus rien à espérer ni de moi ni de personne, autant en finir incontinent, sans regarder en arrière. Me voici englouti dans les eaux noires, jusqu'à ce que la lune et les étoiles s'éteignent, puis les cercles se referment sur mon corps, mes cheveux s'emmêlent aux tentacules des pieuvres, les squales se repaissent de chair, et mon squelette reposera bientôt entre les polypes.

Subitement je suis fébrile, plein de trouble, je sens la bizarrerie de la situation dans l'air. Je scrute un ciel paisible, pourtant. Tout ici est calme. Tout est mystère. Buvant la mer, j'apporterai leur pâture aux poissons. C'est ainsi que je tirerai ma révérence à la vie. Mais pas ce soir. Je me dis que, si au cours de son existence on ne se raconte pas au moins une fois, on aura vécu pour rien.

Se raconter, il faut que ça puisse exister.

Se parler aussi, pourquoi pas.

« Bonsoir ! »

Sous ma chemise, mon cœur a tressauté.

Comme à l'ordinaire, n'ai-je pas parlé à voix haute ?... Non. Je me retourne. À quelques mètres, une jeune femme m'épie. Je ne l'ai pas entendue s'approcher. Maintenant elle est assez près de moi pour découvrir combien je suis estomaqué d'être seul avec elle sur le promontoire. Éclairant sa silhouette, la lune ne l'habille d'aucune curiosité malsaine. Ses longs cheveux sont ramassés en arrière ; ses yeux semblables à deux étoiles me disent qu'elle ne veut pas que je meure, ou plus exactement elle ne veut pas que mon histoire s'évanouisse dans l'oubli ; si elle m'a suivi en catimini, c'est pour sauver mes souvenirs de la noyade, car toutes les belles histoires doivent rester ce qu'elles sont, éternelles.

Par dérision, je pense qu'il est grand temps de prier le dieu des griots pour obtenir son soutien inconditionnel, cette nuit, jusqu'à ce

que l'aube vienne.

Si l'aube doit venir.

Regardant la jeune femme je me dis que, lorsqu'elle sera prise dans le tourbillon de mes phrases, elle ne pourra plus fuir. Où fuir ? Attachée à moi plus sûrement qu'avec une corde, elle se hissera au sommet du pic de la Sorcière et veillera à mes côtés, tout ouïe.

« Je ne vous ai pas entendue ! »

Je déguise ma joie de ne pas avoir à me suicider. Finalement, ce n'est pas la solution.

« Je vous observais depuis un moment déjà, me répond-elle, puis je vous ai vu marcher comme quelqu'un qui ne sait pas où aller. Je suis sortie de ma voiture. Je me devais de faire quelque chose, et je me suis mise à courir en me demandant si j'arriverais à temps pour vous sauver des requins. Vous savez bien qu'ils avalent tout, ces monstres. » Elle me fixe avant d'ajouter d'une voix assurée : « Ce ne sera pas gaspiller votre temps, ni le mien. Je dois rédiger un mémoire sur les croyances et les superstitions dans l'île... »

Cette rencontre avec Élise Pajot (c'est le nom qu'elle m'a donné entre deux informations sur ses recherches sociologiques) est étrange ; je la sens en sympathie avec moi, alors que les vacancières snobinardes et hideuses m'adressent la parole pour m'apostropher. À moins que je ne m'abuse, elle ne parle que pour moi. C'est comme un clapotis, celui des vagues de chaque côté du promontoire.

Il s'est fait une embellie.

Je souris.

Ou plutôt je grimace.

Je suis depuis si longtemps ce chasseur d'un autre âge, cet homme au front ridé sur lequel je pose un dur regard (« il faut te décider... vivre ou mourir... ah, tu me déçois, me désespères »), que je ne sais plus sourire, quoique je pense qu'il suffira de réapprendre, en tout cas cette décision m'appartient à présent qu'une flamme luit dans la nuit, la femme m'a réservé une surprise et ma satisfaction est à la mesure de mon espérance.

Cette flamme, c'est la femme.

Auprès d'Élise, je garde le silence. Je m'interroge. Où a-t-elle appris, si jeune, la hardiesse ? Ses lèvres se sont ouvertes pour moi et son cœur s'est agrandi pour que je ne sois pas à l'étroit à l'intérieur. C'est ce que je m'imagine. Car j'ai beaucoup d'imagination, figurez-

vous. C'est pour cette raison que les policiers, garde à vue après garde à vue, ont fini par conclure que je n'avais plus toutes mes facultés mentales ; par contre, ma faculté d'affabuler des scènes ahurissantes, des histoires à dormir debout, des scénarios compliqués leur paraissait illimitée. Quel compliment ! Sauf que je n'affabule pas. Je retiens ceci : quémendant une âme auprès de qui m'épancher, je l'ai dénichée. Aussi dois-je m'engager dans la forêt, escalader les pitons, traverser les rivières, braver les sortilèges, me faufiler partout pour que ma relecture du passé soit ingénieuse, captivante.

Nous nous éloignons du promontoire.

Je me rapproche de mon but.

Je me revois le fusil de chasse dans une main, le flacon de potion dans l'autre, et mes cheveux en désordre frémissent. Mes bottes de cuir résonnent en haut de la falaise où se niche la papangue, rapace diurne qui se nourrit d'oiselets, de rats, de musaraignes. C'est Babel, le chasseur. Levez votre regard. Regardez-moi de biais ou par-dessus votre épaule, mais regardez-moi. Un drame a endeuillé ma vie. Un cyclone a dévasté mon visage et, tel le soldat qui arpente un champ de bataille labouré par les obus, je suis méconnaissable.

Ne ratez pas l'occasion d'écouter mon histoire, telle que je l'ai vécue autrefois. Pas de bouche à oreille. C'est vrai que les services judiciaires possèdent plusieurs versions de mes mésaventures, mais elles contiennent ce que les magistrats appellent des cadavres de vérités.

Élise, d'un ton confidentiel :

« J'ai lu les rapports de police.

— C'est instructif ?

— Oui, mais j'aime les vérités vivantes. »

Cette révélation m'abasourdit. Élise sait donc qui je suis. Elle n'est pas venue à ma rencontre par hasard. Malika me disait que le hasard, c'est l'ombre de Dieu. Si Dieu existe, ajoutait-elle avec un joli sourire en coin. Élise m'a sans doute guetté, jour après jour, dans sa voiture garée sur le parking de la plage, des jumelles à la main, méditant sur mes « meurtres », disséquant les mensonges et calomnies déversés sur moi. Oui, sans doute. C'est fantastique si l'indiscrétion mène à la quête de la vérité et vous redonne figure humaine.

Mais pourquoi ce soir ?

Comme des amis, nous marchons en longeant la plage, mais dans l'ombre mon visage est marqué par le doute. Et je me questionne : pourrais-je la persuader que je n'ai pas de sang sur les mains ?

« On va s'asseoir là-bas, dis-je, derrière les gros rochers. C'est mieux d'être assis pour causer. On y sera plus tranquille. On ne nous verra pas de la route. Et on ne vous en voudra pas d'être avec moi... »

Élise s'élance vers les rochers comme si c'était elle, le guide. Et elle a du sable dans ses sandales.

Le balancement de son corps enflamme ma mémoire et me fait de l'effet. Nous pénétrons tantôt dans un autre univers. Qu'on ne vienne pas nous déranger pour nous faire revenir sur terre. Que les amoureux s'enlacent dans leur voiture sous la lumière des lampadaires, qu'ils s'embrassent et s'aiment toute la nuit, tandis que moi j'éveillerai mes souvenirs. Cette détonation, vous l'avez entendue ? Mon fusil continue à aboyer entre les pitons, d'un cirque à l'autre, et ce sourd gémissement est celui de la bête qui, après s'être fait mutiler, se traîne péniblement vers un coin où mourir loin des regards.

J'ai faim de redécouvrir l'humain en moi (cette faim est plus grande qu'elle ne paraît, plus dissimulée aussi), et je me raidis quand, ayant rejoint Élise, elle me dit qu'elle a étudié mon dossier à la loupe, mais...

« Mais... ai-je repris, les sourcils froncés.

— Il me semble que des détails significatifs ont été relégués en arrière-plan, et je veux comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Ce qui s'est réellement passé là-bas ! »

L'adverbe « réellement » me fait grincer les dents parce que, depuis longtemps, je ne sais plus ce qui est réel ou pas. Ce mot, d'un sens insaisissable pour moi désormais, je le déteste. Son ambiguïté me déplaît.

C'est un piège à lui tout seul.

« Dans ce cas, il est préférable de commencer par le commencement, dis-je en m'asseyant sur le sable, adossé à un rocher. Ce sera plus facile pour moi. »

Élise imite ma conduite.

Ce moment de complicité est hors de saison, notamment lorsque, après avoir ôté ses sandales à lanières, elle masse ses fines chevilles, sans y voir rien d'indécent ; elle ne s'aperçoit pas de la gêne qu'elle a

provoquée en moi ou alors, feignant de ne rien voir, elle cache son jeu.

Mais lequel ?

Le plus émouvant, du reste, ce n'est pas tant le geste en lui-même, mais qu'elle l'ose sous le regard d'un homme perçu par tous comme un traîne-savates errant çà et là, dormant à la belle étoile, ou bien, quand il pleut, dans sa villa en bord de mer aux portes ouvertes qui claquent au vent. Une mauvaise langue (celle de la cancanière bronzée comme une écrevisse) dirait qu'une telle attitude relève soit du défi, soit de l'inconscience, ou peut-être des deux. À cette heure, le lieu est désert. Élise aura le temps de mourir de mes mains avant qu'on puisse la secourir. De plus, il faut reconnaître qu'une femme qui veut bavarder en tête à tête avec moi, la nuit, sur la plage, cela tient de l'invraisemblable.

Mais pour le moment, qu'a-t-elle à craindre ?

Absolument rien.

Par contre, d'autres ont eu tout à craindre de moi. C'était il y a longtemps, me dis-je pour me rassurer. Du temps où, l'arme à la main, je gravissais la montagne, je grimpais à travers la pluie et la brume, de plus en plus haut, de plus en plus loin du bon sens, occupé à pister la bête, à veiller constamment à ce que le trophée ne m'échappe pas. Obéissant à mes rêves les plus déments, je ne m'attardais pas dans le sentier, ni ne temporisais, impatient de m'écrier : « Voici le pic ! Voici l'ancre de la sorcière ! Voici la victoire ! »

J'ai la sensation bizarre de toucher Élise par mille points invisibles, et je me dis que si j'avais su qu'elle viendrait, ce soir, j'aurais pris un bain et enfilé des vêtements propres, je me serais rasé pour renforcer le climat de confiance entre nous, pour entrer de plain-pied dans mon histoire, m'évitant ainsi de tourner des phrases dans ma tête endolorie parce que je n'avale plus les médicaments que mon médecin m'a donnés, et j'en ai avalé, des cachets. Je me serais fait beau. Et mon image aurait été en harmonie avec un double vœu : rompre avec ma vaine existence dont rien ne vient secouer la monotonie, plonger ensuite dans les eaux glauques du passé pour repêcher l'autre moi-même, et après quelques descentes vertigineuses, des écueils à contourner jusque dans les plis de mon inconscient, le remonter à la surface comme un objet trouvé rouillé, rongé par on ne sait quel mal ou maladie. Et s'il était bourrelé de remords ? Le remonter quand

même, sinon il n'y aurait plus de raison d'habiter cette vie.

À côté d'Élise, qui a l'air d'une sirène aux pieds nus, je ne me révolte plus. Les quolibets, les lazzis, les inepties ne m'atteignent plus. Ça me plaît l'idée d'être là, de pouvoir ramasser pour elle des mots tombés dans l'oubli. Déjà, ils tourbillonnent dans ma tête, valsent ; quelques-uns sécheront au fond de ma gorge, d'autres voleront au-dessus de la mer, libres. Certains, rudoyés par le vent et les ailes fracassées, feront naufrage. Les plus chanceux vivront dans le cœur d'Élise Pajot qui, se tournant vers moi, défait son chignon. Elle me dit qu'elle a de la veine. Ce matin, la lecture de ses notes sur « l'affaire du pic de la Sorcière » a fait naître en elle la soudaine intuition qu'il y aurait énormément à attendre de la pleine lune. Et si on est suffisamment attentif, poursuit-elle, émue, on doit recevoir des confidences « comme des cadeaux du ciel choisis à bon escient... ». C'est une nuit, en effet, à s'intéresser aux grandes énigmes.

Lorsqu'une femme demande, ai-je pensé, elle donne ; et elle donne plus qu'elle ne demande.

Parfum d'algues, grisant.

Les cheveux d'Élise m'entraînent vers l'eau ; ils sont longs et lisses, je n'essaie pas de résister à sa voix identique à celle de la mer, posée, calme, une voix qu'elle a dû travailler dans une école de théâtre.

Sa voix remplit mes pensées de phrases limpides, liquides, pour mieux dénouer ma langue. Orgueilleux d'être en sa compagnie, de pouvoir contempler la finesse de ses traits, je glisse un silence entre nous. Ce qu'elle sait ou croit savoir de moi la rend sûre d'elle. Toutefois, elle n'adopte pas un ton empressé ni ne me bouscule, elle précise, sans que j'aie eu à intervenir, qu'elle ne mène pas une enquête ni n'agit selon des principes moraux. Elle recherche la vérité sur... Elle hésite. Se mord la lèvre supérieure pour s'empêcher de prononcer ce nom qui, je l'ai remarqué, lié à la légende, à la possibilité de passer avec une facilité déconcertante de la joie à l'angoisse, du bien au mal, comme dans les contes les plus extraordinaires, suscite le rire ou l'effroi.

À l'instant, elle doit se dire qu'après ce pas décisif en avant, vers moi, elle ne pourra plus se lever, s'enfuir, et comme elle a l'air embarrassée, je dis :

« Sur Kalla ? »

En dépit de mes hardes usées, de mes godasses éculées, de ma

tignasse, de ma barbe, des *ladilafés* — les flots de commérages que l'on colporte sur mon dos, pas forcément à tort, au fond —, le destin m'a envoyé une femme dont la présence me réconcilie avec la vie. Dès ce moment-là, j'ai su que je ne me jetterais pas à la mer, mieux, que je parlerais de moi, du vieux nègre, de Focheux, de Ricky, de Manetti, de Kanou, de Malika, de Kalla, même si mes confessions hasardeuses pouvaient m'expédier dans un asile. Ce n'est qu'une éventualité mais cette part de risque, je dois l'assumer. Que, muselant mon appréhension, je révèle à Élise ce que j'ai retenu d'une folle expédition. Que je lui confie des souvenirs tant de fois visités que j'ai le sentiment d'avoir vécu plusieurs vies dans les cirques de montagne de l'île, à l'intérieur de grottes enténébrées où veillent des monstres, à l'ombre d'un tamarinier où un conteur rusé, sans âge, s'amuse à imaginer d'horribles aventures pour les enfants. Et sa voix sinistre s'enfle encore, grossit, gronde dans la clairière ; les animaux fuient aux confins de la forêt qui, repliée sur elle-même, ferme ses portes l'une après l'autre ; brusquement le sentier s'assombrit, plus de chants d'oiseaux, ni de lumière, ni d'espoir. Les branches ne bougent plus, dorment ; dispersées par un vent de feu, les feuilles mortes s'enflamment et portent l'incendie jusque sur la côte où les barques se sauvent vers le large.

« Oui, sur Kalla », chuchote-t-elle.

L'opiniâtreté d'Élise répond-elle à un calcul ? Elle est jeune, jolie, aussi perspicace qu'imprévoyante. S'asseoir près de moi lui procure des émotions, mais cela m'effraie même si je ne le montre pas. J'ai peur de moi, pas d'elle. Je ne veux pas que l'histoire se répète. Ma pensée court loin, très loin, et je la vois mourir comme j'ai vu mourir mes compagnons de chasse. J'ai envie de planter cette réalité dans son regard pour qu'elle ne reste pas une seconde de plus à mes côtés. Qu'elle fuie pendant qu'il en est encore temps... tu ne sais rien de moi... qui je suis... ce dont je suis capable... que dis-je ? de TOUT ce dont je suis capable... tous, ils ont eu peur de moi... alors qu'ils me connaissent mieux que toi... des amis de longue date... Si je lui parle ainsi, elle me rira au nez. Elle s'obstinera. Elle est là pour recueillir ma version des faits, quoi qu'il advienne. Si son courage mollit, elle devra se rabattre sur les procès-verbaux d'un dossier bien pourvu de calembredaines, de suppositions biscornues, et ce ne sera pas digne d'une universitaire exclusivement préoccupée par ses

travaux, une bosseuse.

Les traits fins du visage d'Élise, son air grave, la croix suspendue à son cou par une chaîne dorée, sa manière de m'épier en mordillant la lèvre supérieure, tout est délicatesse chez elle qui se concentre sur ses chevilles pour cacher un petit frémissement ou autre chose.

« Ce qui m'intéresse, persiste-t-elle, c'est la façon dont vous avez construit le personnage de Kalla. Mentalement. Méthodiquement. Diaboliquement. Et je dirai même en connaisseur. Je vous écoute, Babel ! »

La phrase « je vous écoute, Babel ! » (le point d'exclamation est aussi dans la voix) est une supplique, et je répondrai à son attente, la serrant dans l'étau de mes mots, même si j'envie les crabes, les rascasses, les requins qui n'ont rien à conter ; même si j'envie la pieuvre convaincue de pouvoir déguerpir devant les pilleurs du lagon ; et même si j'approuve les pêcheurs invétérés qui déconseillent aux vacanciers de trop s'approcher de la barque jetée sur le rivage. Car le cyclone peut faire demi-tour. Après toutes ces années à me taire, à me dire que mon histoire ne vivra pas, je veux profiter de cette opportunité. Le plongeon dans l'abîme du dedans, insondable à force de brouillard dense, tel un volcan qui soudain se ranime ; telle la lave visqueuse, incandescente et destructrice, mais fascinante pour Élise Pajot, là, tout près de moi, regardant le ciel et la mer confondus, puis la lune, les étoiles, les chauves-souris qui chassent.

La chass e du siècle

Mon histoire, j'aurais pu la débiter ainsi : « Je m'appelle Babel Mussard, j'ai soixante ans, à l'époque mes deux cabinets d'architecte me rapportaient de solides revenus, des avantages substantiels, la haute société créole me sollicitait au sujet de tout car j'aimais les armes à feu, la chasse, les femmes, et par-dessus tout jouer avec le feu... » Mais j'ai renoncé à ce préambule insipide afin d'apporter à Élise Pajot les *détails significatifs* qui lui permettront de reconstituer la réalité des faits par la véracité de mon témoignage, et je lui ai narré le jour où, mes compagnons et moi, nous avons pris la route du cirque de Salazie.

Ce matin-là, le soleil brillait au-dessus des pitons qui se découpaient. Au volant de mon quatre-quatre, je posais sur les montagnes environnantes un regard enthousiaste. J'étais libre de faire ce que je voulais, quand je le voulais, où je le voulais. J'allais m'évader de la routine sans que rien ne puisse m'arrêter ou me décourager, et puis tourner le dos à mes employés qui me démoralisaient, m'épuisaient, m'assommaient.

À mes côtés, souriante et détendue, Malika sirotait sa citronnade dans un gobelet en carton, moi je l'admirais de temps en temps, ravi qu'elle soit là, les premiers boutons de son chemisier hors de la bride sous la ceinture de sécurité. Et, pointant l'index vers les pentes meurtries par des affaissements de falaise, elle dénombrait les cascades d'une voix enjouée : « Une, deux, trois... C'est trop ! »

Ricky me suivait. Il conduisait la deuxième voiture armée de pare-buffles, avec Manetti devant et Focheux à l'arrière. Aucun incident à signaler jusqu'au moment où, quelques kilomètres avant de traverser

le village, il se mit à harceler mon pare-chocs pour que je pousse une pointe de vitesse sur une route étroite par endroits et pleine d'angles. Moi, je fis semblant de ne pas comprendre car le ciel avait l'éclat d'une promesse. Et comme nous étions équipés pour une longue partie de chasse, je songeais à ce fabuleux pays où, m'avait-on certifié, sans qu'on sache pourquoi, ce qu'on a fait se confond avec ce qu'on n'aurait pas dû faire. Mais je ne pourrais pas en parler sans l'avoir expérimenté, et encore moins, comme dit le savant, sans dégager la vérité pour tous les ordres de faits semblables.

Lors de mes investigations aux Archives départementales, j'avais lu des lettres datant du XVIII^e siècle et des tas de livres poussiéreux, puis j'avais interrogé des chasseurs qui paraissaient avoir l'âge des livres lus, et ils m'avaient tenu ce même langage : « Au carrefour des cirques de Salazie, de Mafate, de Cilaos, il existe un sommet baptisé le pic de la Sorcière. Là-bas, le vent souffle en bourrasques, rabat le caquet aux arbres, aux bêtes, aux hommes, avant de repartir en tornades. C'est le pays de Kalla... » Et d'ajouter, après un silence, du vague dans le regard, que, plus d'un brave y ayant laissé la vie, il était plus sage d'aller chasser les éléphants ou les crocodiles le long du lac Kariba.

Faisant fi des avertissements de l'expérience, je me dirigeais ce jour-là vers l'arrière-pays, à la rencontre des événements qui m'y attendaient, obnubilé autant par ma passion que par cette lumière que le ciel répandait devant moi et, dans cet éblouissement proche de l'aveuglement, je me sentais invincible.

Pour égayer le voyage de quelques fantaisies, et semer Ricky, lequel continuait à chauffer mon pare-chocs (ce harcèlement était comme un défi à mon autorité de chef d'expédition), je me mis subitement à accélérer dans les virages en épingle à cheveux, obligeant Malika à se débarrasser de son gobelet, à s'accrocher à la poignée placée à hauteur de sa main droite. Se moquant du précipice, Ricky répondit à mes attaques. Des motifs plus que valables m'inclinaient à le tenir régulièrement à l'écart, loin de Malika, mais je ne connaissais pas de chasseur le plus implacable que lui, et donc je tolérais sa présence.

Une course pour nous fouetter le sang, qui aurait pu avoir des suites fâcheuses. C'était si évident qu'une collision sur cette route aurait fait capoter dans le gouffre notre rêve de chasse. Quelle stupidité !

Mais il n'y eut pas de collision.

En face les voitures klaxonnaient, pilaient et se rangeaient sur le bas-côté pour libérer la voie.

« À bien réfléchir, ai-je dit à Élise, un accident aurait pu sauver mes amis d'une mort encore plus atroce », sauf que rien ne dissuade le destin entiché de plans alambiqués, et il s'adjuge même la préméditation.

Entre la côte ouest et le cirque de Salazie, le trajet est assez long, mais grâce à nos accélérations nous pûmes avaler du kilomètre et arriver au parking des Fleurs Jaunes plus tôt que prévu. Ricky s'était montré à la hauteur de la situation et, nos voitures garées sous la voûte des arbres, je louai sa conduite. Il se tapa sur les cuisses, puis affirma que, la prochaine fois, s'il courait en première position, le chrome de son pare-chocs ne serait plus dans mon champ de vision en une fraction de seconde. Cette forfanterie m'horripila car j'abominais les crâneurs, les soi-disant as du volant, mais comme cette chasse primait sur tout le reste, je me tus en me disant que, d'une manière ou d'une autre, l'occasion de lui faire ravalier sa vantardise se présenterait à moi. En outre, j'avais pressenti que cette aventure regorgerait d'anicroches, de chausse-trappes, de cordes raides sur lesquelles il ne faudrait pas poser le pied, sinon gare aux désillusions.

J'interrogeai Malika des yeux.

« Inutile de s'éterniser ici », lança-t-elle. Elle boutonna sa chemise à cause du vent glacial, regarda autour d'elle avant de prophétiser : « Le paysage est splendide, mais les portes du paradis, c'est plus loin ! »

Les portes du paradis, songeai-je alors. Pourquoi pas ? Mais quelles seraient les épreuves à surmonter pour qu'elles s'entrouvrent enfin devant moi ?

Nous ralliant à son point de vue, nous sortîmes sacs à dos et armes du coffre de nos voitures, et nous voilà en guerre dans le layon. Nous savions pertinemment la raison pour laquelle nous aimions la chasse, et cette manière que nous avions d'en causer entre nous, d'ébaucher et de mûrir nos projets, d'huiler nos fusils, d'affiler nos couteaux, de vanter nos exploits, de rêver à d'autres traques hors des sentiers battus ; tout était dans notre démarche hautaine, conquérante, nos pas

martelant le sol rocailleux ; tout était dans nos voix et nos coupe-coupe lorsque nous avions à frayer un passage parmi les lianes torsadées ; tout était dans le mutisme des arbres aux branches torses, le vol des oiseaux, la fuite du vent ; dans le tambourinement de nos cœurs et la domination de l'homme sur la bête, et tout cela pimentait notre vie : la chasse.

Ce jour-là, la marche fut attrayante.

C'était comme une séance d'échauffement, un délassement, et après quelques heures seulement nous avons pu entrapercevoir toute la magnificence d'un décor qui exerçait déjà sur nous son emprise.

Nous marchâmes encore, longtemps.

La nuit venue, nous dressâmes le camp dans une clairière et nous restâmes tous assis autour du feu à boire, à manger, à fumer, à échanger nos premières impressions, à remuer doucement nos souvenirs, à évoquer la cruauté de Kalla, à fixer la flamme, à retarder le moment de nous retirer sous nos tentes, car nous avions ouvert les pages de notre histoire sur le tout à fait improbable qui, entre les pitons et les pics, finissait toujours par se produire ; et de d rôles de mystères semblaient me frôler l'esprit. Je me demandais : Pourquoi vas-tu là-bas ? L'oiseau-papangue va t'écharper. Tes compagnons vont te renier... Qu'est-ce que cette mauvaise farce ? Une farce ? Ce n'en était pas une. Aux yeux de tous, n'étais-je pas le chasseur le plus habile, fidèle en tout ?

De la buée s'envolait de nos lèvres.

« La papangue vole quelque part, dis-je. Elle ne frétille pas de la queue, mais elle bat les ailes avec de longues ondulations. Et une armée d'oiseaux se cachent derrière elle. À son signal, ils se regrouperont tous en escadron pour une attaque en piqué foudroyante.

— Je vois ses ailes tantôt noires, tantôt rouges, comme si elle sortait du cratère de la Fournaise, dit Manetti. Mes balles ricochent sur la carapace de ses plumes, et c'est vraiment quelque chose, croyez-moi !

— J'aime photographier les oiseaux, dit Focheux. Ils volent en plein ciel ou au-dessus du fleuve par milliers. Ils dansent devant moi. Ils dessinent des lignes, des courbes, des lettres, et je déclame le poème qu'ils écrivent pour moi. Elle est plutôt surréaliste, ma photo.

— Je vois une ombre pareille à celle d'une montagne qui s'écroule, dit Ricky. Quel que soit le lieu, elle est là en permanence sur nos têtes.

On ne peut s'abriter nulle part. Mais on ne s'en plaindra pas. Car ce qu'on veut, a toujours voulu, c'est faire parler la poudre.

— Ce que j'aime chez les oiseaux nocturnes, dit Malika, ce sont leurs yeux qui brillent. Mais je déteste leurs cris, et les griffes de leurs pattes m'effraient. Ils emportent leur proie dans les airs et disparaissent dans les arbres. Comment chassent-ils ? Ils surveillent leur territoire, nuit et jour. Ils traquent et fondent sur l'animal aux abois. En somme, ils ne sont pas très différents de nous. »

Puis ce fut le silence.

Focheux était originaire de l'est de l'île, le pays du café et de la vanille, et depuis plus d'un siècle le nom de son illustre famille est imprimé en lettres d'or sur du papier d'emballage de luxe. Il avait pris lui-même l'habitude de tout emballer soigneusement (amitiés, accords, promesses, projets), avec les minauderies d'une coquette, et souvent, je ne m'en étais jamais plaint, avec une petite liasse de gros billets pour financer nos expéditions. Il emmenait avec lui l'odeur du marchand du Temple qui revend à prix d'or, à Paris, sous le label « Vanille de l'île Bourbon », de la vanille achetée pour une pinte de riz à Madagascar. Un commerce lucratif et illicite. Mais, dans un département français qui se dore au soleil des tropiques, ce trafic n'est pas grave, il fait partie des phénomènes naturels, au même titre que les éruptions volcaniques, les cyclones, les éboulis meurtriers sur la route du littoral. Et puis Focheux le Philanthrope apportait une aide humanitaire au tiers-monde, à la façon d'un pèlerin aspirant à la sainte Trinité dans l'homme : unité, bonté, beauté. Et cette générosité insigne n'aurait pas été un trait de caractère à mentionner si elle n'avait pas corrigé des travers hérités de la bourgeoisie d'affaires qui rêvait d'avoir un nom à particule, comme si la préposition *de* était une preuve de noblesse d'âme. Selon de Focheux (des billets de cinq cents méritent bien une flatterie), l'art, la politique, les arcanes de la science et de la religion devaient être strictement réservés à une élite et, avec sincérité, il disait qu'on ne jette pas des perles aux pourceaux.

Manetti, lui, laissait transpirer son origine corse à son nom, surtout à sa manie de répéter : « À quoi bon s'implanter dans une île si c'est pour suer sang et eau tel un beau diable ! » Il a toujours existé une communauté de Corses à La Réunion, mais attention, quelques-uns y ont joué — y jouent encore — un rôle de premier plan à titre de préfet, recteur, inspecteurs de ci et ça, administrateurs gestionnaires

de paillotes en bord de mer, et ils ne tiennent pas tous le même discours « à quoi bon ». Manetti était un cas spécial. S'évertuant à se distinguer, fidèle à sa philosophie, il avait fait construire plusieurs paillotes sur les plages de l'ouest et il ne s'y rendait, dans son cabriolet grand sport, qu'à une heure avancée de la nuit. C'était sa femme qui gérait tout. Pour lui, des chapelets d'îles, avec la mer, la barrière de corail, le sable, le ciel, le soleil, les filles, étaient un refuge où il eût été scandaleux de faire de sa vie un enfer, et sa passion de chasser n'avait d'égale que son admiration pour Napoléon (comme lui natif de la ville d'Ajaccio), celui qui fit briller jadis le soleil d'Austerlitz sur toute l'Europe avant d'être interné à Sainte-Hélène. La devise de Manetti : « La vocation de chaque homme à penser par lui-même est la première des libertés ! »

Plus têtu que moi, plus infl exible aussi, Ricky ne se questionnait pas sur tout le mal qu'il pouvait engendrer autour de lui. Les Ricquebourg, originaires d'Amiens, sont l'une des plus vieilles familles du pays. On dit que François, l'Ancêtre, était un chrétien doux, qu'il savait lire et écrire, maîtrisait l'arithmétique et le latin, fort bien les rubriques de l'Église. Il eut huit enfants très sages, sauf l'aîné, un vaurien de la pire espèce. Ricky était donc de la lignée de l'Aîné le Vaurien, ayant hérité de l'épouse de François, une créole blanche appelée Anne Bellon, des troubles du caractère. Plus démente que femme, mauvais génie, elle ne se souciait pas d'avoir un ami et elle eût cru offenser Dieu si elle avait passé une journée sans avoir querellé un quidam sur sa route. Ricky était comme elle, vindicatif et irascible. Pas de devise. Pas de drapeau. Pas de regrets. Sa sauvagerie m'inspirait de l'écœurement. Rien d'humain ne reluisait en lui. Je savais quelles étaient ses arrière-pensées et, si on lui pressait le nez, il en filtrerait de la trahison. Donc, j'étais loin d'approuver sa conduite, de la même manière que je n'approuvais pas le discours de Focheux à propos des perles à ne pas jeter aux pourceaux, ni ne partageais l'émerveillement de Manu pour les guerres napoléoniennes. Dès mon premier tête-à-tête avec Ricky sur la place de la préfecture, j'avais éprouvé spontanément pour lui un sentiment de répulsion. C'est Malika qui, après la manifestation contre les écologistes, avait insisté pour qu'il intègre le groupe. Je ne l'avais pas interrogée sur le bien-fondé de sa recommandation. Quand on aime une femme, et quand on est sûr de ne plus en aimer une autre, le « oui » accourt sur les lèvres.

Justement, que dire de Malika ? J'ignore pourquoi elle s'était amourachée de moi, livrant si peu d'elle, de son passé, de ses projets, elle était sans défense, et un jour elle m'avait avoué ceci : « Tu n'as pas à douter de moi ! Je referai surface, je le jure, avec des tas de rêves pour nous. Pour ne plus voir s'effondrer ce en quoi je crois. Mais sans toi, je ne pourrai pas me dépêtrer de cette bourbe. »

Je me souviens qu'elle m'avait dit ça avec, dans la voix, un désespoir si cruel que j'étais demeuré muet, et puis elle avait mis ses lunettes noires pour dissimuler ses larmes et me parler de Karl — l'amour de ses vingt ans, le beau, l'inespéré, le parfait amour qui lui avait fait croire que les mots ne mentaient pas. Elle ignorait que, quand on pense aimer une femme, tout en étant persuadé de pouvoir en aimer une autre, les mensonges arrivent toujours trop tôt et les serments prennent le ton de la plaisanterie. Le manège s'arrête.

Le rapport de dépendance de Malika à mon égard, lié à des sentiments de possession, était indéniable, mais elle n'avait pas fouiné dans mon passé pour se renseigner sur mes maîtresses : Quels étaient leurs noms et prénoms ? Avaient-elles les mensurations de Miss Réunion ? Étaient-elles plutôt d'origine blanche, africaine, malgache ou indienne ? Plutôt froides, sensuelles ou passionnées ? Et leurs goûts, leurs fantasmes sexuels, leurs penchants, quels étaient-ils ? Rien de tout ça. Et comme je ne lui avais pas demandé d'exhumer pour moi ses anciennes amours, nous n'avions pas eu à nous mentir.

Sans doute aussi parce que, contrairement à d'autres, nous ne confondions pas secrets et mensonges.

Jamais je n'ai caché tant de secrets à une femme, et une femme n'est restée autant une terre vierge pour moi. La timidité et la pudeur avec lesquelles Malika me parlait, de temps à autre, de sa relation amoureuse avec Karl ne m'incitaient pas à la questionner pour en savoir davantage. Par contre, je lui avais concédé bien des privilèges pour qu'elle refasse confiance au rire, aux mots, à la magie enfantine du manège de chevaux de bois. Je tournais autour d'elle, disant : « Je n'ai besoin que d'un regard pour t'acheter des roses ; les fleurs sont si belles, mais je ne me décide pas... dans ma tête, j'en fais des bouquets... des dizaines de bouquets... les parfums me soûlent... la fleuriste dit qu'une seule suffira... » Une fleur et son arôme, irremplaçables. De même que Malika, qui cultivait les manières d'une mystique à l'état sauvage, suffisait amplement à mon bonheur. La

regardant marcher, je pensais à la chasse, toujours.

Chacun continua à exprimer ses sentiments pour lui-même. Moi, je pris conscience de la mue qui, dès le premier soir, avait commencé à s'opérer en moi, à me transformer, et je planais au-delà de la réalité.

Plus tard, je me penchai vers Malika pour l'embrasser. Je me levai et mes amis m'imitèrent : dormir.

La nuit fut courte, et le sommeil réparateur.

À l'aube, toutefois, l'atmosphère n'était plus la même autour du café chaud que nous buvions à petites gorgées, comme si, nos phrases et notre bonne humeur de la veille, nous les avions abandonnées dans le ventre flasque de quelques songes dont nous n'avions gardé aucun souvenir. C'était le silence entre nous qui grignotons des biscuits salés, mordions dans des tranches de cake en appréciant le sucré des raisins secs et des fruits confits. Et ce silence, nous le ressentions comme une attente, pas encore comme une atteinte à nos vies.

Aussitôt après avoir démonté nos tentes, plié nos sacs de couchage et bouclé nos sacs à dos, nous nous engageâmes dans le sentier et, parmi les grands arbres qui craquaient de froid, nous étions là à espérer quoi, loin du feu, les autres derrière, moi en tête du groupe ?

Nous renouâmes avec des départs extrêmes pour célébrer ce qui nous galvanisait : la bravoure, l'héroïsme et, envoûtante, la beauté de la chasse.

Au bout d'une marche de plusieurs heures, un cri aigu s'éleva au-dessus du piton Cimandef. Je scrutai le ciel vide, si bleu. Je cherchai ensuite Malika des yeux. Elle marchait sereinement à l'arrière du groupe, le cri du rapace n'ayant pas alerté son sixième sens. Je n'avais pas rêvé, pourtant. Plus avant, je me cassai en deux pour passer l'échine courbée sous les branches des tamarins des Hauts, comme on passe sous les fourches Caudines, et quand je pus me redresser, un cri plus strident, plus proche aussi, retentit. Et la pensée que je m'apprêtais à pénétrer dans le sanctuaire de Kalla me fit tressaillir de joie.

J'allais la débusquer.

Je ne voyais pas sa colère. Je la devinais. Or chasser c'est prévoir. Cet obscur pressentiment d'un danger, avec qui aurais-je pu le partager ?

Tout à coup, je me tais.

Élise se remet à masser ses chevilles. Écouter, c'est également ça. Une sorte de concentration et d'intrusion dans la vie de l'autre, avec le sourire de la sympathie. Intrusion — fusion des cœurs pour s'instruire.

Je m'entends souvent dire que la papangue ne se dérobera pas ; je m'entendrai toujours dire ça, je ne retiens pas l'idée que j'aie pu, à un moment quelconque de la chasse, penser autre chose que : j'ai parcouru ce long chemin pour la tenir en joue et la renvoyer en enfer sans autre forme de procès. Procès : un mot aussi écrasant que « menottes », « prison », « tribunal », « accusé, levez-vous ! » Ce mot a vocation à museler. Me museler. Ne plus rien confier à Élise qui ne m'a pas interrompu une seule fois, captivee (j'exagère par dérision).

Je me revois sur le banc des accusés, face à une salle archicomble. Tous les visages, familiers ou non, souhaitent que la vérité naisse de ma bouche. Que puis-je inventer pour adoucir leur souffrance ? Rien. Je sue, la langue liée. En revanche, l'intarissable caquetage de mon avocat, qui a la prétention de nouer et de dénouer à sa guise le nœud de l'intrigue, m'inquiète. Je me dis que, s'il lâche les rênes de sa plaidoirie, j'aurai à encourir la réclusion à perpétuité. Sa voix bourdonne à mon oreille : « Je vous le promets, ce sera le procès du siècle. » Dans cette promesse, il y avait de quoi faire trembler l'île.

Et je tremble, tout comme hier.

En janvier 1982, lorsque Malika m'avait soumis son projet d'une « chasse du siècle » — selon sa propre expression —, comment aurais-je pu présager que le malheur nous tendrait les bras ? Néanmoins, des chasseurs chevronnés m'avaient conseillé de ne pas m'aventurer au-delà du pays des Sept Lacs, situé en amont de la dépression volcanique, sans sacrifier auparavant un bouc ou des coqs noirs à Kali, la divinité hindoue de la Mort. Car dans l'île on adore expliquer ce qu'on ne comprend pas par des causes surnaturelles, et parfois le sang coule. Le sang des bêtes immolées aux dieux dans l'arrière-cour ou le temple. Le sang d'un homme tué par un voisin ivre et irascible, ar mé d'un fusil ou d'une machette. J'avais rigolé au nez des chasseurs puisque les sacrifices d'animaux étaient d'un autre temps, barbares, et les dieux sanguinaires ne dormaient-ils pas sous des siècles de poussière, aussi inoffensifs que des momies ? Plus tard, je m'apercevrais de ma méprise : ils ne se reposent ni le jour ni la nuit.

Que dire de ces superstitions, et de la peur des âmes errantes ? En

m'appuyant sur la riche expérience acquise, à force d'intrépidité, lors de mes multiples safaris, je les avais balayées d'un revers de main.

Mais je le reconnais volontiers, je ne réagissais pas de façon tout à fait rationnelle aux pouvoirs sataniques prêtés à Kalla. J'étais à moitié rassuré. Sa voix, clamait-on, s'accordait avec le génie de l'eau, de l'air, du feu ; elle parlait aux arbres, aux bêtes, aux esprits malfaisants ; elle se transformait en une terrible bête, et rien qui fît opposition à cette métamorphose. Ne se refusant aucun règne, elle volait avec l'oiseau, nageait avec l'anguille, rampait avec la couleuvre, vivait avec la salamandre et, quel que fût le temps, elle voyait à mille lieues à la ronde. On disait également qu'elle ressemblait tantôt à une femme aguichante (je m'en léchais déjà les babines), tantôt à l'oiseau-papangue, la forme la plus courante attestée par des chasseurs dont le regard était absent. On lui allouait des lieux communs qui convenaient bien à une sorcière de son rang : lire dans le cœur des hommes, hypnotiser, charmer, chanter comme une sirène. En déchiffrant à la loupe un parchemin, j'avais même appris qu'elle renaissait de ses cendres.

Ces informations glanées sur Kalla, il fallait les prendre avec circonspection, et il fallait être fou, sourd ou téméraire pour ne pas enterrer ce projet, mais justement j'étais fou, sourd, téméraire ; je m'étais épris aussi de Malika, et je désirais lui dédier une chasse exceptionnelle, l'amour m'important moins que la preuve d'amour, si prompt à échauffer ma passion d'elle.

Je me ressouviens de tout, ai-je dit à Élise.

La veille du départ, j'avais réuni tous mes amis dans ma villa en bord de mer à Saint-Gilles — des hommes aguerris qui avaient chassé à mes côtés en Afrique et, sous leur regard amusé, j'avais joué à l'apprenti sorcier en aspergeant d'eau bénite une caricature de Kalla découpée dans un journal satirique, puis en la transperçant avec une aiguille, en la brûlant à la flamme d'une bougie pendant que mes invités, un air de malice dans les yeux, récitaient des Notre Père, des prières d'exorciste et des formules incantatoires de leur cru pour entretenir la gaieté. Mais ce soir-là, si je m'étais regardé dans une glace, j'aurais vu que je ne devais pas tenter le diable qui espionnait le moindre de mes faux pas.

Qui m'avait ravi l'usage de la raison ?

Qui m'avait dépossédé de ma sagacité ?

Je ne voyais que Malika, heureuse. J'avais su m'attacher à elle, qui riait. Nous riions tous. Malika semblait alors me dire : J'aime ton rire, Babel ! Il n'y a pas de chasse interdite pour toi, l'excellent fusil. Je permettrai tout à tes désirs, toujours. C'est l'âme du chasseur que j'aime tant en toi. Je ne regrette pas notre rencontre, je la bénis, et il me plaît, quitte à ce que tout le monde se gausse de moi, oui, il me plaît d'être ta cible préférée, ta proie... Quand elle marchait dans mes pas, elle me l'avait confié, elle avait le sentiment d'être l'une de ces guerrières qui peut à tout moment incendier la savane, détourner le cours de la rivière et déplacer les montagnes en faisant claquer ses doigts.

Après la conjuration, elle m'avait sauté au cou et embrassé sur la bouche, sous un tonnerre d'applaudissements. « Je tiens le pari que cette chasse ne sera comparable à nulle autre, avais-je dit à Malika, et, crois-moi, je suis le premier à déplorer qu'il y ait beaucoup de chasses et si peu d'aventures... » J'ignorais qu'un tel pari, sans tarder, aurait l'effet d'un boomerang, parce que j'avais commencé à soulever le ciel contre nous. L'eussé-je su, je m'étais trop investi pour reculer. C'est un fait que les décisions prises par le chasseur à foucades sont des défis à la sagesse. Car j'avais fait les safaris les plus dangereux et je n'avais peur de rien. Ce qui me perdrait peut-être, c'est cette absence de peur. Moi si fier que le récit de mes exploits, publié dans des magazines, ait séduit les lecteurs. De ces exploits, je n'avais rien oublié. Malika n'avait rien oublié de moi et, selon une incontournable logique de guerre, j'irais plus loin que la chasse et l'hallali.

Tout en escaladant le raidillon, la phrase « il n'y a pas de chasse interdite pour toi » me trotte dans la tête ; malgré tout, je me demandais ce que la brise avait rapporté à Kalla qui n'essayait rien pour contrarier mes plans ; sa façon de mépriser l'avancée du groupe semblait me dire que, même si je ne manquais ni d'expérience ni de patience et savais ce que je devais faire, je ne savais pas *comment* le faire, sans hasarder ma vie et celle de mes amis, qui ne s'étaient pas aperçus que nous nous enfoncions de plus en plus dans un paysage aux contours flous. De la vigne sauvage et des lianes épineuses s'entrelaçaient au pied des arbres ; des oiseaux, peut-être des merles,

se suspendaient aux branches à l'aide des griffes de leurs pattes ; pareilles à des serpents qui s'accouplent, des racines s'entortillaient devant nous de façon indécente, tandis qu'une odeur d'humus et de feuilles pourrissantes montait dans l'air chaque fois que nos rangers creusaient une empreinte.

Il me paraissait impossible de ne pas être là, à la tête de mes chasseurs, mes initiales gravées sur la crosse de mon fusil, en dépit d'une totale méconnaissance du terrain, et ce malaise devant l'inconnu, mes compagnons ne le percevaient pas non plus ; cependant j'avais spécifié que le Blanc était l'ennemi héréditaire de Kalla la sorcière. C'était exaspérant à la fin l'attaque des moustiques qui ne toléraient pas notre présence, et les arbres emmaillotés de lichens, et les troncs moussus qui barraient la sente pour nous saper le moral ; sauf que nul ne m'avait vu hisser le drapeau blanc, et on ne le verrait pas de sitôt.

Je n'étais déjà plus le même. Comme si Kalla m'avait ensorcelé d'un clin d'œil malicieux, mon attitude se modifiait au fil des heures, j'en étais entièrement conscient ; et même si j'avais le sentiment qu'elle m'entraînait dans un univers peuplé de bêtes immondes, je n'aurais pas consenti qu'on saborde l'expédition. Sous aucun prétexte. Il m'importait peu qu'un chasseur imprudent eût rendu l'âme avant nous dans ce pays jonché d'écueils, ni que son sang eût souillé les feuilles que je foulais, et nous poursuivîmes notre chasse.

Nous étions à notre deuxième jour de marche lorsque, peu avant la pause, Malika eut l'intuition que non seulement il n'y avait plus rien à espérer de ce rêve de trophée, mais qu'une nuée de cendres s'abattrait sur nous à l'improviste, aussi remonta-t-elle le groupe à grandes enjambées. « Babel, qu'est-ce qui nous attend là-bas ? m'interrogea-t-elle d'une voix sourde. À quoi ça sert d'y aller si on doit tous crever ? — Au moins, on saura ! » lui rétorquai-je. En fait, je n'avais rien d'autre à lui objecter. C'était inimaginable hier encore, ce brusque mouvement d'humeur de sa part, une réaction si vive à propos d'une chasse légitime. Si je n'avais dû pas lui prouver que je contrôlais mes nerfs et économiser mon énergie, je l'aurais rabrouée, rabaissée, humiliée. Or personne ne pouvait prétendre, sans tomber dans le ridicule, la connaître mieux que moi ; personne ne l'aimait comme je l'aimais ; personne ne m'aimerait comme elle m'aimait. Personne ne... Plus je m'escrimais à justifier mon propos, plus je me raidissais.

Je savais qu'il ne fallait pas céder au vent de panique qui fait prendre la poudre d'escampette au chasseur le plus émérite, mais penser à l'instant où je pointerais mon arme sur Kalla si elle était un être de chair et de sang ; si elle était un fantôme de rapace, je n'agisais pas autrement, de la convoitise dans les yeux.

Malika s'était tue. Je lui fis signe de refermer immédiatement la marche.

Et, que le monde s'effondre ou pas, Manetti, Ricky, Focheux étaient déterminés à affronter Kalla.

À vrai dire, Malika avait voulu éprouver ma ténacité, ma témérité en négligeant plusieurs faits. Un, loin de me démonter, le danger m'excitait davantage ; deux, je m'étais forgé un idéal de vie qui s'inspirait de règles logiques et d'une philosophie rationnelle ; trois, mon entourage me disait cartésien comme un bœuf. Il s'avérait aussi que quelque chose avait bougé en nous. Malika était revenue de sa chasse du siècle. Moi, j'avais banni les superstitions qui embrument le jugement plus qu'il ne faut, superstitions à partir desquelles des chasseurs m'avaient dressé un portrait de Kalla des plus grotesques et risibles, mais en même temps je me questionnais : Qu'est-ce que la vie peut inventer pour me surprendre ? Traquer un éléphant ? Un lion ? Une panthère ? Non, pas vraiment. L'émotion avait disparu. Je devais inaugurer de nouveaux sentiers.

Ce que je veux dire, et Malika ne pouvait le nier si elle était sincère (elle l'était, mais la sincérité n'exclut pas une erreur d'appréciation), c'est que la vie de rêve, je l'avais eue ; j'avais rêvé de voyages, de soleils jaunes dans la savane et de clairs de lune sous sa tente.

Jusqu'alors, je n'avais essuyé aucun revers.

Les ennuis d'argent et de santé, et le bel héritage de contrariétés que l'existence apporte, je les ignorais ; j'en fus toujours protégé. Je ne me souciais que de ce qui était faisable. Quelle était donc cette réalité qui, me dépassant, me plongerait dès demain dans la décrépitude, me contraindrait à voir le soleil pour la dernière fois ? Dans tout ce qui bougeait autour de moi, je n'entendais que ma force et mon aptitude à triompher de mon adversaire. Je filocherais par en haut, je redescendrais par en bas ; le bruit de mes rangers réveillerait la montagne et, quand elle verrait luire mon arme, elle saurait que pour un chasseur de ma trempe il n'est pas de répit avant que sonne

l'hallali de la bête.

Quant à mes compagnons, ils avaient décidé de ne pas alimenter inutilement la conversation et de régler leur pas sur le pas de « l'excellent fusil » qui leur servait de guide. Mesurant mieux les enjeux d'une chasse qui risquait de me faire passer pour un homme féru de projets chimériques, j'évitais de les interroger du regard. Eux qui, grâce à moi, avaient ressenti tant d'exquises frayeurs en Afrique, ils en redemandaient, plutôt gourmands. Eux qui, grâce à moi, avaient appris à être toujours en alerte, à ne jamais relâcher leur attention, à vaincre de haute lutte. Ça ne les avancerait à rien de réexaminer la situation, de la critiquer, de la réévaluer, ce serait même idiot de leur part puisque, la papangue géante, ils ne pourraient pas la chasser sans moi. Ils se fourvoieraient dans un labyrinthe de rochers énormes, écroulés. Qu'ils profitent plutôt de cet intervalle de silence pour savourer la chance inouïe de vivre à mes côtés des moments si exaltants car moi, Babel Mussard, sans me donner des airs de connaisseur avec des jumelles et une carte à la main, face à l'à-pic de la falaise et aux éclairs de chaleur, je me sentais en pleine possession de mes moyens.

Si je devais tracer mon portrait, je dirais ceci : de face, j'étais amoureux fou de Malika ; de profil, j'étais hardi et hargneux ; de dos, j'étais celui qu'il valait mieux avoir comme ami que comme ennemi, et tous ceux que j'emmenais dans mon sillage m'avaient vu à l'œuvre. Ce n'était pas eux, mais moi que viendraient assaillir les rapaces, et ils s'acharneraient à anéantir mon zèle, à jouer avec moi comme ils jouent avec leur proie. C'était encore moi que viendrait tenter la sorcière Kalla, et qui sait si je ne m'engouerais pas d'elle, même si elle remâchait son amertume et me haïssait de l'avoir provoquée. De toute façon, pour l'instant, les chasseurs devaient s'en remettre à ma loyauté.

Ils n'avaient plus le choix.

Point final. Surtout ne rien ajouter qui leur permît de s'apercevoir que Kalla me subjuguait au point d'être irréflecti, de ne pas m'émouvoir, de ne pas m'attendrir sur le sort de quiconque et, bien sûr, au point de ne pas différer mes résolutions les plus extravagantes parce qu'en général elles ne gagnent jamais à l'être.

Le sentier muletier noyé dans le brouillard, caillouteux par endroits, nous isolait du reste de l'île. La sensation de flotter entre ciel

et terre me procurait la plénitude d'un instant rare, grisant, inestimable. La pluie mouillait le paysage, mes vêtements, je suais moins. J'avais moins envie de boire dans une vallée entravée où s'opposaient plusieurs forces en vagues tourbillonnantes, celles de la brume, de la pluie, du vent, de la foudre, tout m'incitait à interroger le silence, à crapahuter durant des heures et des heures avec persévérance, à forcer l'allure, sans que rien ne me distraie de mon dessein.

Aucune trace de pas ici. Et donc cet orgueil d'être le premier à piétiner l'herbe, à faire rouler des pierres dans le ravin, cet orgueil d'avoir su arracher son premier cri à Malika lors d'un safari au sud-est du Kenya, sous sa tente, une nuit de pleine lune, tandis que les hyènes ricanaient. Ce souvenir de la première fois me relaxa une minute et, feignant d'être raisonnable, je gueulai : « Halte ! »

Malika rejoignit le groupe, tout absorbée dans ses pensées ; elle, si expansive, communicative, disponible, était distante et réservée. Peut-être songeait-elle à faire demi-tour. « Kalla ne nous échappera pas, dis-je en brandissant mon fusil, je vous le garantis. » Je fixai tour à tour mes camarades qui, aussi résolus que moi, n'en démordaient pas. Ricquebourg, dit Ricky, jura de rogner les ailes de l'oiseau qui, sur les dessins répertoriés aux Archives départementales, s'apparentait à un ptéranodon venu tout droit du crétacé supérieur ; Manetti, dit Manu, promit de lui clouer le bec ; Focheux se targua de faire son portrait avec son Leica. Malika, bien à tort, prit ces affirmations trop à la rigolade. C'était pour elle de la vantardise à la sauce créole, ni plus ni moins.

Était-elle encore des nôtres ? Je me campai devant elle et, mes yeux rivés aux siens, je la remerciai de m'avoir proposé un conte à écrire ensemble, convaincus que des aventures singulières nous empliraient la tête ; et qu'elle comprenne, une bonne fois pour toutes, qu'il existait un homme entreprenant capable de les amener à vivre cette chasse atypique comme ils la concevaient : moi.

Soutenant mon regard, Malika murmura qu'elle était contente de m'épauler et que seule la crainte de me perdre lui commandait de plier bagage avant de... Je lui coupai la parole : « Nous irons tous jusqu'au pays des Sept Lacs, braillai-je, et qu'il vente ou pleuve, rien ne me poussera à réviser notre itinéraire, et pire, à rebrousser chemin, ce qui est impensable. » Je l'invitai à s'asseoir près de moi, à ne pas

s'en faire : en architecte expérimenté, j'avais élaboré le plan de notre équipée avec minutie. J'étais bien inspiré. C'était un plan superbe ! Bientôt ils seraient tous fiers de m'avoir suivi, surpris qu'on eût si peu de difficultés à vaincre, et qu'on se dise : « C'est un jeu d'enfant ! »

J'épiais les réactions de l'un, de l'autre, avec le sourire de celui qui, ayant déclaré la guerre à son rival (ce genre de guerre honore les chasseurs), a l'assurance d'entrer dans les livres d'histoire ; eux aussi, évidemment, à condition de se conformer à mes instructions.

Assis à côté de Malika, je me souvenais que, lors de nos safaris, elle buvait mes mots et prenait chacune de mes paroles pour une prophétie. Qu'il en soit toujours ainsi, me dis-je pour dissiper les nuages qui ce jour-là tendaient à boucher notre horizon. Elle me semblait indécise, lointaine, comme si elle se retirait sur la pointe des pieds ou marchait à reculons. Je sentais venir, entre elle et moi, le froid d'une confrontation désespérée ; j'en avais le frisson, et j'aurais bien voulu lui en parler. J'avais également envie de l'embrasser, de la serrer contre moi pour la réchauffer. Elle, qui avait relevé la fermeture Éclair de son blouson de cuir ; elle, qui avait mis une barrière insurmontable entre nous ; elle, une gosse égarée, la moue dubitative comme pour extérioriser son désarroi, les lèvres sèches et légèrement ridées, avec de l'insomnie sous les paupières.

Elle avait dormi peu ou prou, cette nuit.

Manetti avala une gorgée de rhum au goulot. Focheux caressa son Leica. Ricky écrasa son mégot contre la semelle de sa chaussure. Ils ne comprenaient pas plus que moi les tergiversations de Malika qui ne s'était jamais comportée ainsi auparavant ; ils se fiaient à moi, même si quelques-unes de leurs questions demeuraient sans réponse. C'était réconfortant et je me frottai les mains. On était seuls, si seuls qu'on en était hagards.

Avant de donner le signal du départ, et refusant pour l'instant de juger le cœur des autres, mes doigts effleurèrent les initiales entrelacées gravées sur la crosse de mon fusil. Mes certitudes, je les puisais autant dans la chasse que dans l'amour de Malika, et que ce fût dans la brousse ougandaise ou dans les cirques de l'île, je ne trichais pas : d'un côté, ma faim de trophée était intacte ; et de l'autre, ma vie dépendait de Malika, ayant trouvé chez elle quelque chose de fabuleux qui me tenait en haleine, la bouche assoiffée.

Et la traque, toujours.

Une fête qui me ragaillassait.

Avec nos coupe-coupe, nous tentions maintenant d'ouvrir un chemin à travers les épines et la broussaille qui nous enveloppaient ici et là. C'était risqué de ne pas s'entraider pour éliminer les obstacles, et de ne pas regarder son compagnon tel un frère d'armes. Je pensais encore à Malika, loin derrière nous, quand nous eûmes à gravir une montée des plus traîtres, une odeur de soufre dans les narines, comme si la terre nous avisait de l'imminence d'une issue fatale. Mais rien n'y fit : nous redoublâmes nos efforts.

Une heure après, une marche harassante nous a vait menés en face d'un monticule de pierres trop habilement entassées les unes sur les autres pour ne pas trahir des intentions suspectes, elles obstruaient l'unique passage qui nous aurait permis de ne pas gaspiller notre temps et nos forces. Nous devions donc redescendre dans la vallée pour reprendre l'ascension du col de la Soufrière, réputée laborieuse. Ça y est, me dis-je, Kalla a engagé les hostilités. J'étais soulagé et perplexe à la fois. Soulagé parce que l'ennemi existait bel et bien ; perplexe parce que j'avais du mal à me figurer des hommes en train de déplacer ces gros blocs de pierre. Quiconque eût osé s'attaquer à ce labeur eût été mort d'épuisement. La disposition des pierres était une énigme. L'endroit était désert, mais l'avertissement bien réel, du genre : « N'allez pas plus loin, sinon... » Je haussai les épaules. On nous avait obligés à emprunter un layon se terminant en cul-de-sac pour mieux étaler notre prochaine déconvenue sous nos yeux dès l'ins tant où, le gouffre à droite, la falaise à gauche, nous n'étions plus libres de nos mouvements.

Soudain ce fut un océan de brume.

Le soleil blêmit, trop timide pour éclairer une région inhospitalière où suer tel un mortel en sursis.

Le péril nous guettait. On eût dit que la montagne, tombée sous la coupe d'un prédateur, agissait avec nous comme nous agissions avec les fauves que nous traquions et guidions vers l'impasse. Notre position était suffisamment critique pour devenir moralement mauvaise. Cela me forçait à réfléchir : Si je suis le gibier, qui est le chasseur ? Quel est son visage ? Sous quelle identité se cache-t-il ? J'aurais aimé en discuter avec Malika. Je me retournai en plissant le front, mais je ne distinguai plus son ombre de l'ombre de la roche, qu'une frêle silhouette effacée par la distance et le brouillard.

Un autre cri nous prévint que, ne sachant plus où marcher sa ns trébucher, ni où se hisser sans exposer notre vie, il n'y avait plus à atermoyer, ni à s'abandonner à la pression constante de la paroi rocheuse, ni à user de faux-fuyants, il fallait réagir instinctivement, prestement, dans la mesure où, à tout moment, le vide pouvait nous happer comme l'oiseau happe au vol des insectes étourdis.

Je fis signe aux chasseurs un peu déçus et mécontents de me suivre. Ensuite, je dévalai la pente à me rompre le cou, mais très solide sur mes jambes habituées à la tension, je pus maintenir mon équilibre.

Je repris mon souffle, enfin.

En revanche, je ne pus garder mon sang-froid lorsque je vis Malika se laver le visage dans l'eau d'une source, à deux cents mètres en contrebas, le sac à dos posé par terre et son arme par-dessus. Cette vue me causa une telle émotion que j'en suis encore tout bouleversé quand j'y repense — la fragilité d'une enfant accroupie, la nuque offerte, une image d'elle qui se fixa en moi, que rien ne pourrait plus gommer, que j'emmènerais partout parce qu'elle était pour moi un monde inviolé, inviolable. Une terre vierge. Tout à coup, le goût des fruits sauvages me submergea et déclencha en moi le désir. Dès que ma bouche voulait mordre dans un fruit, elle se tournait vers Malika comme vers la chair d'une mangue gorgée de soleil dont la saveur étanchait ma soif, momentanément.

Mais il se passa quelque chose d'inattendu, ce jour-là : ma bouche proféra une note grinçante.

« Vingt dieux ! Qu'est-ce que tu fiches là ? (Et il y avait dans ma voix de la colère.) Je t'avais ordonné de fermer la marche. »

Elle me toisa puis dit :

« Comme tu vois, je me lave de ma sueur. Je me rafraîchis les idées. Je pense que tu devrais en faire autant pour apaiser tes nerfs, te radoucir, et te rappeler les choses que tu fais mine d'avoir oubliées. »

Son so uci de se préoccuper de mes nerfs, de me conseiller d'un ton calme ne fit qu'accroître l'exaspération qui reflua en moi comme si le destin, malgré moi, hâtait le cours tragique des événements.

« Comment t'as fait pour être ici avant moi ?

— Il y a un raccourci sur la droite, après le rocher, que tu n'as pas vu. Mais que vois-tu encore ? »

Je te vois, ravissante, me dis-je. Je vois mes mains dans tes

cheveux, le long de ton corps, sur tes hanches. C'est parfait, quelle douceur... mes sentiments coulent dans mes gestes, rien ne pourra nous séparer... Mais au lieu de ces paroles mielleuses, je lui répliquai :

« Raccourci ou pas, tu n'avais pas à quitter les rangs. Tu fais ce que je te dis, et rien d'autre.

— Fais ceci, ne fais pas cela. Mais qui suis-je pour toi, Babel ? riposta-t-elle en se levant, furieuse contre moi. Une femme qui doute, se lamente, traîne les pieds dans le sentier ? Une amante infidèle qui se défilera à la première occasion ? Regarde-toi dans l'eau de la source, et dis-moi si tu reconnais cet homme ! Qu'a-t-il fait de lui ? Que va-t-il faire de nous ? Le sait-il au moins ? »

Je ne lui répondis pas, désappointé, excédé cent fois plus ! Elle avait coutume de respecter mes consignes à la lettre. Ça ne lui ressemblait pas de m'apostropher ainsi et, en outre, cette agressivité dans la voix, ces tiraillements de la pensée qui l'amenaient à nouer des conflits avec moi, avec des éclairs dans les yeux, non, ce n'était pas ce que j'attendais d'elle. Comme si la femme que j'adorais s'était perdue en chemin, elle ne m'écoutait plus. C'est à cet instant-là, quelle idiotie, que je commençai à me demander si l'infidélité n'était pas en elle comme le ver dans le fruit. Si, effectivement, elle ne se préparait pas à me cracher des malédictions à la face, à faire courir des risques au groupe, à renoncer à la chasse, à s'esbigner sans jeter un regard derrière elle.

Une intolérable perfidie, me dis-je.

Quelque chose de dur m'opposait à Malika, dur comme un mur de mésentente, au point de lui ôter ma confiance. Et je ne pourrais plus allonger mon corps contre le sien sans que sa duplicité me vienne aussitôt à l'esprit, car, dans un battement de cils, la méfiance m'avait révélé sa nature. Et ce n'était qu'un début !

Lorsque je grimperais jusqu'au col de la Soufrière, je m'inquiéterais de ce qu'elle ourdirait contre moi, et sa voix ne serait plus qu'un écho lointain du chuchotement qui me transportait hier encore.

Je vous le jure, jamais je n'aurais cru être capable de penser cela de Malika, et que n'aurais-je pas donné pour retrouver son caractère jovial, la sensation de fraîcheur qui se dégageait d'elle, sa capacité à prendre des initiatives, sa spontanéité, sa lucidité. J'avais découvert le miracle de cette femme. Une âme à belle envolée, qui avait gardé de l'enfance son innocence, une vie intime, et je n'avais plus qu'à

saisir le fil de mes émotions pour être en symbiose avec elle. Que s'était-il passé entre-temps pour que j'ignore si c'était une brouille passagère ou une rupture définitive ? J'incriminai Kalla. Et, lui imputant une de ces fourberies dont elle avait le secret, je serrai mon poing plein de rage.

Qui n'a pas vécu cette expérience ? m'interrogeai-je. Une coupure brutale entre ce qui a été et ce qui est. Et il n'y a rien de plus déstabilisant que l'intuition d'une perte irrémédiable. Focheux le Photographe braqua son appareil vers moi. Il semblait me dire que j'avais perdu tout ce en quoi j'avais cru jusqu'alors, et plutôt que de baisser les yeux, de faire piètre figure, je fixai l'objectif avec impassibilité, comme si je posais pour des photos de mode sous l'œil goguenard de Manu et de Ricky, lesquels avaient une idée sur la question, mais réservaient leur pronostic : cheval gagnant ou perdant ?

Malika et moi, on s'était tus.

Silence lancinant ; et des regrets aussi. Ces regrets, je pourrais les affubler d'un sentiment de culpabilité, mais cela n'atténuerait pas la suspicion qui me rongait, témoignant de ma dureté vis-à-vis de Malika, incapable de lui fournir une chance de se racheter, de lui tendre la main : « Je te pardonne et t'ouvre le sentier... » Ma solitude, c'était cela. Un rideau qui tombe. Se taire, c'est s'éloigner l'un de l'autre un peu plus. Et j'avais l'impression que d'orgueilleuses falaises s'étaient dressées entre nous, que, devenant liquide, le brouillard recouvrait nos souvenirs d'une eau couleur sépia, délavée. Mon cœur me bourrait de coups. Je me disais que demain on lirait notre histoire d'amour, d'abord lentement, puis les images se dépouilleraient de leur lumière à mesure qu'on feuilletterait notre livre de plus en plus vite, pour qu'on ne sache plus rien de nous.

Un reste de barbarie

Je repense à tout ça, ai-je dit à Élise.

Je revois l'immense cratère avec des arbustes rabougris, des oiseaux gris, et ce vent frisquet, irritant, qui m'obligea à fermer le col de mon blouson. Je passai une main nerveuse dans mes cheveux et, d'une voix rêche (une voix d'adjudant, que je reconnus à peine), j'annonçai que c'était notre dernière pause en territoire neutre. De fait, je ne supporterais pas qu'on contestât mes ordres ; je n'aurais pas de pitié pour celui qui n'agirait pas dans l'intérêt du groupe ; je dépècerais le lâche qui envisagerait de détalier, d'autant plus que ce lieu sinistre ne me procurait aucun prétexte à m'égayer, et je le livrerais en pâture aux rapaces.

Je m'assis, adossé à une souche.

Relâchement des muscles, sans être distrait. Je fus étonné qu'on acceptât si aisément le ton menaçant de mes propos et leur outrance. Aucune critique venimeuse parce que je ne plaisantais pas. J'avais la mine renfrognée et les joues mal rasées. Quel que fût notre sort, mes camarades partageaient mon opinion sur la situation comme si, ouaté par le brouillard, leur esprit subissait une paralysie intellectuelle.

Mais loin de me rasséréner, ce ralliement éveilla en moi quelques soupçons. Ce que Ricky marmonnait à l'oreille de Malika, près de la source, j'aurais payé cher pour l'entendre, tandis que ma voix continuait à résonner dans ma tête avec les intonations du chef de guerre qui, parlant par ma bouche, avait émis des phrases à valeur d'articles de loi. Or, ce n'était pas dans mes habitudes d'imposer mon autorité par des rodomontades, de bluffer, d'être un vulgaire esbroufeur. Je me donnai une contenance afin de pouvoir ajouter : Vous n'avez rien à craindre de moi, mais tout de la papangue. Ce que

je viens de dire, ça n'a pas d'importance. On peut débattre de tout... J'étais même prêt à tout rayer d'un trait pourvu que le règne de Kalla soit aboli dans les jours suivants. Mais je ne pus exprimer ce souhait. Les yeux sur Ricky et Malika, je ne les voyais pas tels qu'ils étaient, des chasseurs pas plus égoïstes ou têtus que les autres, ni moins sincères...

Manetti alluma une cigarette, inhala la fumée et la rejeta avec volupté. Il me fit penser au condamné à mort à qui on propose cet ultime plaisir dérisoire. Focheux tourna en rond un peu perturbé, il prit une « photo de famille » sans nous réclamer le sourire, signe irréfutable que nous avions, depuis, pénétré dans un pays hostile. Ricky but une goulée de rhum, s'essuya les lèvres avec le dos de la main et, avant de ranger sa gourde, trinquait au succès de l'expédition. Il voulait me persuader qu'on serait coude à coude dans la bagarre ; moi, je feignais d'être dupe de tout ce qui flattait mon amour-propre.

Embarqués dans cette chasse, nous savions que le sang giclerait sous nos balles comme à l'accoutumée, et son odeur âcre, nous la sentions déjà. Personnellement, je ne redoutais pas la confrontation car, pour conjurer la mort, les sorciers africains m'avaient appris à ne pas respirer cette odeur, à la refouler en psalmodiant des incantations efficaces : *Que le courant des eaux ne m'emporte pas, que le gouffre ne m'engloutisse pas, que la gueule de la bête ne m'arrache pas la tête, que le ciel ne se déverse pas sur moi...* La balle était toujours dans notre camp, et je veillerais à ce qu'elle le reste en étant impitoyable autant avec mes chasseurs qu'avec moi. Il n'est pas d'échappatoire pour le couard, de même qu'il était inconcevable de penser au retour sans la moindre blessure.

Après son aparté avec l'infâme Ricky, Malika revint vers moi, elle s'agenouilla et passa sur mon visage un fin mouchoir imbibé d'eau pour que j'aie une vision plus claire des êtres et des choses. Des gouttes tombèrent dans mon cou et, si proche de moi, la pulsation rapide de son cœur, que c'était plaisant. Délectable, l'odeur de ses aisselles, qui montrait une belle résistance à la lassitude. La sueur des sentiers, j'en raffolais. En effet, Malika ne rechignait pas à soumettre son corps au rythme des pas exigé par les hommes et ses seins, emprisonnés dans son soutien-gorge, me charmaient.

Je regardai ses cils, le dessin de sa large bouche, sa taille qui affinait mes sens pour cette nuit. M'introduire sous sa tente, je ne m'en

lasserais jamais. Je ne saurais exprimer ma joie à l'idée que j'avais repris possession d'elle, mais en même temps, sans que je fusse un amateur de prémonitions, je pensais que son geste traduisait avant tout le souci de freiner chez moi une poussée de fièvre nocive ou une agitation de l'esprit divaguant hors du champ de la raison.

Peu importait.

Malika, je l'avais retrouvée avec de douces prévenances et, sans arrière-pensée, je mis notre différend entre parenthèses, ne songeant plus déjà à la stupidité de son acte, à ce regard acéré qu'elle avait dirigé vers moi comme une accusation, tandis que les chasseurs causaient de safari. Fierté... bravoure... camaraderie... code de l'honneur... le bien... le mal... Dieu, diable et consorts... Moi, je n'utiliserais pas de phrases ronflantes. Les félins aux aguets derrière un bosquet ou tapis dans la haute savane, je voulais leur briser l'échine ; je chassais aussi pour me défaire d'un reste de barbarie, celle qui revivifie le monde tous les trois cents ans environ. C'était un jeu cruel pour évacuer l'humeur de chacal qui m'accablait quelquefois, comme si à cet instant-là ma vie s'agrandissait.

Soleil couchant.

Il fit sombre en moi tout à coup, et cette chasse à approcher dans des conditions particulières. La traque ; l'hallali ; ces heures héroïques. Ces moyens d'atteindre le sommet de la gloire, me dis-je, et de prétendre au statut de héros. J'étais heureux d'être là. Et l'odeur de la sueur, du sang, de plus en plus proche, m'avait ouvert l'appétit. Ces sensations sont fréquentes lorsqu'on piste un animal dans la brousse. Ces aptitudes aussi : vue perçante ; finesse d'ouïe ; odorat développé ; verdict instantané et sûr.

Je me désintéressai de mes amis.

Ils fumaient, buvaient, rigolaient à écouter Manu qui se complaisait à railler le machisme corse. Ils avaient besoin de se détendre, de rire le cou tendu, l'œil étincelant ; les bouches s'ouvraient. Jouir de cet enjouement une seconde encore, une dernière fois peut-être.

Soudain le rire cessa.

Je vis mes camarades se rembrunir. C'était assez inaccoutumé pour susciter ma curiosité.

« Eh, les gars, regardez ! Je rêve... »

Le doigt pointé vers un boqueteau, Ricky n'en croyait pas ses yeux.

Et surtout, il ne rêvait pas. Un énorme chien, noir et musclé, était sorti de l'ombre à deux pas de la source et, les oreilles pointues en alerte, il surveillait nos gestes, mais nous étions disposés à faire face à tout événement imprévu et imprévisible ; et puis, on m'avait parlé de ces chiens nègres, les rescapés de la chasse aux esclaves fugitifs, jadis, dans les montagnes de l'île. Sans maître ni collier, ils avaient peuplé les ravins, les bois, les forêts de contes et légendes. La nuit, ils rôdaient autour des habitations, semaient la panique dans les poulaillers, s'attaquaient au troupeau avant de regagner leur soue, la gueule sanguinolente.

Mais qu'il fût seul ou en bande, la prudence n'était-elle pas de mise ? Pire que l'hyène qui ne pratique pas le dimorphisme, il avait aiguisé son instinct de survie et, à sa façon de nous espionner, il avait l'air de savoir (ce qui était époustouflant) ce que nous espérions de lui. En ce cas, il va falloir le cuisiner, me dis-je allégrement. S'il me résiste, j'emploierai la méthode du Grand Inquisiteur.

Le chien, quelque impressionnant que fût son courage, aurait droit à la braise s'il ne coopérait pas ; j'expérimenterais des recettes à l'huile bouillante, ensuite je m'attarderais à découper, à éplucher, à émincer, à faire rissoler, le contraignant à me confier ses secrets. S'il aboyait, rouspétait ou grognonnait, je le préviendrais : Si tu essaies de me bernier comme un débutant, je t'entrelarde. Soit tu accouches et sauves ta vie, soit tu joues au sphinx et tu marines dans du rhum avant de mourir de cette mort qu'on réserve aux bâtards.

Un réflexe de chasseur incita Manetti à s'emparer de son arme. J'eus peur pour lui, non pour la bête qui ne cilla pas, et pour cause. Nous étions encerclés par de sévères grognements. Une meute ? Je suggérai à Manu de temporiser. Aucun fusil n'empêcherait cet animal d'accomplir ce qu'il avait résolu et, d'autre part, nous ne pourrions pas lutter contre une armée de dents affamées. Il bredouilla que c'était pour voir ce que le roquet avait dans le ventre. C'était tout vu. Avec ses pattes, ses crocs, sa souplesse, il ne ferait qu'une bouchée du Corse qui n'aurait pas le moyen de se tirer d'affaire. Braquer le canon d'un fusil sur ce foudre de guerre qui, replié sur lui-même, méditait une sournoise attaque n'était pas la meilleure des réponses. En outre, il avait deviné que nous étions tous là pour faire valoir notre science de la traque afin de terrasser la papangue, et son œil torve nous disait clairement que sa patience n'avait pas de limites.

Le chien sauvage sait tuer le temps, et tuer.

C'était tout à fait opportun de prier le ciel d'éclairer notre route au vu de notre horizon qui s'était assombri. Mais lorsqu'on se sent les crocs sous la gorge, il est difficile de prier la Sainte Vierge, me dis-je.

Fâcheux contretemps.

De nouveau le silence.

Dans une fausse paix environnante, un vent glacial annonça le crépuscule. Les mains tremblantes, Manetti suait. Il avait commis l'erreur de regarder la bête dans les yeux, et maintenant elle exerçait sur lui une fascination mêlée d'effroi ; semblable à la proie hypnotisée, il se demandait s'il n'était pas l'objet d'une hallucination. Non. C'était le prix à payer quand on tente de voir ce qu'un chien nègre a dans le ventre. Donc, il devait puiser en lui la volonté d'émerger du brouillard. Et personne pour le secourir. Ricky tâchait d'adopter un air distant. Focheux serrait entre ses mains l'appareil photo qu'il portait en bandoulière. Malika s'était collée à moi et, plus les minutes s'égrenaient, plus son malaise face au chien croissait. Il avait l'allure du loup matois à qui les grands-mères, clouées au lit par l'impotence, crient de tirer la chevillette ; et puis il entre et les dévore. Nul doute que le bruit de nos bottes avait fait sortir celui-ci des bois, la lippe gourmande.

« Partons d'ici, Babel ! me dit Malika, les yeux gris perle comme cernés par la vue d'un carnage.

— Pour aller où ?

— Où tu veux...

— Ce n'est qu'un chien. Et tu le sais, nous le savons tous, Kalla n'est peut-être qu'une légende.

— Il est des légendes qui tuent. »

Je lui rappelai ma promesse : lui offrir une pièce unique à accrocher à son tableau de chasse, et je la tiendrais. Elle-même avait déjà remarqué qu'une envie de foncer tête baissée dans le sentier me dominait dès qu'on me parlait de décrocher ou de faire demi-tour. Même dans mes rêves, j'avais pris l'habitude de ne jamais reculer devant l'animal le plus sanguinaire, un monstre à sept têtes, à dix cornes ou à mille pattes. Reculer c'est admettre qu'il a une supériorité sur moi, me disais-je. Idée irrecevable ! On s'avilit à le craindre. N'étais-je pas le chasseur sur lequel prendre exemple ?

Mais quelque part je me mentais.

Ce n'était pas qu'un chien.

Elle était aussi en moi la bête qui me hantait, et je poursuivrais ma proie.

Brusquement, je perçus un froissement dans les nids de fougères. Je tressaillis. Pour avoir tenu plus d'un fauve dans ma ligne de mire, je savais que la mort frappait vite, et sur l'herbe foulée du sang tiède.

Manetti hurla que le chien avait déguerpi.

Je rectifiai :

« Pas du tout, il nous attend là-bas. Et ne le faisons pas languir davantage ! »

Malika se détacha de moi, pour que je puisse me redresser. Ensuite, je l'aidai à marcher sac au dos en lui recommandant de ne pas s'écarter de la sente.

Si la chasse était une soif de vengeance, de quelle vexation avais-je à me venger ? Peu enclin à répondre à la question, je talonnai le chien nègre dans les taillis et des épines agrippèrent mes vêtements.

L'air se raréfiait.

Le pas devenait lourd, le souffle court. Les ombres s'allongeaient ; le jour courait vers la nuit. Je pensais à Malika. J'avais pu garder dans ma main la fluidité de ses cheveux démêlés avec mes doigts, un peu de sa peur enlevée à son regard, un peu de son odeur qui, disséminée dans mes narines, enfouie dans mes poumons et mêlée à mon sang, la rapprochait de moi à chaque inspiration. C'était l'odeur de la femme qui revient de la chasse, comme une odeur d'éternité reçue en récompense pour que l'ennui ne me tue pas.

Malika vivait en moi.

Après avoir contourné un bloc de lave, je cherchai le chien nègre et ne le vis pas. Tant pis, me dis-je. Il n'était pas prévu que je partage mon dîner avec lui et, comme dans les histoires qu'on raconte lors des veillées mortuaires, un chien noir y apparaît puis disparaît sans dire pourquoi ; et j'avais espoir qu'il n'était pas loin. Bon guide, bon gardien des arcanes. Il n'y avait pas un, mais cent chiens dans les parages. Des chasseurs prétendaient même y avoir rencontré une bête aussi vélocé que le lévrier, dont la tête, les ailes et les pattes repoussaient plus vite qu'on les tranchait ; ou alors, plus incroyable, elle avait un corps de chien, une tête de dragon cracheur de flammes, une queue volée au diable. Le plus important n'était pas de savoir si la vérité se terrait ou non au fond de ces mythes, mais d'aller récolter la

preuve sur le terrain, d'y aller voir de plus près, quitte à rentrer bredouille. Et ce serait mieux que de ne pas rentrer chez soi.

L'inéluctable était là : nous ne pouvions rien raturer ou corriger dans le livre de notre destinée.

La vérité était au bout de nos fusils, et la menace, moins palpable à la lisière de la forêt qu'au sommet de ses pitons, c'étaient des ombres habilitées à éprouver la solidité de nos nerfs en titillant notre suffisance.

Au loin, des hurlements de colère.

Comme paralysée, Malika s'arrêta.

On eût dit que, en une fraction de seconde, elle était redevenue la gamine qui a peur de tout ce qu'elle imagine mais ne voit pas ; peur aussi de ce qui charriait des larmes dans ses yeux et lui nouait le ventre ; peur de ce qui la remuait et qu'elle ne parvenait pas à nommer ; peur de ce qui l'éloignait de moi depuis hier, elle d'un côté, moi de l'autre. J'avais besoin de croire que son effroi s'éclipserait après un sommeil des plus quiets, une fois que nous aurions dressé le camp (sommeil où elle serait comme ensevelie dans une eau paisible), mais je la connaissais trop pour ne pas voir l'orage qui éclaterait bientôt entre nous. Et je vous le redis, Élise, le véritable problème c'est que je n'étais plus assez lucide pour enterrer cette expédition, parce que, si j'y avais renoncé à ce moment-là, la honte m'aurait oppressé et défiguré comme au vitriol.

Peut-être n'aurais-je pas dû sermonner Malika pour l'affaire du raccourci, pensais-je. Mais c'était plus dramatique. Comme si, songeant à imiter le chien nègre, elle avait voulu s'évanouir hors du monde réel.

Cependant, quand je faisais l'inventaire des choses vécues ensemble, je n'avais pas à suspecter sa loyauté envers moi. Aucun faux pas ni accroc. Comment réagirais-je si elle venait à me trahir ? me demandai-je. J'aurais aimé que ce soit contraire à ses principes, la trahison. Quoi qu'il en soit, je devais réfléchir à ce cas de figure inédit. Contre les grands fauves, je n'avais rien à inventer : j'armai mon fusil et je tirai au jugé.

« Halte ! On dresse le camp, criai-je.

— Le chien nous a assistés, lança Manu, sans rancune. Si je le revois, il aura de quoi grignoter.

— Moi, je ferai son portrait, ajouta Focheux, pour qu'il soit vénéré

par tous les chasseurs.

— Sans lui, observa Ricky, on serait encore là comme des lions en cage.

— On le reverra, c'est sûr, dis-je.

— Oui, je l'espère », fit Malika. Puis elle releva la tête et s'écria : « Qu'est-ce qui m'a frôlée ?

— C'est la nuit », répondis-je.

Et comme un couperet, la nuit tomba.

Ma part de folie

Le jour où vous voulez être celui que vous n'êtes pas, vous faites un pas vers l'obscur ; le jour où vous vous reprochez de ne pas être celui que vous avez rêvé d'être, le malheur vous ouvre les bras. L'idée m'était venue, alors que nous étions assis autour du feu, les jambes engourdies par une longue marche, à siroter du thé, du café, du rhum-bourbon ; de temps en temps, j'épiais la flamme inhabituelle qui dansait dans le regard de Malika, un mélange de réserve et de doute. Elle n'avait pas beaucoup de conversation. Elle se désintéressait du chien, de Kalla, de moi et, le front plissé, sans doute regrettait-elle d'être là, n'éprouvant plus aucune joie à violer le territoire de la bête, à passer des journées entières à la traque, dans la forêt ou sur le versant de la montagne. Et dormait à ses pieds le fusil que je lui avais offert pour son dernier anniversaire, un bijou de légèreté, très précis au tir, avec un doux recul du canon.

S'en servirait-elle ?

Et cette froideur, son air d'être loin de moi.

La peur de perdre et le compagnon de chasse et la femme que j'aimais me tarabustait de plus en plus. Ne plus la revoir. Vivre et respirer sans elle. Ah, ce serait à devenir fou. Et pourquoi devrais-je la perdre ?

C'était une hantise, cette pensée.

Il me semblait que, pour des motifs insoupçonnés, elle n'avait plus totalement son libre arbitre, et il était à craindre que d'autres caprices viennent aggraver cette défaillance de la volonté, par exemple des sautes d'humeur qui la pousseraient à me désobéir, puis à vouloir quitter le groupe comme si, libérée de moi, elle n'avait plus de comptes à me rendre. Or nul ne devait dévier de la ligne de conduite

instaurée entre nous depuis longtemps : monter dans mon estime par son obstination à suer dans le sentier, ne pas me juger ni insinuer que j'étais ci ou ça, mais suivre mes directives, le petit doigt sur la couture du pantalon.

J'avais constaté toutefois, non sans effarement d'ailleurs, que la transformation qui s'était opérée en Malika ne faisait qu'accroître son pouvoir sur moi.

Je ne saurais trop l'expliquer, Élise, mais je me sentais plus proche d'elle que je ne l'avais jamais été. Me négligeant, me narguant, m'offensant, elle était encore plus aguichante à mes yeux. Elle le serait plus encore si, sans hésiter, elle soulevait un autre coin du voile, puis un autre, jusqu'à devenir la femme que je n'avais pas vue telle que j'aurais dû la voir. Que cet aveuglement soit dû à la passion ou à la folie de la chasse, il me fallait admettre que j'étais ignorant de ces subtilités de l'âme ; j'étais même ignare en la matière. Et jamais Malika ne m'avait captivé autant qu'en étant inaccessible, sur le point de s'en aller, s'en allant déjà, stimulant mon appétit de chasseur plutôt bien éduqué, les mœurs adoucies par une fine couche de culture, à condition de ne pas gratter.

Soudain cette envie de la secouer comme on secoue l'enfant pour l'extraire du songe, lui chuchotant : on s'est toujours parlé, on a toujours échangé nos idées sans se demander si elles étaient raisonnables ou pas, c'était pour bavarder, et la joie de se dire qu'on meublait agréablement notre temps, celui de chasser, de festoyer, de vivre nos fantasmes ; la joie de tenir dans notre ligne de mire l'animal qu'il est rarissime de rencontrer. Ce n'était pas un crève-cœur de l'abattre, lui qui avait failli avoir notre peau, qui nous avait dérobé notre sommeil, mais le plus faible, non le moins brave, doit mettre un genou à terre.

Te souviens-tu des fois où je t'accordais le privilège de tirer la première ? Tes mains ne tremblaient pas, même si, sous le coup de la surprise, ton cœur cognait comme si on s'enlaçait au milieu des rires d'hyène. S'adapter à un autre mode de vie n'était pas à notre portée. Et c'est dans le danger que nous avons appris à nous aimer, à vivre, à nous aimer encore. T'as les jetons ? J'en suis sûr. Je te comprends. Mais j'aimerais qu'on en discute de vive voix. Cette parole entre toi et moi nous a sauvés plus d'une fois, ces tacites connivences qui nous liaient, cette fidélité, cette affection plus ravageuse qu'un feu de

brousse. Et ce qui me chagrinerait le plus, ce serait de ne plus ressentir la fierté, l'immense fierté de murmurer à ton oreille : « Vas-y, Malika, la bête est pour toi ! »

Que dire de plus, Élise, pour vous faire partager mon désarroi ? Peut-être ceci : mon attachement à Malika n'était pas lié au fait que le succès de notre entreprise reposait également sur ses épaules, non, dès notre première rencontre, j'avais été sensible à son charme qui évoquait les sortilèges de l'Africaine, le fatum de la Malgache, la finesse du corps de l'Indienne. Elle était, sans exagérer, un chef-d'œuvre du métissage, le repos auquel tout guerrier aspire, une beauté tourmentée à ne pas laisser seule avec ses contradictions, rien de méchant, des bruits intérieurs, des interrogations qui, s'entrechoquant dans sa tête, l'empêchaient de goûter au silence, comme quand on referme une porte derrière soi. Si ma compagnie la comblait d'aise, c'est qu'elle voulait me ressembler, mais en quoi ?

Elle avait démarré une nouvelle vie avec moi, au grand air, dans cet environnement violent de la chasse et, plus que son pouvoir de séduction, ce qui me subjuguait chez elle, c'était ce je-ne-sais-quoi de triste chaque fois que son regard se posait sur la bête abattue. Admirable de tendresse, elle m'accapait, m'obsédait, m'envoûtait ; et moi, jour après jour, j'avais su alimenter ce feu.

Ce soir-là, je m'approchai d'elle.

J'espérai même que cet élan jetterait une passerelle entre nous, diffuserait une lumière qui, nous reliant l'un à l'autre, nous isolerait de nos camarades, les lettres de nos prénoms enlacées par le souffle de la nuit. Mièvres pensées et, de plus, je m'illusionnais. Car lorsque la pointe de ma chaussure heurta par inadvertance une bûche, Malika eut un mouvement de recul comme si un incendie s'était déclaré en elle. Je lui dis que je détestais la voir si mélancolique, que je voulais humer son haleine, me soûler de son odeur, sinon j'en ferais toute une maladie jusqu'à me morfondre dans ma solitude et n'être plus que l'ombre de moi-même (mais tu es l'ombre de toi-même, semblait dire Ricky).

Il y eut un silence.

Un de ces silences qui glacent le sang. Mon imagination tout à coup refroidie ne m'était plus d'aucun secours. Je me mis à réfléchir. Ensuite je proposai du thé à la menthe à Malika ; elle contre-attaqua :

« De l'espoir, t'en as aussi ? »

Le défi dans sa voix ne me désarçonna point. Comme l'amour n'était pas mort entre nous, ni le désir, une bienveillante indulgence fusa de mon regard, et elle sut ce que je mourais d'envie de lui dire, mes yeux dans la flamme, dans les yeux de la femme que j'aimais, quel bonheur d'êtreindre la flamme qui me brûlait. Pourtant, rusant avec elle, biaisant avec moi-même, je répondis à sa question par une autre question stérile :

« Pourquoi n'en aurais-je pas, hein ?

— C'est à toi de me le dire. »

Je déposai un baiser sur sa joue.

Je lui confiai qu'elle n'avait pas fini de m'épater, moi qui plaisais à la plus jolie fille du pays, et bien d'autres banalités qui ne réussirent pas à la divertir, ni à effacer la petite moue sceptique. Quand je l'attirai vers moi pour l'embrasser encore, Focheux se leva avec son appareil photo, il fit la mise au point, se ravisa, remit le cache protecteur sur l'objectif. Lorsqu'il se fut rassis loin du feu, loin de nous, il se tint le buste droit, l'air pensif, soucieux même, comme s'il avait subodoré combien nous étions des êtres fragiles. Quelle image trompeuse du couple lui avions-nous donnée pour qu'il boude ainsi son plaisir ?

Car Focheux n'était pas homme à s'alarmer pour rien. Au Congo, je m'en souvenais, il m'avait photographié rampant vers le point d'eau où s'abreuvaient lions, guépards, singes, phacochères, et cette fâcherie, c'était quelque chose de nouveau. Ça m'est égal, me dis-je. Lui-même, une fois, près d'une mare, il avait eu à endurer la hargne de singes agacés par des éléphants se baignant dans la boue, mais à aucun moment il n'avait envisagé le pire au point de ne pas faire son métier. L'œil rivé au viseur, il s'était campé devant eux, les mitraillant à la manière d'un grand reporter qui découvre l'excitation à flirter avec la mort ; il tremblait mais se sentait essentiel au monde. « Quel imbécile ! » m'étais-je écrié pour déchamatiser un comportement qui eût pu tourner à la catastrophe.

C'était arrivé il y a deux à trois ans de cela.

Photographe hors pair, Focheux s'interrogeait sur les moyens de parvenir à une harmonie du regard et de l'objet, à une perfection artistique. Ses photos devaient témoigner de cette approche, et l'éclair du flash symbolisait pour lui la lumière dans les ténèbres.

Un jour, il m'avait questi onné en ces termes : « Babel, sais-tu

pourquoi Dieu a créé l'univers ? — Non. — Parce qu'il est bon ! — Mais pourquoi l'a-t-il fait si laid ? Ce que je veux dire : comment le mal peut-il naître du bien ?... » Il m'avait empoigné le bras avant de me rétorquer que le péché était du monde, non du Père. Il était à la recherche du Père : unité, bonté, beauté, et tout ce qui s'ensuit. J'avais pensé qu'il ne cherchait pas au bon endroit, comme s'il espérait dégoter une étoile au fond de l'abîme, mais je m'étais tu. Car tout ça bouillonnait dans sa tête, et rien qui pût l'en faire démordre.

Imaginez-moi lui dire qu'un appareil photo, si perfectionné soit-il, ne permettait pas d'approcher la béatitude divine, j'aurais perdu un vrai ami. Si je lui avais dit que rien n'avait évolué depuis la remarquable invention de l'image, que le pouvoir était toujours lié à l'or (inutile de lui parler du sida, du terrorisme, du génocide, de l'épuration ethnique, de la pollution, du réchauffement de la planète), je m'en serais fait un ennemi. Et si je lui avais dit qu'un éclair ne suffirait pas à le ramener chez lui, ni à tracer pour lui le chemin du Royaume, il m'aurait pris le fusil des mains pour s'en servir contre moi.

Focheux se retira sous sa tente, préoccupé, semblait-il, par tout ce que son génie pourrait créer le lendemain.

Afin d'éviter le regard de Ricky et de Manetti qui, surpris par le comportement de Focheux, me regardaient alors que je n'avais aucune explication à leur fournir, je fixai la flamme, répugnant à disséquer mes émotions au-delà de la décence. Et comme la politique de l'autruche me convenait, je gardais pour moi la vision apocalyptique d'une île avec des paysages enténébrés, des cratères béants, des rafales de vent, des pluies d'abat sans merci, des battements d'ailes pour nous égarer dès que serait aboli l'ordre réglé par la nature.

Les minutes s'égrenèrent.

J'interrogeai ma montre : minuit.

Malika s'était assoupie contre moi.

Manetti indiqua qu'il fêterait ses quarante-cinq ans dans deux jours (il était le plus âgé du groupe) et que son cadeau, ce serait la papangue à suspendre dans son salon richement décoré d'animaux empaillés.

« Babel, depuis que tu m'en as parlé, le vol de l'oiseau me réveille la nuit. Puis il remue le bec, il chante et m'enchanté. Et il va se percher si haut dans mon imagination que, je t'assure, je m'interdirai

tout repos tant que je n'aurai pas reçu le trophée des trophées. »

Il but une gorgée de café-rhum-espoir, alluma une cigarette. Au lieu de maintenir une distance respectable avec moi, le Corse d'Ajaccio (à qui je n'avais jamais consenti aucune faveur), friand de gros gibier, sous prétexte que nous célébrerions bientôt son anniversaire, s'était hasardé à m'adresser une requête.

Maigre, déjà à vieux pour son âge à cause de ses insomnies, de ses ivresses, avec une lueur d'appétit dans les yeux, les dents jaunes carnassières, c'était sa hantise de les perdre, alors il usait de cure-dents et se rinçait la bouche avec du whisky. Il appréhendait aussi d'être demain dans l'incapacité de s'empiffrer de viande, et quelle angoisse s'il ne pouvait plus mordiller dans la chair des prostituées nubiles de la côte ouest. Jouisseur invétéré, il en possédait une le matin, une autre le possédait le soir. Et furetant dans leurs sous-vêtements affriolants, il pratiquait ce qu'il appelait pompeusement l'« apologie de l'inconstance ». Où avait-il déniché cette formule qui sonnait faux dans sa bouche ?

Ce soir-là, je le déplore amèrement, je n'eus pas la hardiesse de déclarer à Manu qu'il ne tuerait pas un rapace de cette envergure d'un coup de fusil, si adroit fût-il, que ses balles ricocheraient sur les ailes comme sur un bouclier d'acier (l'ui-même avait comparé les plumes à une carapace), en revanche j'eus le culot de lui mentir devant témoins : « Manu, t'en fais pas, tu l'auras ton trophée ! » Me voilà avec mon mensonge en face de Ricky. À travers son regard, il me délivra ce message : promettre et tenir sont deux. D'autant plus que cette pièce unique, je l'avais déjà promise à Malika. Elle se leva et me lança qu'elle allait lire quelques pages de l'un des romans qu'elle emportait toujours avec elle.

Ma main ne put retenir la sienne.

Je me rapprochai du feu pour que, traversant mon corps, la chaleur aille là où j'étais transi et fasse taire la discorde. Mais une voix à l'intérieur de moi me disait que cette nuit ne serait pas comme les autres, que rien ne serait plus pareil après la fausse promesse faite à Manetti, que l'atmosphère deviendrait irrespirable au sein du groupe, et que, dans leur sommeil, mes amis ne riraient plus, ne rêveraient plus dès l'instant où la papangue sou lèverait une controverse entre nous. « Il t'a menti, piaillerait-elle. Le trophée n'est pas pour toi mais

pour lui. » Et chacun croirait entendre dans la bouche de l'autre cette parole qui mettrait les nerfs à vif. Soit ils ne s'endormiraient plus, soit le sommeil ne viendrait que lorsqu'ils seraient fatigués de gigoter dans leur sac de couchage, à se répéter : « Le trophée, tu m'as dit qu'il sera pour moi, et ce qui est dit est dit. »

Peu après, Manetti se dirigea vers sa tente.

Pour me provoquer, Ricky renvoya vers moi la fumée de son cigarillo avant de gronder :

« À moi, tu peux tout avouer ! »

S'il n'avait pas parlé, j'aurais fermé les yeux pour être partout : on m'aurait vu danser au bord de la nuit, dégringoler la pente du cratère, survoler la lave, renaître enfin dans le cœur de Malika, loin du chaos.

Mais Ricky avait parlé, toujours incisif.

— « T'avouer quoi ? fis-je, irrité.

— La vérité.

— À chacun sa vérité.

— D'accord ! mais la tienne...

— Aujourd'hui plus qu'hier, je veux ce trophée.

— Et moi, je le veux autant que toi.

— Ça a le mérite d'être clair.

— Tu en doutais ?

— Non. Et que le meilleur gagne ! »

La trentaine satisfaite de ses muscles, Ricky ne redoutait ni fantômes, ni chimères, ni cerbères, il apprenait la leçon des faits et seule la voix de son fusil le déridait. Rien d'autre n'occupait son entendement bien organisé sans lequel, pensait-il avec une outrecuidance impolie, le triomphe sur la bête serait irréalisable. Il ne regardait jamais en arrière, se livrait à la force qui l'entraînait sans se renseigner si c'était vers le précipice ou pas. Nous nous tolérions parce que nous avions besoin l'un de l'autre, toujours prêts à nous raidir contre l'adversité. Je me rappelai notre première rencontre, laquelle avait eu lieu lors d'une manifestation contre les écologistes qui, sur le perron de la préfecture, réclamaient à cor et à cri l'interdiction immédiate de la chasse en Afrique. Nous, nous désirions préserver notre liberté de chasser où bon nous semblerait, en Afrique ou au pôle Nord. La chasse était pour nous, comme à l'aube de l'humanité, indissociable de notre vie. Sauvage. Épique. Elle nous avait tout pris en somme.

Depuis hier, je sentais Ricky plus proche de Malika que de moi — il est vrai que, par le passé, j'avais eu l'occasion de lui rendre les civilités dues à un pousse-au-crime de sa classe —, ce qui m'avait amené à focaliser mon attention sur eux, comme si mon avenir en dépendait tout en adoptant la mine supérieure de celui qui ne s'en laisse pas conter. Sans avoir le don de prédiction, je lisais dans leur jeu, je lisais en eux, et je présageais le coup traître qu'ils me porteraient si, au détour du raidillon, je baissais la garde.

Le silence s'approfondit encore.

Ricky suçà son cigarillo avant de lancer que, s'il ne m'avait pas vu à l'œuvre dans la savane africaine, il aurait déjà quitté le groupe. Puis il aborda l'épisode du vieux lion solitaire qui, lors de notre dernière chasse en Ouganda, avait contourné ma position pour surgir dans mon dos. Ce jour-là, je m'en souvenais fort bien, je m'étais retourné en tirant au jugé, le fusil à hauteur de la ceinture.

Ricky se pencha vers moi :

« Babel, le meilleur est devant nous. Admettons que ce soit le pire, n'est-ce pas ce qu'on veut, ce qu'on a toujours voulu, toi et moi ? Les branches cassées, le piétinement des troupeaux en marche, les cris, le crépitement de nos armes. Ce qu'on veut, ce qu'on a toujours voulu, c'est s'enfoncer loin dans la brousse, ne plus savoir ce qu'on fait, ni ce qu'on devient, ni qui on tue. L'oubli de tout à ce moment-là de la chasse... »

Il m'avait parlé franchement.

La sobriété de sa démonstration m'avait beaucoup plu, avec une belle image à l'appui, celle du vieux lion foudroyé à mes pieds. Ce jour-là, Manetti m'avait applaudi : « C'était toi ou lui, avait-il crié. Je suis content que ce soit lui ! » Quant à Focheux, il n'avait pu saisir au vol le cliché qui eût pu renforcer sa notoriété ; une diarrhée l'avait exilé à l'arrière du groupe avec les porteurs. Et que dire de Malika qui n'avait pas été avare de compliments ni sur le lieu de l'exploit, ni sous sa tente à la nuit tombée, si bien qu'aux aurores je m'étais senti invulnérable, disposé à foncer sur le pachyderme qui m'eût été signalé par les rabatteurs. Je l'eusse fait pour celle qui, blottie contre moi, l'odeur des sentiers dans les cheveux, avait su rendre hommage à la vaillance du héros.

Mon tête-à-tête avec Ricky s'éternisait.

Le feu agonisait.

Le vent s'était levé, cinglant. Il descendait de la cime du volcan, s'engouffrait dans le cirque, s'y attardait. Quelle était son intention ? Nous intimider ? Pour le bénéfice de qui traînait-il aux alentours ? Je l'ignorais. Parfois la nuit délivre un message et l'étoile indique une direction. Parfois tout est silence. Je me disais que je devrais prévoir un espace de sécurité entre Kalla et moi, une marge d'erreur au cas où une catastrophe surviendrait. Ricky soufflait sur les braises. Il m'insufflait la conviction qu'il fallait persévérer dans l'effort, annihiler toute velléité de renoncer à l'affrontement ; il chatouillait mes nerfs aussi.

Il se redressa et dit qu'il me laissait seul avec le chien nègre, qui était de la race des tueurs.

Et d'ajouter d'un ton sarcastique :

« Tu t'entendras bien avec lui ! »

Je ne m'abaissai pas à relever l'insinuation perfide (Ricky avait eu tout le loisir de m'étudier et de noter des contradictions dans mon caractère), loin de me figurer que cette vérité ne tarderait pas à être dangereuse pour le groupe. Il n'était pas non plus nécessaire que j'analyse les rivalités que nous entretenions, mois après mois ; pour nous deux, il était préférable de respecter cet éloignement, de ne pas chercher midi à quatorze heures puisque chacun le voyait à sa porte, de ne pas trop noircir nos relations, de ne pas dramatiser l'instant présent, encore moins de barbouiller l'avenir comme le cancre barbouille sa page d'encre, et je ne comptais pas sur son soutien pour suivre une sente balisée, moi qui, baignant dans une atmosphère funèbre, demeurais muet, hautain.

Ricky s'était éloigné. Il ne dormait pas plus de quatre à cinq heures par nuit. Le reste du temps il buvait, il huilait son fusil, il taillait un morceau de bois avec son poignard affilé, le cigarillo collé aux lèvres.

J'ai toujours détesté Ricky, ai-je dit à Élise.

Qu'il eût raison ou pas au sujet du chien, j'aurais à le surveiller parce qu'il se montrait toujours généreux pour en rajouter. Je n'étais pas plus tueur que lui, bien sûr : j'aimais surtout chasser, pas tuer. Contrairement à lui, je n'avais pas le goût du sang. La trêve ? Ce n'était pas sa tasse de thé. Il traquait sans répit. Et la pitié, c'était un luxe qui ne lui dictait rien qui vaille. Quand il assenait le coup de grâce, il émettait un grognement qui se situait entre la rage et le ricanement, les yeux dilatés, les joues rouges, comme si la folie lui

était montée à la tête. Maintes fois, je l'avais vu réagir ainsi face à la bête, et la lame de son poignard honorait la mort, la haine, ce monstre qui l'habitait et l'instiguait à être souvent désobligeant envers moi. Il avait le geste du boucher de l'un de ces braconniers à qui on n'a pas envie de serrer la main et il teintait sa chasse de sadisme.

Dès nos premiers mots échangés, j'avais établi un rapport hargneux avec la laideur de son âme, et je ne vous parle pas, Élise, de son immoralité, de son cynisme, de sorte que je crois que ce qu'il avait voulu dire, Ricky, c'est que cette fois-ci, en ce qui me concernait, le plaisir de tuer supplanterait celui de chasser. Ce serait ma source d'excitation et, que je le veuille ou non, je devrais veiller à ne pas trop me souiller les mains de sang. Néanmoins, je l'avais suspecté d'exercer une pression sur moi pour pimenter cette aventure. Je m'interroge encore : ce soir-là, si j'avais rejeté l'influence néfaste de Ricky, mon fardeau aurait-il été plus léger ? Et aurais-je pu sauver mes amis d'une fin macabre ? J'avais pressenti qu'ils s'écrouleraient bientôt l'un après l'autre.

Où ? Quand ? Comment ?

Une force maligne semblait me retenir dans ce rond de sorcière où nous avions dressé le camp au crépuscule et, à part le chien, qui pour me guider ?

Je bus une lampée de rhum.

Le chien nègre m'avait rejoint et, assis sur son arrière-train, il me scrutait d'un œil fourbe. Il n'y avait rien en lui que je pouvais considérer comme appartenant à notre monde, non qu'il fût un de ces fantômes dont la main traverse le corps, mais j'avais le sentiment que, si je le touchais, il se transformerait en une guivre géante et détruirait tout dans les environs. Superstition ? Absolument pas. Dans la posture du lion qui, après avoir immobilisé la gazelle d'une patte autoritaire, se réjouit à la pensée de gueuletonner, il était l'ombre de la mort que personne ne peut fuir. Il lui manquait seulement une crinière et une nuée de mouches autour des babines, mais il avait belle allure à jouer au roi des lieux pour m'hypnotiser et, ma volonté inhibée, que je m'incline devant lui.

Plus je l'observais, plus le vertige me gagnait.

Pour me modérer, je raisonnai ainsi : aucune bête n'ayant reçu, depuis la Création, le pouvoir de commander aux hommes, il doit se soumettre ou se démettre, il n'a pas d'autre option. Apparemment il en

avait une autre, car il me lança une œillade pour me dire : Babel, ça fait un bail que je t'attends. Enfin, le moment est venu de régler nos comptes. Mais ne te tracasse pas, quoique rancunier, je ne suis ni mécontent ni pressé.

Soudain un cri creva mes tympans.

Je levai les yeux.

Cela me suffoqua : pareilles à d'énormes oiseaux qui se seraient donné rendez-vous au faîte du pic, de grandes ailes se projetaient sur le ciel. Le chien se fondit aussitôt dans la nuit et je n'eus pas le temps de lui exprimer mon inquiétude. Si je n'avais pas tremblé pour Malika, je l'aurais traqué d'un cirque à l'autre.

Non, peut-être pas.

Je courus vers la tente de Malika, sans doute était-elle plongée dans Kessel ou dans un songe.

Au loin le chien nègre aboyait, hurlait, réanimait des peurs immémoriales. Et je pris conscience que, pour me sortir de ce guêpier, je devais agir selon ma passion, mais aussi avec discernement. Ne pas prendre pour vrai ce qui est faux, me dis-je. J'écartai l'ouverture de la tente de Malika. Et je lui demandai : « Tout va bien ? » Elle entrouvrit les yeux, ne résista pas à l'appel du sommeil et se recroquevilla sur elle-même pour se rendormir. Je crus l'avoir vue grimacer. Sans en être certain. Et je gagnai ma tente, l'oreille tendue.

Mais le cri ne revint pas.

Il n'avait pas à revenir puisqu'il s'était fiché en moi tel un pieu. Si j'ouvrais la bouche, j'en avais la certitude, des milliers de cris fuseraient de mes lèvres. Alors je serrai les dents. On n'est jamais assez prudent, me dis-je. Balayer les inimitiés, contrôler mes pensées et mes réactions comme si la victoire exigeait que j'eusse la maîtrise de mes nerfs, et qu'il y eût une solidarité sans faille entre nous qui crapahutions ensemble.

Longtemps après m'être couché, l'insomnie me guettait toujours. Le cri y était pour quelque chose, évidemment ; mais, par-dessus tout, je craignais que Malika ne me quitte avant l'aube. Cauchemars. De violentes images venaient m'assaillir. La montagne s'écroulait sur moi. Je pensais à la mort, et la mort qui pensait à moi, c'était cent fois pire, je me disais que mon désenchantement serait si insupportable que je plierais le genou, et, dès que j'aurais mis les pieds dans l'irrévocable, ma folie m'anéantirait ; je perdrais mon nom, la raison ; je déborderais

de cruauté et je me moquerais du châtiment des hommes. Fuir ces sortilèges ? C'eût été une solution, mais la décision ne m'appartenait plus. Le geste rageur, je remontai la fermeture Éclair de mon sac de couchage. Que je puisse dormir. Et que j'aie retrouvé Malika dans ses rêves. Elle me reconnaîtrait, moi si tendre avec elle, si empressé, comme je savais l'être quelquefois.

Agression nocturne

Mes souvenirs, je les roule comme la mer roule son flot alourdi de sable. Il y a les vacanciers, les touristes, les maîtres nageurs, les gendarmes avec leur fourgonnette, les chiens errants, l'œil du cyclone entre ciel et terre. Il y a les gosses avec leurs lance-pierres, et les commentaires déplaisants de leur mère sur mes cheveux d'épines, puis les fillettes insouciantes avec leurs cornets de glace.

Je livre mes secrets à Élise.

Sur la plage, je revisite mon histoire pour elle, et le vent surfe sur les vagues du passé. Les embruns mouillent mon visage, comme hier les larmes de Malika, dans ma mémoire c'est la confusion à cause des cadavres qui ressuscitent. Imaginez le tohu-bohu des visites. Ils m'interpellent, me replongent la tête dans une sensation d'effroi. J'ai envie de parler d'un amour toujours vivant en moi, et je sais de qui je parle puisque je sais qui j'encense. Partir de ce que je suis pour reconquérir Malika. Que de ma bouche giclent des mots limpides, que ma lumineuse pensée coule vers elle, que la lumière tue l'ombre. Et si brutale que soit la vérité, les cellules de mon corps se souviennent d'elle.

Je tente de recoller à la réalité.

Je lutte pour ne pas crier.

Plus que vivre le présent, je revis le passé.

Quelquefois je vais au-delà de ce qui a été, et n'aurait pas dû être, pour concevoir ce qui aurait pu être, mais n'a pas été, je remonte ainsi le fleuve du souvenir jusque vers la source de vie, emportant avec moi la nostalgie du premier jour, du premier rire, du premier bonheur, je renoue constamment avec le fait qu'il y a eu un matin, un espoir, je songe à ce qui aurait pu être entre Malika et moi, une histoire d'amour à

raconter dans un livre, avec des phrases substantielles et sonores écrites au courant de la plume.

Malika aurait pu franchir ces années éternellement belle, car plus que le coup de foudre génial, ce qui m'attachait à elle, c'était la complicité du chasseur. Certains soirs, ai-je dit à Élise, il me semble la voir s'avancer vers le rivage. Stupéfait de ce prodige, je me questionne : qui lui a appris à marcher sur l'eau ? Le miracle, c'est elle. La brise la caresse. Au lieu de m'élancer vers elle, je la contemple. Son odeur de sueur m'enivre. J'aime encore cette femme qui, par pluie orageuse, lisait des romans sous sa tente. Elle s'y connaissait en lecture. Pas seulement en lecture, d'ailleurs. Le livre déposé dans un coin, elle me révélait ses qualités cachées sans qu'elle eût à forcer son talent. C'était si spontané chez elle la lecture des lignes de mon corps, après la chasse. La tiédeur de son haleine semait le frisson sur ma peau et revigorait mes sens. Elle m'appelle. C'est sa voix. Au diable le vent qui, né des brumes du passé, fouette la mer dont le sel me picote les yeux. De nouveau, Malika hurle : « Babel ! Babel ! »

Cette nuit-là, la voix de Malika m'était parvenue comme un cri, une plainte, un appel au secours. Deux syllabes : l'une grave, l'autre aiguë, qui m'extirpèrent de ma somnolence. Jaillissant hors de ma tente, je vis Malika courir vers les arbres et agiter les bras comme si elle était poursuivie par un essaim d'abeilles. Je la rattrapai avant qu'elle fût happée par les branches faussement endormies sous leur couverture de lichens lacérée par le vent, avant qu'elle fût asphyxiée puis dévorée par la forêt, qui fut jadis le théâtre d'une bataille sans trêve entre miliciens et esclaves fugitifs. Dans la sylve mystérieuse, m'avait dit un rat de bibliothèque, les branches se transformaient en mains noires pour é strangler le Blanc qui s'y aventurerait, et tels des serpents, les racines s'enroulaient le long de ses jambes, les lianes volantes le ligotaient et le bâillonnaient quand elles ne se nouaient pas autour de son cou. Le tapis de feuilles mortes camouflait des sables mouvants et, recouvertes d'un duvet urticant, les tiges ployaient sous de magnifiques fruits. D'instinct, le chasseur instruit contournait la forêt maléfique.

Le regard horrifié de Malika m'étonna. La respiration sifflante, elle interrogeait sa peur. Ne voyait plus qu'elle qui la harcelait. Quand je l'attirai vers moi, le geste doux pour ne pas l'effaroucher, elle

tressauta.

Lorsque déboutonnant son chemisier taché de sang, puis l'ouvrant, Malika me montra une vilaine blessure à hauteur de l'épaule droite, je me repentis de l'avoir abandonnée aux ruses de la nuit. Si on l'avait frappée au cou, elle se serait vidée de son sang. Et les questions se bousculèrent dans ma tête. Quelle bête f uribonde l'avait attaquée ? Avait-on cherché à la terroriser ou à la tuer ? Était-ce un avertissement pour que nous rebroussions chemin ? Les hommes accoururent le fusil à la main. Je leur exposai la situation tandis que Malika, comme une enfant qui se sent esseulée, sanglotait dans mes bras. Et moi, dans un élan de compassion, je ne savais pas quelle route suivre pour la rejoindre dans son tourment.

J'aurais voulu savoir, pourtant.

Et ne rien oublier d'elle.

Car si elle s'affaissait dans le sentier, j'aurais voulu être là pour lui tendre la main avec une sorte de surprise dans les yeux. Si elle s'égarait dans la forêt, j'aurais voulu être là pour repousser les branches, les lianes, les racines, les fruits, et voir son regard se fixer sur moi si amoureusement que j'aurais désiré la secourir tout le temps. Un regard qui m'étreindrait, m'ôterait mon aveuglement, m'aiderait à trouver les mots les plus appropriés pour la consoler. Il y a des circonstances où le maniement de la langue est chose délicate et les mots effraient plus que le silence, comme si on portait un jugement hâtif sur le caractère de l'incident, et la divergence de vues débouche sur des quiproquos, des désaccords, des procès d'intention ; on se réfugie de part et d'autre derrière une excessive indifférence et, adepte de la querelle, on se pique du besoin de s'opposer à l'autre.

Le groupe étant sous ma responsabilité, j'insistai pour que Malika me confie ce qu'elle avait vu et entendu, qu'on sache exactement à qui on avait affaire, homme, bête ou démon, peu importe, qu'elle me parle.

Des larmes dans la voix, elle murmura qu'elle n'avait rien vu ni rien entendu, elle avait senti le danger, puis une brûlure dans sa chair. « Partons d'ici, Babel ! » supplia-t-elle. Je ne répondis pas. Elle ne pouvait pas exiger ça de moi. Pas maintenant. En revanche, elle s'en doutait bien, il nous fallait relever le challenge. Elle avait l'habitude des safaris, et mon entêtement, qu'il soit déraisonnable ou pas, ne devrait pas la désorienter. L'agression nocturne affermissait ma

témérité, d'autant plus qu'aucun grand fauve ne vivait dans l'île. Il y avait Ricky avec son cigarillo, Manetti avec sa bouteille, et Focheux qui, à sa manière d'épier la forêt, donnait à croire qu'il s'attendait à en voir surgir un dragon ailé enfui d'un conte écrit par un auteur réputé pour avoir le cerveau dérangé.

Je questionnai de nouveau Malika : « C'était quoi, ce danger ? À quoi ressemblait-il ? À qui ? Te souviens-tu d'un bruit, d'une odeur, d'une respiration ? » Elle s'écarta de moi, regarda au fond d'elle pour y pêcher un semblant d'indice, enfin elle répéta : non, rien de précis, que la vive douleur à l'épaule, et la griffure comme preuve indiscutable de l'attaque sournoise subie avant l'aube.

Subitement revinrent dans mon esprit des scènes de chasse au cours desquelles Ricky s'acharnait sur la bête acculée. J'ai déjà mentionné le fait qu'il s'autorisait tous les coups. Le sang, les débris de chair qui adhéraient à la crosse de son arme signaient sa barbarie ; le halètement de l'animal lui soutirait des ricanements et il rugissait de joie. Ce matin-là, la stupeur de Malika l'amusait ; il tirait des bouffées du cigarillo, rejetait la fumée vers moi en anneaux qui flottaient dans l'air un instant. Et les événements prenaient une tournure plaisante pour lui qui rêvait d'une bête digne du noble Ricky. Je me mis donc à prier Belzébut (je ne priais jamais, en fait) pour que son rêve se réalisât et qu'il eût l'occasion d'épuiser sa haine. Je pensais qu'il était l'un de ces êtres qui auraient dû croupir dans les abysses ou aux confins de la forêt, ceux-là qui, n'ayant pas fait l'effort d'acquérir des qualités sociables, jouissaient des biens de la nature, ne partageaient rien, ne s'efforçaient ni de plaire ni d'être utile, ne croyaient en rien.

Ricky fumait, se taisait. Mais qu'aurait-il pu dire ? Que, ayant eu ce que je méritais, à moi d'en tirer la morale, et que ça me serve de leçon sinon...

Depuis le début de l'expédition, il était un peu plus arrogant chaque jour, plus provocateur aussi, mais il ne tenait qu'à moi de le ramener à plus de raison, me disais-je. Qu'on me fasse la leçon ou la guerre, ça ne me gênait pas si on ne touchait pas à un cheveu de Malika, et pire, si on ne lui infligeait pas une blessure, si on ne s'arrangeait pas pour que le plaisir pris à la chasse, la joie ressentie à mes côtés, la certitude d'être aimée comme personne ne l'avait aimée, oui, si on ne s'arrangeait pas pour que tout cela se fendille, s'effrite, se meure.

Après un temps de réflexion, je choisis de me taire moi aussi. Pour le moment, je n'avais pas d'autre choix que de braver Ricky du regard — ses lèvres fines qui retombaient aux extrémités m'agaçaient —, et de ne pas entrer dans son jeu : diviser pour mieux régner. C'est de Malika que vint la supplique : « Je t'en conjure, Babel, ne me fais pas de mal ! »

Tout à coup, je tressaillis.

J'étais une menace pour Malika alors que je n'avais aucun motif de lui nuire. C'était inconcevable. La vie n'avait un sens pour moi que si elle était l'ombre de mon ombre. Combien de fois ne lui avais-je pas exprimé mes sentiments quand je me glissais sous sa tente ou l'approchais derrière un bosquet pour lui rappeler les choses qui unissaient nos deux existences ? Qu'aurais-je dû comprendre que je n'avais pas compris ? Hier encore quand, main dans la main, nous allions prendre l'avion pour un énième voyage au Kenya, nulle autre femme n'existait à mes yeux puisqu'elle les éclipsait toutes. Focheux nous avait souvent photographiés ainsi, nous invitant à sourire pour la postérité.

Et nous souriions de bon cœur.

Je n'avais jamais envisagé de vivre loin de Malika. D'un côté, j'étais avide de ses mots, de sa bouche, de son souffle ; de l'autre, la vivacité de son esprit nourri de London et de Kessel me séduisait. Mais, ce matin-là, à la raideur de son corps, je sentis qu'elle se défiait de moi, l'air incrédule comme si elle s'était retirée au-dedans d'elle pour se protéger de moi ou d'un fantôme entraperçu avant les lueurs de l'aurore. La peur la reliait désormais à moi, ainsi que cette prière : qu'on s'en aille d'ici ! Car le monstre nous avait repérés. Il s'intéressait à nous. Il nous précédait dans un paysage qui s'apprêtait à passer du clair à l'obscur, puis à un clair-obscur de vilénies enracinées dans le cœur des hommes, le jour ne verrait plus rien de vrai, ni de beau, ni de rassurant, ni de gratifiant, et dans les frondaisons le chant du merle ne serait plus que mensonge.

Je reboutonnai le chemisier de Malika :

« Viens, je vais te soigner.

— Et après ?

— Après on avisera. »

Nous fîmes quelques pas sous le regard des chasseurs qui se demandaient sans doute comment je pouvais faire montre d'une telle

assurance dès lors que Malika ne pensait plus qu'à fuir devant le danger.

Et je craignis que la conversation entre nous ne devienne de plus en plus ardue, sinon équivoque, se résumant à des bouts de phrases, à des silences, à si peu de choses, enfin. Secrètement, je lui en voulais de former le dessein de se détacher de moi, de me quitter et, pendant que je marchais à ses côtés, obéissant à la détermination du chasseur, un mélange d'enthousiasme et d'égoïsme, je sus que je ne tolérerais pas qu'elle reparte le fusil sur son sac. Ce fusil que je lui avais offert pour son dernier anniversaire, peut-être ne s'en servirait-elle plus que le dimanche, à tirer des moineaux, des tourterelles ou des martins perchés sur les fils des poteaux électriques. C'était impensable. Pour qu'elle perçoive bien l'irrévocabilité de ma décision, je posai le bras sur son épaule blessée : je ne la laisserais pas décamper, avec sa peur de moi dans les yeux.

Sous la tente de Malika, j'humectai une petite compresse d'alcool « hygiène cutanée » pour nettoyer la plaie qui me soutira une grimace. La chair entaillée était selon moi le signe de ce qui nous guettait sur le territoire de Kalla. Elle ne fera pas de quartier, me dis-je, en fixant les gouttes de sang qui suintaient de la lésion que je désinfectai avec précaution. Je n'aurais su dire si Malika tremblait de peur ou de fièvre, si elle se remémorait les jours heureux. Notre rencontre. Nos projets. Nos rêves. Voilà nos promesses à vau-l'eau — les arbres nous cernaient de toutes parts. Malika haletait. Je lui conseillai de s'étendre sur le flanc. L'effroi, plus que la douleur, l'avait désarmée, lui dérobant une partie de ses forces et, dans ses pupilles humides, je crus voir que tout tanguait autour d'elle.

Je m'assis à ses côtés, jusqu'à ce qu'une lueur de lucidité se répande en elle.

Une demi-heure après, elle se leva, m'ignora, comme si nous étions des amoureux qui se boudent ; elle fourra peigne, miroir, livres dans son sac à dos, et je remarquai que son bras droit pendait, inerte. J'entendis sa souffrance lorsqu'elle me dit : « Ne te fais pas de mouron, Babel, je me porte comme un charme ! »

Une souffrance tangible.

Dans son œil, la terreur de la bête nocturne.

Il faudrait trancher dans le vif, pourtant.

Après les soins et quelques encouragements, je démontai sa tente.

Mais quand elle voulut la plier, elle ressentit comme des coups d'aiguille à l'épaule, qui la décontenancèrent. Et je m'aperçus de nouveau à quel point la douleur la tenaillait. Je soupçonnai aussi combien nous nous étions rapprochés du repaire de Kalla et, me tournant vers les hommes, je pris l'intonation du chef et braillai :

« Bougez-vous ! Mettez-vous en train ! »

Dans ce cri résonnait une pointe d'irritabilité : le temps jouait contre nous, et ce mouvement d'agacement me surprit moi-même. Pendant que je pliais la tente de Malika, Manetti, Ricky et Focheux s'évanouirent au milieu des arbres aux mains racornies. L'épais feuillage étouffait les piailleries des rares oiseaux, et les âmes errantes paraissaient déverser un trésor de malignité sur la tête des chasseurs qui étaient tout yeux, tout oreilles, parce que le chien nègre aboyait au loin, par intervalles réguliers, comme s'il machinait notre perte.

« N'aie pas peur ! » dis-je à Malika ; je soulevai son sac et, passant la courroie à son épaule, j'ajoutai : « Je suis là. » Mais elle ne put évacuer la vision d'un monde armé de griffes se dressant contre el le.

Le vieux nègre

Envoyé par son maître invisible, inspiré par Dieu sait quelle intention de servir notre cause ou de nous nuire, le chien nègre réapparut dans le sentier, fidèle à son poste, avec une ponctualité sidérante. Cette capacité à apparaître et à disparaître le rendait insaisissable à mes yeux, mais pas aux yeux de Ricky, lequel m'épia pour me signifier qu'il avait révisé son opinion, il se méfiait à présent de ce clébard hypocrite, et lorsqu'il avait de l'antipathie, voire de l'aversion pour quelqu'un (que pouvait-il avoir d'autre ?), il avait beau se creuser la tête, il n'en résultait absolument rien de charitable.

Moi-même, je suspectai le chien noir d'avoir agressé Malika l'autre nuit. Mais, si ahurissant que cela pût paraître, en parfait équilibre sur ses pattes arrière, il me présenta celles de devant qui n'étaient pas barbouillées de sang, ses poils et sa gueule, très propres aussi. Ce n'était pas lui le coupable. S'il avait attaqué Malika, ses muscles, ses griffes, ses crocs lui auraient lacéré et déboîté l'épaule en même temps. Imitant le loup de la fable, il me narguait donc avec son regard en dessous : « Mon biquet, je t'ai montré patte blanche, que te faut-il de plus ? — Rien, mon chien. Trop content de tes services ! »

Satisfait de voir que je n'avais plus de suspicion contre lui, il reprit son rôle de guide.

Et le biquet lui emboîta le pas.

Le principal c'est de se faire confiance. Oui, mais je ne m'y connaissais pas en chien nègre. C'était la première fois que j'en croisais un sur ma route, et mon intuition me soufflait que nous n'aurions rien à craindre de lui, à moins qu'un habile dresseur ne lui eût appris à dissimuler son jeu pour mieux nous perdre et nous dévorer ensuite. Je ne le croyais pas. Intelligent, attentif, il calquait

gentiment s on pas sur le nôtre chaque fois que branches, lianes, souches, racines, crevasses et autres obstacles inattendus ralentissaient notre progression. S'il avait accru son avance sur nous, en dépit de notre coriace volonté de ne pas trop nous laisser distancer, il s'immobilisait et, assis sur son arrière-train, il nous regardait avec circonspection sans que rien ne transpire de ce qu'il pensait réellement de nous ; des hommes. Si l'un d'entre nous chutait, qui s'attarderait à le secourir ?

Je dois rappeler, Élise, que les chasseurs appliquent tous cette loi : poursuivre la traque sans plus se soucier du compagnon dont le pas faiblit. N'est-ce pas ainsi que s'écrit l'histoire des peuples et des civilisations ? Le faible, qui n'est jamais à l'abri du moindre accident de parcours, a la vie courte ; et le fort, qui se débrouille pour se soustraire à la sélection naturelle, a la vie longue. Nous étions du côté du plus fort et nous n'avions pas à nous détourner de notre but : renvoyer la sorcière au temps d'*il était une fois*, les ailes ratiboisées.

Si mon chien avait su quel était notre rêve, il l'aurait trouvé prétentieux et nous aurait ri au nez. À moins qu'il ne rie sous cape, plus sérieux qu'un pape. J'aurais pu l'abattre, couper à travers bois, rallier le col de la Soufrière, débouler le cirque de Cilaos, mais avec tous ces points d'interrogation qui s'agglutinaient autour de notre expédition il eût été idiot de se priver d'un flair si affûté. Alors nous le suivîmes jusqu'au moment où se présenta à nous une ancienne grotte dont l'entrée, masquée par des branches et des lianes, exhalait « un parfum de mystère ». Malika employait cette expression pour parler des romans qu'elle lisait et relisait, la nuit, sous sa tente. Si je n'avais pas été guidé par le chien nègre (où avait-il fui ?), je ne l'aurais pas vue, cette grotte.

Je me souviens que mes yeux s'étaient familiarisés avec le paysage. Un rayon lumineux paraissait m'indiquer le passage qui menait vers le pays des Sept Lacs ou peut-être étais-je victime d'une hallucination, car le rat de bibliothèque ne m'avait pas dit qu'il y avait une grotte ici et, si un chasseur l'avait su, il m'en aurait touché un mot puisqu'elle était là où elle devait être, sur notre itinéraire.

Ébaubis, nous échangeâmes nos impressions.

Puis nous vîmes deux mains écarter le rideau de lianes, et un vieux nègre apparut sur le seuil, les cheveux blancs et laineux ; portant un pantalon de toile écru, le torse nu et robuste, il avait l'air de sortir

d'une de ces encyclopédies qui relatent le passé colonial de l'île.

Je n'aurais jamais pensé qu'un homme pût vivre dans un coin si retiré du pays. Des bracelets de fils torsadés à ses poignets, et, suspendu au cou, un double collier de graines rouges et noires de la cascavelle (utilisées comme contrepoison aux piqures du poisson-crapaud et dans les envoûtements pour conduire un rival à la folie ou obtenir sa mort), le vieil homme me jugeait avant les formules de civilité. Je les connaissais bien, ces sorciers sans âge qui avaient le privilège de concocter des potions, de parlementer avec l'âme des morts, de chasser les esprits nocifs du corps des possédés, de prédire l'avenir, d'emprunter la forme d'un animal, de tuer à distance. Faisant fi du froid et du poids des ans, il était d'une constitution vigoureuse et, tandis qu'il me dévisageait avec une impertinence non feinte, de la forêt monta une poussière de bruits.

Moi, je m'enorgueillissais d'être arrivé à la porte de la légende, à deux pas de ma chimère, sur le point de caresser du doigt l'extase. Était-ce cela ? Ou n'était-ce pas plutôt une vue de l'esprit ? Songeur, Babel ?

Oui, je l'étais.

Lorsque le vieil homme enfonça ses yeux dans les miens, avec cet air supérieur de la sa gesse, je pensai : c'est le signe auquel on sait, sans trop se tromper, qu'on doit se tenir instantanément sur ses gardes.

Je me sentais seul, et en même temps sûr de moi, car je ne pouvais pas mourir sans avoir vu Kalla qui m'appelait, pas très loin d'ici. Ses cris, que je distinguai du cri des autres oiseaux, évoquaient les grincements d'une porte, et cette sorte de couinement s'amplifiait de tous les échos qu'il déclenchait dans le cirque de montagne. Bizarrement, mes amis n'entendaient rien. Ils étaient détendus comme s'ils avaient entrevu le nœud de l'intrigue.

« Bonjour, Babel, lança le vieux nègre d'une voix timbrée. Je salue le descendant des Mussard. »

Médusé, je questionnai :

« Qui t'a livré mon nom ? »

— Qui l'ignore ? Ce nom a terrorisé nos bois, nos montagnes, nos rivières durant un demi-siècle, du temps où les colons marchaient la hache dans une main, la carabine dans l'autre ; du temps où, à la tête des milices, tes ancêtres ont massacré les Noirs marrons, coupant des

oreilles, des mains et des jarrets, pour empocher la prime ; du temps où les fugitifs n'avaient plus guère le choix qu'entre le gouffre et la gueule du fusil. Comment oublier ce nom qui s'est écrit en lettres de sang dans les forêts, les fourrés, à la surface de l'eau ? Ce nom de guerre, le vent l'a retenu comme un cri de mort et la terre comme une blessure. Là où je suis debout face à vous tous, des vieillards, des femmes et des enfants ont été achevés à la machette, sans pitié. Au bord des ravines, au pied des cascades, au sommet des cratères, les Blancs ont assassiné la liberté plus d'une fois. Mais plus d'une fois la liberté s'est relevée et se relèvera encore.

— Où veux-tu en venir ? » demandai-je, contrarié par l'œil du vieillard qui pétillait de colère. On eût dit que ces horreurs, il les avait vues et les revoyait, là, face à moi, un revenant. Sa peine était palpable, ses mots lourds de menace, et cet air de famille entre le chien et lui, cette façon d'insinuer qu'il en savait plus que moi sur mon passé, mon présent et mon avenir, c'était déroutant.

« Je veux en venir à toi.

— Non, au fait ! Venons-en à Kalla », ripostai-je, pour ne pas m'embarquer dans une discussion oiseuse. (En effet, depuis la découverte des blocs de pierre dans le layon, je redoutais tous les détours.)

« Eh bien, lis ce qui est écrit là-haut ! »

Levant les yeux, je vis cinq lettres gravées sur la partie supérieure de la grotte : KALLA. Je frémis d'espoir. Ce n'était donc pas une vue de l'esprit. Tout ce dont j'avais rêvé, rêvais encore, avait un lien avec le réel, un lien inscrit dans le roc par la foudre, c'était plus que suffisant pour que mon rêve, me disais-je, devienne réalité. Dans la forêt, même aux abords, tout était comme depuis la création de l'île, si bien qu'il ne me vint pas à l'idée que le vieil homme avait orchestré une mise en scène et créé un décor en trompe-l'œil.

Mon regard étincela de curiosité :

« C'est une allusion à la papangue géante ?

— Qui cherche la papangue trouve Kalla, qui cherche Kalla trouve la papangue ou la sorcière... ou autre chose... on ne sait pas ce que c'est au juste.

— Vas-y, crache le morceau ! » dis-je, empressé jusqu'à l'impolitesse. Je retirai quelques billets de la poche de mon pantalon et je les lui offris, la tête orientée de côté pour qu'il ne soit pas mal à

son aise en présence de mes compagnons. Muet, immobile, il me fixa. Ensuite il examina les billets avec une telle expression de dégoût que je crus qu'ils étaient maculés du sang des fugitifs décimés autrefois par les détachements.

Je relançai ma proposition :

« Prends-les !... Tu n'as jamais vu autant d'argent, et tu n'en reverras pas de sitôt. Quelle aubaine que je sois passé par-là ! Allez, ne fais pas le crétin ! Imagine tout ce que tu pourras t'acheter avec... »

Il continua à faire le crétin, et à sourire bêtement. Il me bravait. Il m'obligeait à désavouer mon geste déplacé à son égard. Ricky s'avança et proposa de lui délier la langue. Je répondis non. Le vieillard ne parlerait pas, même si on lui infligeait la torture. Il préférerait mourir mille fois plutôt que de déshonorer la mémoire des siens, que d'être pleutre face à des Blancs armés. Il ne faisait aucun doute qu'il avait dû en baver depuis qu'il était gardien de la légende, mais initié on ne sait comment, ni par qui, maître de son destin, il s'en tirait bien. Comme le chien, l'atout majeur de son jeu, c'était le temps, aussi parcourut-il des yeux la grotte, la forêt, la cime de la montagne. Je me mis également à épier les arbres, le ciel, les nuages bousculés par le vent, et je compris que le danger viendrait de cette noire armée céleste ; que, durant l'expédition, nous ne verrions plus le flamboiement du soleil, ni un bout de ciel bleu, ni une étoile. Ce ciel obscurci serait dorénavant le nôtre chaque fois que nous le regarderions pour prier ou maudire. Et nous aurions à le regarder, à prier, à maudire.

« Tout ce que vous voyez, c'est Kalla, dit le vieux nègre d'un ton solennel. Ce que vous ne voyez pas, c'est encore elle. Elle est partout. Pourtant, il se peut que vous soyez demain dans l'impossibilité de la photographier, de l'abattre, de prouver que vos efforts n'ont pas été inutiles, que vous n'avez pas fait fausse route. Si jamais vous vous battez comme des chiffonniers, hypothèse à ne pas exclure, vos chances de succès diminueront à vue d'œil et vous disparaîtrez avant d'avoir vu Kalla. Dans ce cas, il serait sage de laisser des traces pour que d'autres chasseurs s'interrogent sur votre sort et partent à votre recherche. »

Ricky explosa :

« Babel, il nous tourne en bourrique ! »

Ricky était remonté contre le beau parleur qui prenait plaisir à

pérorer. Je lui fis signe de se calmer, soulagé qu'il n'eût pas déjà égorgé le vieux. Pourtant l'air flottait, et la sensation d'être sous la domination d'un hurluberlu, lequel s'était placé en travers de mon chemin pour m'avertir que je n'avais plus d'autre choix que de composer avec lui, m'était particulièrement désagréable.

En rangeant les billets, ma main effleura la crosse du revolver que je portais à la hanche dans son étui de cuir. Mon geste n'inquiéta pas le vieux nègre. Il haussa les épaules de manière désinvolte, comme si Kalla l'avait pris sous sa protection, lui accordant une réelle invulnérabilité ; pour me démontrer qu'il ne bluffait pas, il émit un sifflement entre ses dents, et le bois s'assombrit comme pour annoncer le crépuscule, puis s'emplit du grognement de la meute. C' était la preuve qu'il avait une indéniable autorité sur les forces subtiles conquises de longue date sur la nature. Et dans cette forêt qui exhumait les cadavres du passé, dans ce labyrinthe végétal, il était l'une de ces forces et la lutte me paraissait inégale. Si j'attendais à sa vie, combien de bêtes nous dilacéreraient avec délectation ?

Autant renouer la conversation et ne pas indisposer le vieil homme, songeai-je. Je levai la main en signe de paix, il en fit de même ; l'ombre se dissipa et les pas feutrés s'éloignèrent dans le taillis sous futaie.

« Je ne te veux aucun mal, dis-je.

— Mais alors, que fais-tu ici ?

— Le goût du risque.

— Si j'étais à ta place, je n'irais pas plus loin.

— On est là pour chasser la bête, éructa Ricky, et fourre-toi ça dans le crâne, on la chassera.

— À moins que ce ne soit elle qui chasse.

— Ça, on le verra », répliquai-je.

Le vieil homme, d'un ton ironique :

« Oui, mais vous n'avez rien vu encore. Tout d'abord, vous avez plus peur de vous que de la sorcière ; ensuite, toute bévue de votre part vous mènera à la mort en un claquement de doigts. Comme ça ! »

Et il fit claquer ses doigts sous mon nez.

« Babel, tue-le ! hurla Manu.

— C'est vrai qu'il a un sacré toupet, ce vieux briscard ! De plus, pour un nègre des bois, il est trop savant selon moi. C'est sûr qu'il ne nous dit pas tout ce qu'il sait, mais faut-il le tuer pour cela ? Ma foi,

non. En revanche, je lui couperai le jarret s'il ne nous guide pas. »

Un rire franc découvrit les dents blanches du vieux nègre qui rétorqua que ses jambes le conduiraient plus sûrement vers la tombe que vers le pic de la Sorcière. Puis, serrant le collier rouge et noir dans sa main, il fit demi-tour et se dirigea vers la grotte avec son rire.

Je pointai mon fusil dans son dos, et le bruissement de la forêt reprit aussitôt de plus belle, s'enfla jusqu'à devenir un bruit semblable à la protestation indignée de la meute. Mugissements du vent aux aguets sous le couvert des arbres et craquements des branches. Fuite de la lueur blafarde du soleil. Sous un ciel livide, je vis des oiseaux plonger sous les frondaisons, et des lianes enlacer les troncs des tamarins des Hauts.

Ricky et Manu écarquillèrent les yeux en s'en tenant à l'idée qu'ils étaient habités par la raison. Focheux aurait aimé qu'on le pinçât pour le sortir de son rêve éveillé. À mon bras, Malika pensait peut-être au doute et à la frayeur qui nous accablent si, malgré la mise en garde, nous pénétrions dans la grotte.

Il n'est plus temps de reculer, me dis-je.

Je mémorisai la petite phrase, certain que je pourrais bien tôt la ressortir tant me fascinait cette part obscure de l'être, ces énigmes non élucidées, cette mécanique du surnaturel, cet envers de l'univers ; pareil à l'enfant qui lit les aventures de Ti-Jean & Grand Diable, j'avais mordu à l'hameçon du merveilleux, sauf que, mon aventure, j'étais bien en train de la vivre.

J'enjoignis Malika de fermer la marche. Elle se figea mais ne contesta pas ma décision. Les autres non plus. Quand j'avais du rauque dans la voix, le regard dur, l'arme au poing, il était vain de vouloir m'amener à changer d'avis ; quand je recherchais une papangue à plumer à coups de plombs de chasse, mieux valait passer au large. Et je me représentais sans peine cette confrontation entre ma proie et moi, même si je savais que la réalité pourrait dépasser de loin le fruit de mon imagination en ce lieu où la terre, imprégnée de sang et parsemée de squelettes, criait vengeance ; en ce lieu, tout n'était que pièges et leurres ; en ce lieu, la mort, une sorte de magma de bouillie basaltique, entamerait nos espérances de succès si elle s'alliait à la papangue qui fondrait sur nous avec la furie d'une harpie féroce. Ce mot « mort », nous n'osions plus le prononcer à voix haute de crainte qu'elle ne se manifeste à nous avec la rigueur du couperet. Le

corps du délit : des chasseurs dans la terreur de voir une éclipse du soleil. Et si j'avais interrogé l'un d'entre nous : « Combien d'étoiles as-tu vues dans le ciel ? », il m'aurait répondu : aucune.

La plaie de Malika m'angoissait. Son état déjà alarmant pourrait empirer d'heure en heure. Que n'aurais-je pas osé pour lui offrir des fruits, des fleurs, des chants d'oiseaux, des miracles ? Et la fraîcheur d'une cascade, une brise légère, une clairière, une nuit d'amour ? Mais les aurait-elle acceptés ?... À présent que la grotte avait refermé sa gueule sur nous, nous n'étions plus libres de nous déplacer à notre guise. Tout était dans ce couloir lugubre que je n'avais vu nulle part, avec un fatras de choses confuses et des bruits d'ailes. Ne sentant plus mon cœur, je m'isolai dans mes méditations avec le sentiment de ne plus me connaître.

Une arme secrète

Hier encore, si quelqu'un m'avait dit que ma solitude aurait peut-être une fin, que je ne me sentirais plus seul au milieu de ces gens devant le snack-bar ou sur la plage, j'aurais ri, et ce rire aurait éclairé mon état de santé mentale, à regarder les estivants se bronzer au soleil, se désaltérer, se faire dorloter, discuter en fumant, et moi, Babel, enfermé dans un mutisme qui m'aurait engagé à me désunir d'eux, en raison de ces peurs dans ma tête. Mais personne ne m'a tenu ce discours aberrant. De fait, je n'ai pas ri. Je ne ris plus, ai-je dit à Élise.

Ces vacanciers, avec leur joie de vivre que rien ne doit altérer, m'ont tracé une zone frontière dès l'instant où leur espace ne peut être le mien. De loin, j'observe les fillettes qui dégustent leurs cornets de glace ; gourmandes, elles se fardent les lèvres à la fraise ou à la framboise qui coule sur leur menton. Elles rigolent, se taquinent, insoucieuses. Elles voltigent ici et là, ce sont des papillons jaunes, bleus, blancs, verts, la glace à la main, la bouche parfumée, les ailes aériennes et transparentes à la lumière.

Que Dieu me préserve de vouloir goûter à la fraise ou à la framboise ! Que les fillettes sauvegardent leur insouciance, c'est beau quand, main dans la main, elles font la ronde et le beau temps autour d'elles.

Midi et soir, je vais au snack pour m'acheter casse-croûte et bière, et les vacanciers se fâchent dès que je franchis la ligne interdite. Mon attitude les turlupine, et ils appellent la police à la moindre alarme. Si je leur confiais mes lubies, ils me cracheraient à la figure et m'accuseraient des pires méfaits : « Comment se fait-il que ce fou soit en liberté ? Lorsqu'on sait de quoi il est capable, il faut se préoccuper

des enfants qui badinent. Que font les policiers ? Quel laxisme impardonnable ! Un de ces jours, on déterrera le corps d'une gamine pour l'autopsier. » Offusqué d'avoir à supporter leur dédain, et la froideur de dizaines de paires d'yeux sur ma nuque, je me retire sur la pointe des pieds.

La discrétion me confine au silence ; elle veille à ce que je n'en sorte pas et me fait rentrer dans ma coquille de « Babel l'Ermite » (mot d'un gosse).

Je me souviens. Grâce à Élise qui est venue vers moi. Elle a ouvert une vanne, et les mots s'écoulaient pour lui retracer mon histoire. Je continue à me dépeindre avec quelques réticences. À des moments clés de mon récit, elle m'a paru embarrassée. En me racontant, j'ai cru voir également Malika se promener sur la plage, un clair de lune sur le visage. Face à l'horizon, j'ai pris conscience de la présence de Manu, de Ricky, de Focheux, tous trois privés de sépulture, je l'affirme maintenant. Or, on prétend que le corps de celui qui n'a pas été enterré selon les prescriptions rituelles de la liturgie libère un *zavan* — un spectre qui hante le sommeil des vivants. Abandonnés aux charognards, dans le creux des orbites un éclair de vengeance, mes camarades ne m'ont rien pardonné, et aujourd'hui il serait vain de prier pour le repos de leur âme.

Ils ne sont pas revenus du pic de la Sorcière, et moi je n'y retournerai plus, sûr et certain, par la faute de celle qui a fait irruption dans ma vie afin de mettre mes points de repère sens dessus dessous : Kalla.

Ni la peine, ni le remords, ni l'âge ne m'ont épargné, et personne ne peut dire que j'ai eu plus de veine que mes chasseurs. Et si je compte les années à arpenter la plage, c'est un drame qui ne date pas d'hier, à revivre avec prudence, comme le plus inintelligible des grimoires dont il serait téméraire de feuilleter les pages, de crainte que le monde du dedans ne vienne corrompre le monde du dehors. Ce n'est donc pas sans appréhension que j'éveille mes souvenirs, et j'explique à Élise que ces faits, il m'est malaisé d'en démêler l'enchevêtrement.

« Il y a des histoires partout, lui dis-je, dans les journaux, à la radio, à la télévision, dans les livres. Mais la mienne est unique. Je suis mon histoire. En Afrique, les griots me disaient que tout être vivant, homme, bête, arbre, est une histoire. Et si vous n'êtes pas

encore une histoire, un jour vous en deviendrez une.

— Dans ce cas, pourquoi tuer l'homme, la bête, l'arbre ? Pourquoi tuer toutes ces histoires ?

— Pour oublier sa propre histoire. »

Se dire que rien ne freinerait notre avancée vers les sources d'eau chaude et le pays des Sept Lacs qui nous laisseraient sans voix mais pas sans amour . Pour Malika, ce serait comme entrer dans l'un des romans qu'elle lisait sous sa tente, la nuit, à la lueur d'une lampe-tempête. Mais en même temps, comment ne pas se demander : Qu'avait-elle à songer à ces personnages de fiction auxquels elle s'amusait à s'identifier quelquefois ? Elle ne pouvait pas se passer d'eux, ni moi d'elle. Elle n'avait pas besoin de formules cabalistiques, d'incantations, de philtres et de sortilèges pour que le lui reste attaché tant sa personnalité guerrière me subjuguait (tous les commentaires relatifs à la femme amazone viendront après). J'aimerais lui dire que, bien au-dessus des nuages, ne dominant pas sa hargne, les ailes déployées, la papangue avait lancé son cri de guerre, et dans son œil j'avais vu les coups déloyaux qu'elle nous infligerait pour nous mettre en charpie, comme si elle n'avait vécu que pour nous détruire.

Telles étaient mes visions.

Et dans la grotte où nous avançons en file indienne, à la lumière de nos torches électriques, je grondai : « Pressons ! » J'avais hâte de me hisser au plus haut degré de la témérité en boutant Kalla hors de notre île.

Sifflements du vent.

Vol de chauves-souris effarouchées.

Odeur de fiente.

Bruits de pas, glissades, jurons. Quelqu'un pissa à son aise contre la roche.

Et ce fut tout.

En dépit de notre énergie d'aventuriers endurcis, il nous fallut une éternité pour entrapercevoir une lueur à l'extrémité du tunnel, mais que n'aurions-nous pas tenté pour atteindre notre but ? Quand le chant de la cascade me parvint, je m'élançai illico, mais au bout de ma course il n'y avait pas d'autre issue que le précipice, et le vieux nègre s'était bien gardé de me livrer cette information.

J'en étais vexé, profondément.

Dans la respiration calme du vent, une mouche noire tour noya avec un vrombissement aigu.

Ricky fulmina des injures.

Manetti but une rasade de rhum.

Focheux s'avança au bord du gouffre.

La douleur lui labourant l'épaule, Malika me regardait toute harassée, sans attacher une importance quelconque au fait qu'on soit à deux pas de l'échec. Sa résignation m'exaspéra plus que n'eût fait une récrimination du style : « Tu n'espérais pas déboucher sur une plaine ? » Mais comme nous n'étions pas en retard à notre rendez-vous, et que Kalla patientait au-dessus des sommets où elle planait chaque soir, j'invitai Malika à poser son sac à dos, le temps d'inspecter les lieux, refusant d'admettre que le vieux nègre roublard, que j'avais eu loisir d'étudier, m'eût menti au point de me diriger vers l'abrupt de la falaise.

Je m'interrogeais, pensif : Qu'est-ce qui ne colle pas dans cette affaire ? Pourquoi m'aurait-il aiguillé sur une fausse piste ? S'il visait à m'égarer, pourquoi a-t-il ordonné au chien de me mener jusqu'à lui ? Ces questions m'entraînaient vers de nouvelles impasses.

Je me rapprochai de Focheux.

Tel est l'artiste, me dis-je, qu'il se sent inspiré dès lors qu'il touche du regard le beau, l'inédit, l'ineffable. J'aurais parié que, dans sa rêvasserie, tout avait changé par magie. Il déambulait librement dans le paysage de la Genèse : la terre était déserte et vide, les brumes recouvraient l'abîme, seul le souffle de Dieu survolait la surface paisible des eaux, et Focheux voyait la terre se couvrir de verdure, de prairies, de fleurs odorantes, d'herbe qui rendait féconde sa semence, d'arbres qui, selon leur espèce, portaient des fruits ayant en eux-mêmes leur semence. Mais il est un problème à résoudre, car à ce jour la semence de Focheux n'avait donné aucun fruit et, selon ses propres aveux, aucune femme n'avait connu la « jubilation » de dormir dans son lit moelleux. Qu'entendait-il exactement par jubilation ? Ne confondait-il pas réjouissance et jouissance ? En ce qui me concerne, ai-je dit à Élise, ma semence n'a donné aucun fruit non plus.

Plus sérieusement, ma formation d'architecte m'autorisait à considérer le paysage sous un autre angle, car dans ces montagnes où le vent freinait le vol des insectes, gelait la sève, retardait la pousse de l'herbe, il nous faudrait persister avec un surplus de fermeté, de

sagacité, de self-control, bien anticiper aussi, soucieux de ce qui adviendrait inévitablement en cas d'imprudence.

Je me demandais si le vieux nègre ne se servait pas de moi pour parvenir à ses fins. Lesquelles ?

Je levai la tête.

La vérité était tout en haut de la falaise où les oiseaux de mer nichaient dans les trous de la roche, et leur vol me convainquit de me dépasser, de grimper à la cime des honneurs sans focaliser mon attention sur la chute fatale. Me voilà plus hardi. Je souriais comme l'enfant qui retrouve le jouet fétiche qu'il croyait avoir perdu. Mon sourire plut à Focheux. Mais, en le capturant avec son Leica, il semblait me dire qu'aucun d'entre nous ne sourirait plus jusqu'à la fin de la chasse. C'est vrai qu'un simple examen de la situation nous mettait dans cette alternative : ou bien gravir le col de la Soufrière ou bien battre en retraite.

Rejoignant le groupe, j'échangeai seulement un regard avec les hommes. Seule Malika avait l'air absorbée. Que pensait-elle de moi au moment où je l'observais ? Ceci, peut-être : Babel ne songe plus qu'à la papangue. Il ne s'est pas retourné une fois dans la grotte. Il n'a pas agité la main pour m'encourager. Une part de lui me méprise parce que je m'affaiblis, me courbe ; parce que je perds pied et ma place dans cette chasse insensée ; cependant, il ne m'a pas encore rejetée à cause de ma blessure dont il se sent coupable. Coupable de n'avoir pas su me protéger contre la bête. Je ne m'inquiète plus, et je ne m'inquiéterai plus. Kalla existe-t-elle ou pas ? Si elle existe, cela m'indiffère de savoir qui mordra la poussière ou remportera la victoire. Sauf si Babel me dit qu'il m'aime, et que, m'aimant, il est prêt à renoncer à ses chimères pour moi. Mais cela, il ne le dira pas. Il ne peut pas me le dire. Aucun chasseur ne peut dire une chose pareille. Il ne me condamnera pas à la loi de la traque tant qu'il aura besoin de mon corps séduisant que j'ai toujours porté vers lui en offrande, moi qui n'ai jamais su lui dire non. Mon corps qui, de jour comme de nuit, se précipite vers lui, palpète d'émotion, titille son intérêt dès lors que tout chavire en lui. Son sang se bouscule dans ses veines, il devient fougueux, ardent, il me raconte que la fleuriste lui a dit qu'une fleur suffira à me plaire. Une fleur et son parfum, inimitables, ou quelque chose de ce genre... Il ne m'a pas offert une fleur mais un fusil, léger et précis.

Tout à coup, cela me fit bizarre de nous voir, Malika et moi, assis dans la chaleur du feu, feignant de nous regarder alors que nous regardions ailleurs.

Au moment d'aborder l'escalade sans m'effrayer de la menace qui grossissait dans le ciel, la lumière me parut aveuglante, mais chasser me passionnait en raison des imprévus et, dans de telles circonstances, il était vain de vouloir rapprocher les extrêmes avec la vie d'un côté, la mort de l'autre. Dans le silence, je revoyais les griffures à l'épaule de Malika qui, le buste penché en avant, se tassait pour ramasser son énergie. Lors de nos safaris, elle était toujours restée solidaire de mes décisions, son intuition lui dictant de ne pas trop s'éloigner de moi. Impatient d'être sous sa tente pour vérifier si les lésions étaient en voie de cicatrisation, je me dis que tout irait à merveille si sa température ne s'élevait pas plus, sinon ce serait le signe d'une grave infection.

Puis mon regard croisa celui de Ricky. Assis en face de moi, il souriait d'un air présomptueux. Derrière son sourire, il paraissait plus dangereux que la lame affilée qui fend le bois. Il ruminait un coup tordu. Je l'abhorrais quand il pesait ainsi le pour et le contre. Pour, il m'accordait une ultime chance ; contre, il me rattraperait au tournant et conduirait l'expédition contre la sorcière.

Je soutins son regard pour qu'il ne s'illusionne pas sur ma motivation. S'il était avec moi, nous flirterions avec la cime altière ; s'il était contre moi, l'un de nous deux mourrait, et ce ne serait pas moi. Au Congo, je m'en souvenais, je l'avais arraché des griffes du gorille à qui il avait volé le petit. Si je n'avais pas visé juste, la bête l'aurait converti en chair à pâté. Malgré tout, même s'il savait que je faisais mouche à chaque tir, il reprit son rêve et, je m'y préparais, tout basculerait bientôt dans des affrontements entre lui et moi.

À moi d'être sur mes gardes, de me ménager une position de repli confortable.

Je buvais à lentes goulées.

Je savourais le rhum, ma petite victoire sur Ricky. Petite mais capitale. Presque une jouissance. Le groupe demeurerait plus ou moins soudé pour l'instant, et je gagnais du temps. Le danger a du bon, pensai-je. Il aiguise le désir de chasse, consolide la résistance à l'éreintement. Mais l'appel du néant était si pressant que nous aurions pu croire être la bête traquée. Ce serait le monde à l'envers, avec des

inventions incongrues. Et si empressé à en découdre avec Kalla, je me surpris à soulever mon fusil — mon orgueil.

Tandis que le gris des nuages effaçait le ciel, indiquant que demain la pluie serait des nôtres, nous nous lançâmes à l'assaut de la falaise pour rejoindre la ligne de faite à la nuit tombée. J'avais beaucoup de peine à respirer et, les lèvres sèches, je crochais mes mains sur la pierre quand mes appuis se dérobaient sous mes rangs. Mes camarades ahaïaient, mais il n'y eut pas de protestation, tous unis dans la même cordée. Il eût été ridicule, en effet, de prétendre que le plus ardu était derrière nous. C'était une ascension rude, périlleuse, je ne l'oublierais pas en raison de la peur qui avançait à mes côtés. Ne pas la regarder dans les yeux, me disais-je. Ni répondre aux cris des oiseaux ou aux clins d'œil du gouffre. Sinon on serait réduits à se plaquer contre la roche.

J'eus une pensée pour Malika qui, sans afficher des airs de martyr, se montrait stoïque dans une épreuve brutale à l'excès. Qui t'a agressée ? Dis-moi ce que tu as vu, entendu ou cru entendre. Fais un effort ! Je veux savoir à qui on a affaire. Et pourquoi toi ? A-t-on voulu m'atteindre à travers toi ? Nul doute que la lanière de son sac lui sciait le dos à chaque geste qu'elle faisait pour maintenir son équilibre et ne pas être happée par le précipice, et je n'avais pas d'autre souci que de la ramener saine et sauve à la maison. Mais si elle se dressait contre moi pour déjouer tous mes calculs, je ne serais pas trop scandalisé de voir une harpie au sommet du col, une flamme d'irascibilité dans l'œil.

Et il s'en fallut de peu, vraiment.

Vers les six heures de l'après-midi, nous étions ravis d'avoir vaincu le vertige, mais quel ne fut pas notre ébahissement quand un rire frondeur perça la brume. Le rire du vieux nègre qui tirait sur sa pipe en tige de bambou et, persifleur, il continuait de rire et de rejeter la fumée par la bouche. Un pantalon kaki, une chemise et un pull délavé le protégeaient du froid ; il portait des sandales éculées et ses pieds étaient mouillés.

« Vous êtes passés par là ? interrogea-t-il sur un ton railleur. Ah, quelle folie ! Vous auriez pu y laisser la vie, comme tant de chasseurs avant vous. »

Cela l'amusait de jouer avec nos nerfs fragiles. Au chat et à la souris. Qu'il soit l'âme damnée de Kalla ne me surprendrait pas ! Le

corps tout en muscles, malgré son âge, il ne se hâtait pas d'assener le coup qui démolirait notre moral, et le sentiment de supériorité qu'il affichait à notre égard horripilait Ricky. Moi, au fil de mes années de chasse, j'avais appris à amadouer ma fougue. Je me comporterais avec le vieil homme comme avec un félin. Ne pas le sous-estimer. Ne pas foncer sur lui tel un buffle, mais analyser chacun de ses mouvements, me disais-je. Et je ne fis rien qui pût le braquer contre moi.

Stupéfait que je n'exerce pas une violence sur sa noble personne, ni ne tente de faire valoir la force contre le savoir, le vieillard, plutôt que de changer d'attitude, se rapprocha et nous passa en revue à la manière d'un adjudant-chef, pour dépister celui d'entre nous qui était indigne de fouler le pays sacré des Sept Lacs.

Plus je l'épiais, plus il me donnait l'impression d'évoluer hors de notre monde, avec des lions et des lionnes qui marchaient près de lui, des guépards devant, des hyènes par-derrière, des vautours dans le ciel gris ; des serpents qui s'enroulaient le long de ses jambes pour le guider. Je ne me fiais pas aux apparences : il était le seigneur de ces lieux, et les traits de son visage me renseignaient sur la solidité de ses intentions lorsque, un sourire en coin, il expulsait la fumée sans la faire entrer dans ses poumons. Je devais éviter les conflits ouverts, du moins pour l'instant ; il pourrait n'en faire qu'à sa tête, nous planter là en s'évaporant dans les airs. Mais je n'étais pas là par hasard. Ce serait dommage pour lui s'il venait à confondre patience et veulerie. Je m'octroyais une minute de répit après la grimpée, c'est tout. Je réfrénais ma colère, j'atermoyais, je biaisais pour qu'il n'évente pas mes plans et ne puisse pas me mystifier longtemps.

Pourtant Malika me regardait, perplexe.

Et dans la lumière moribonde du soleil, je vis la couleur bleuâtre de ses cernes, comme si le comprimé d'aspirine bu à l'aube, ensuite avant le déjeuner, n'avait pu endiguer la forte poussée de fièvre. Elle releva une mèche sur son front, mais quel remède lui rendrait son teint frais ? Il n'était pas impensable qu'elle eût mal dans la passion qu'elle ressentait pour moi. Elle ne souhaitait plus aller là où je voulais l'emmener, elle y allait à contrecœur après m'avoir juré qu'elle referait surface et, ballottée entre des sentiments contradictoires, sa raison ne tenait plus qu'à un fil. Elle eût pu me dire autre chose, mais ce furent ces mots-là : *avec des tas de rêves pour nous*. Et cette phrase, je la ressassais.

Le vieux nègre dévisagea Malika en tirant des bouffées de sa pipe. Et dans son regard à lui, je vis que je ne la reverrais plus telle que je l'avais connue.

Toute ma vie, ai-je dit à Élise, je me souviendrai de ce moment, à me demander comment vivre loin de Malika, comment supporter son incroyable indifférence qui s'épaissirait comme le brouillard s'épaississait.

Ne pas flancher.

Dans l'anxiété de la perdre, que fallait-il tenter pour combler le vide qui me séparait d'elle ?

Rien.

Face à Manetti, le vieux nègre s'attrista mais se tut ; face à Ricky, il lui expédia la fumée de sa pipe à la figure ; face à Focheux, le seul qui lui était sympathique, il mit la main sur son épaule comme pour lui dire que certains hommes portent en eux les stigmates de la fatalité. Il ne pouvait pas lui confier, même sur un ton apaisant, que sa souffrance serait celle de l'artiste qui, ne se satisfaisant jamais du réel, cherche on ne sait quelle vérité derrière le paravent de l'illusion ou sous le couvert de la quête de l'art pour l'art. À coup sûr, c'est ce qui le désavantagerait. Focheux était bien incapable de se figurer (je ne me la figurais pas non plus) ce qu'était la réalité sur le pic de la Sorcière où on ne discernerait plus le jour de la nuit. Néanmoins, si le vieux nègre lui avait parlé explicitement, sa parole n'eût-elle pas pu le prémunir contre une mort affreuse ? Non. Son destin était amarré au mien, dans la conjugaison de nos efforts pour terrasser la papangue.

Ce n'était un fardeau ni pour lui ni pour moi, plutôt une diversion à la grisaille de l'existence.

Parvenu à ma hauteur, le vieux nègre m'invita à le suivre, les mains nues, sous un abri provisoire dressé au pied d'un rocher — quelques piquets, des branches, des lianes et des feuilles entrecroisées contre les regards indiscrets. Ma première impulsion fut d'être rétif à sa proposition, mais je consentis à lui emboîter le pas, après m'être débarrassé de mes armes et de mes soupçons, parce qu'il ambitionnait de voir les choses s'améliorer entre nous ; ensuite, nul n'ignore l'adage qui dit que le chasseur est son propre ennemi, en conséquence tout arrangement lui est toujours profitable ; enfin, pour que mon projet aboutisse, je devais conjurer toute ironie du sort.

« Assieds-toi ! me dit-il amicalement. On fumera. On discutera

pour tempérer ton ardeur combative et ne pas se faire la guerre. Advienne que pourra, et ne crois pas que je m'obstine à te serrer de près. »

Je m'assis en tailleur sur une natte de paille. J'observais le vieux nègre qui mesurait ses gestes, ses mots, comme s'il craignait de réveiller une multitude d'âmes assoupies dans les coins et recoins. Il bourra sa pipe avec du tabac et de l'herbe ; il l'alluma et me la tendit ; à mon tour, je lui proposai le flacon de rhum que je sortis de la poche de mon blouson. Je sentais que rien ne venait s'interposer entre lui et moi. Ses yeux, semblables à ceux du chien, pétillaient, et dans la semi-obscurité il avait un air de jeunesse et de bonhomie, comme né des mains d'un potier habile à pétrir la glaise pour que les expressions du visage dégagent une impression de droiture et offrent un éventail de pensées clairvoyantes. Les quarante-cinq degrés d'alcool incendièrent sa gorge, il toussota, s'essuya la bouche du revers de la main tandis que le *zamal* (cannabis local) me préparait à tout savoir sur Kalla, et j'espérais énormément de cet entretien fortuit avec ce vieillard si exigeant qui, loin de la civilisation, faisait grand cas de la politesse.

« Peut-on entrer dans le vif du sujet ? » interrogea-t-il d'un ton de maître de cérémonie. Le flacon de rhum posé contre sa cuisse, il semblait adresser cette prière au ciel : « Et que la raison n'échappe pas à cet homme ! » Puis il ajouta qu'il était chargé d'un message.

« De la part de Kalla ?

— Oui.

— Elle existe ?

— Si tu avais un doute, Babel, tu ne serais pas ici. Mais tu ne la verras pas sous la forme que tu crois, peut-être même sous aucune forme, je ne garantis rien. C'est un être hors du commun. Enfin, je dis "être" parce qu'il n'y a pas de mots pour dire clairement qu'elle est ceci, cela, il n'empêche que, dès que tu la verras, tu sauras que c'est elle. Et puisqu'elle est ton unique préoccupation, réfléchis bien à ce que tu vas faire.

— C'est tout réfléchi.

— Dans ce cas, retiens ceci... »

Je fumais les yeux clos, l'esprit perméable à présent que le vieux nègre me parlait comme dans un songe ; son souffle s'insinuait en moi, me régénérât ; je battais mes ailes, je volais. Je ne voyais pas Kalla,

mais je la sentais toute proche. Je lui avais déclaré la guerre et ne désarmerais pas. Envers et contre tous les oiseaux de malheur, je ne plierais pas. C'est avec joie que je lui ferais écouter le si ffilement de mes balles qui, en mon nom et au nom de mes amis, lui réclameraient quelques explications. Qu'elle se présente devant moi si elle l'osait ! Babel l'attendait avec son intrépidité et son adresse de tireur d'élite ; Babel, tout en finesse et en décontraction, tout de puissance et de bravoure ; Babel et ses fidèles chasseurs (*fidèles* en ce sens que nous obéissions à la même passion), et les trophées s'ajouteraient aux trophées. « Où se cache-t-elle ? » questionnai-je, tous les ressorts de mon être tendus. Une voix dit : « Elle est là. — Où ? — En vous, voyons ! » Je maugréai : « Je veux un face-à-face entre nous, comme entre deux rivaux. Qu'elle soit en chair et en os, à déplumer à mon gré ! »

Lourd silence, car regarder en moi m'a toujours déplu. C'est frustrant de se découvrir de l'intérieur, où on a la sensation de ne pas être le bienvenu. C'est infernal d'être étranger à soi, à celui qui cherche à récurer sa mémoire pour que rien n'ait plus un air de famille avec ce qui a été, et à chambouler l'échelle des valeurs, déraciner les souvenirs comme on déracine les mauvaises herbes.

Exaspéré, je grondai :

« Je veux la guerre ! Mais d'abord, que j'en sache plus avant d'aller guerroyer contre Kalla... »

La voix du vieux nègre me transporta au temps de l'esclavage, disant que Kalla était une princesse qu'une tribu adverse avait enlevée à sa famille et vendue à des négriers. Revendue à des Blancs d'ici, Kalla avait fui dans les bois. Peu après, des miliciens attaquèrent le camp des esclaves fugitifs. C'est au cours d'une nuit maudite qu'elle fut capturée, violée, décapitée par le chef de la milice. Un crime irrémissible. Tourner la page ? Jamais. Hanter l'endroit de sa souffrance pour se venger ? Oui. « N'essaie pas de la toucher, dit le vieillard. Ton geste ranimera en elle des images qui, aujourd'hui encore, la bouleversent, et elle vous exterminera tous. Compris ? — Compris ! » L'expression « aujourd'hui encore » ne m'ayant pas paru inexacte, voire déconcertante, je planais au-dessus de la montagne, de la forêt, de la rivière, et je voyais mes camarades dans la sente, de taille lilliputienne. Que pouvaient-ils bien manigancer ? Manu et Ricky, sous l'œil impuissant de Malika, braquaient leurs armes sur

moi.

On eût dit deux snipers.

« Ne tirez pas ! Je suis Babel... »

Pour que je m'abstienne de bramer, ils tirèrent de concert. Tirs bien fournis, croisés, mais que je pus esquiver. À la première occasion, ils auraient des comptes à me rendre, sur lesquels il n'y aurait rien à rabattre. D'ores et déjà, je cultivais la pensée qu'ils étaient des chacals. Mais si cette chasse pouvait les amener à ôter le masque plus tôt que prévu, pourquoi pas, ce serait toujours ça de gagné, me dis-je. Hélas, je m'illusionnais sur leur capacité à m'admirer, à m'envier, à applaudir cet orgueil qui m'avait fait entrer dans cette aventure, car d'une voix effrontée Ricky commanda : « Feu à volonté ! »

Les détonations me sortirent de ma torpeur.

Après m'avoir dévisagé avec des yeux ronds, pleins de surprise, le vieux nègre dit que c'était un retour trop brutal à la réalité, qu'à l'avenir je devrais me soucier du cœur qui, soumis à une accélération du pouls, pourrait céder sans crier gare. Je secouai la tête pour recouvrer mes esprits et lui répliquer que je n'étais pas accro au *zamal*. Je lui rendis la pipe. Il me rendit mon flacon de rhum en spécifiant qu'il était à moitié vide quand je le lui avais remis, maintenant il débordait d'une potion qui, concoctée en mon honneur, plairait au jusqu'au-boutiste acharné que j'étais. Face à mon étonnement, il ajouta : « Quand Kalla se manifesterà à toi, tu en boiras une gorgée et tu la verras telle qu'elle est ! »

En clair, je détenais une arme secrète desti née à un petit cercle d'adeptes. Cette arme à dévoiler l'invisible, je devais m'en servir à bon escient pour éviter les embuscades et autres feintes. La chasse à la sorcière s'annonçait sublime. Je n'étais plus uniquement un chasseur, mais une sorte de héros. En tout cas, il me semblait bien que j'avais le physique de l'emploi, et le droit d'être heureux ou d'avoir l'air d'être heureux. Et comme le vrai mystère est celui qui ne se laisse pas d'abord reconnaître, je ne me sentis pas ridicule en enfouissant la précieuse fiole dans la poche de mon blouson. J'avais lu tant d'anecdotes édifiantes dans le livre de la savane que rien ne me désarçonnait plus.

La décision que je venais de prendre était aisée, quoique hasardeuse, et comme me disait parfois Malika : « Il faut en accepter l'augure. » Accepter sans réserve le fait qu'un aruspice ou un

honorable sorcier de l'Ouganda, après avoir interrogé le tonnerre puis scruté le vol d'oiseaux migrateurs, enf in examiné les entrailles d'une vache ou d'une chèvre, soit en mesure d'annoncer des présages.

Le vieux nègre se leva et quitta l'abri en un de ces mouvements aériens qui me ravissaient, comme si ses sandales glissaient au-dessus du sol. Je le talonnai. Dans la lumière, il me parut plus humain. Lui, le pourfendeur des fausses croyances, des superstitions, des broutilles pour lesquelles on se disputait, il maîtrisait aussi bien les raisons naturelles (le visible) que les causes surnaturelles (l'invisible) qui gouvernent le monde. Il adressa un geste désapprobateur à Ricky, lequel avait tué un jeune cerf qu'il avait ensuite égorgé et éventré sur l'herbe avec son poignard, et le cœur déposé à ses pieds témoignait de sa férocité.

Dans la brousse, la tradition veut qu'on s'attribue légitimement le cœur de la bête qu'on a soi-même abattue, mais je suspectais Ricky d'avoir sucé le sang, les lèvres collées aux lèvres d'une artère sectionnée.

Le vieux nègre me dit que, eu égard à son grand âge, il ne pourrait pas escalader les pitons, mais il nous procurerait un guide.

« Le chien ? fis-je.

— ... ?

— Oui, oui, un chien nègre, insistai-je. Un énorme chien noir. C'est grâce à lui si nous sommes là.

— Il y a un bail que je n'ai pas vu un chien par ici. Non, ce sera mon fils !

— Vous avez un fils ?

— Il s'appelle Kanou. »

Et il s'éloigna.

Je piquai une colère lorsque Ricky épaula son fusil et visa le dos du vieux s'en allant par un layon connu de lui seul. Je lui arrachai l'arme des mains. Il tenta de me la reprendre. Je brandis la crosse pour l'assommer. Il éclata de rire et dit : « Ne t'énerve pas ! C'est pour jouer et se détendre. En espérant qu'on aura mieux à se mettre sous la dent. On aura mieux, hein ? » Plutôt de mauvais g oût, le jeu. Mais jouait-il ? Je consentis à lui rendre son fusil non sans l'obliger à baisser le front. Je lui enjoignis ensuite d'installer le camp, d'allumer le feu, d'accommoder la viande pour le dîner. Pendant ce temps, je pourrais dresser la tente de Malika et panser sa blessure. Ce que je fis,

bien sûr. Une demi-heure après, je la retrouvai transie près du feu. Sans sourciller, elle avala le comprimé d'aspirine effervescent que j'avais mis à fondre dans le gobelet en carton pour que la fièvre tombât. Mais la fièvre ne tomba pas. Tout à coup, le découragement.

Après le dîner, j'aidai Malika à déplier son sac de couchage et à enfiler des vêtements chauds. Je restai un instant avec elle, toute grelottante dans mes bras. Elle gardait les paupières closes, avec d'abondantes sueurs sur le front ; sa respiration était faible et entrecoupée de gémissements retenus. La fièvre l'avait anéantie. Je ne pouvais rien faire d'autre que de poser un regard sur elle (mon dernier doux regard), comme si je voulais voir ce qui se passait en elle pour établir un diagnostic fondé sur une analyse des signes cliniques, même si je n'étais ni psychologue, ni médecin. J'étais architecte, chasseur, et quoi d'autre ?

Je n'allais pas tarder à le savoir.

Au bout d'une heure, je fus submergé par un trouble qui, dénonçant une transformation de ma personnalité, me fit entrevoir le pire. Malika avait-elle ressenti ce trouble ? Fiévreuse et ensommeillée, en avait-elle perçu le tragique ? Une ombre couvrit ses traits, et elle se réveilla en battant des cils. Elle transpirait encore, avec sur les joues une fausse sérénité, enchantée que je sois près d'elle à veiller sur son sommeil et sa santé. Une lueur malicieuse dans les yeux, elle me confia que j'étais un type bien, très bien même, un homme formidable, le beau chasseur qu'on révérait, adulait, redoutait. C'est pour ça qu'elle ne réussissait pas à museler sa jalouse *ie*. Jalouse d'une légende ? Oui, elle l'était. « Babel, lança-t-elle, dis que je suis la femme de ta vie, même si je succombe à l'irritation quand je conçois des choses déraisonnables. Une autre femme dans ta vie, le vide dans la mienne, et l'absence qui va avec. Le roman me tombe des mains. Je ne peux me concentrer sur ma lecture parce que les phrases ne me relient plus à toi avec la même intensité, et j'ai le sentiment d'être remplaçable par une autre ; d'avoir été remplacée, alors que toi, tu es convaincu de ton immense pouvoir sur moi. J'ai peur de ce qui peut nous séparer, peur d'être délaissée, les mots qui jaillissent de mes lèvres ne sont pas ceux que je voudrais pour toi. Ce n'est pas non plus le visage que j'aimerais te présenter. J'ai la sensation d'un manque, cette même sensation que j'éprouve lorsque les porteurs emmènent à l'arrière la bête qui, il y a une minute à peine, remplissait ma vie d'un je ne sais

quoi de poignant... »

Malika se tut, essoufflée .

Je ne l'avais jamais entendue, je l'avoue, me parler avec une voix basse, voilée, et me faire une déclaration d'amour si osée, directe. Mais dans son délire, quelle part de vérité appartenait au monde de ses sentiments ? C'est connu que la fièvre fait dire n'importe quoi au malade. On laisse divaguer ses pensées hors du raisonnable. On soupire pour un câlin. On minaude. On geint. On sanglote. Malgré tout, je dus admettre qu'elle avait causé haut d'idées cohérentes. Mais comment justifier la présence de la mouche noire ? Sur la toile de la tente, elle remuait ses ailes dans la lumière de la lampe et, le dos velu, on eût dit qu'elle s'était attachée à nos rangiers pour s'acquitter d'une mission des plus secrètes : espionner notre ascension, décortiquer nos comportements, enregistrer nos conversations, évaluer notre situation avec objectivité et opiniâtreté.

Je caressais les cheveux de Malika. Je lui disais que j'étais fou d'elle, fou à lier, fou à en crever. Mais je n'étais plus déjà dans le rôle du chasseur qu'elle venait de décrire, ni dans mes mots et, semblable à l'acteur confronté à un trou de mémoire, je voulus combler les blancs par des baisers. Je la pressai contre moi pour apaiser sa douleur, désirant la posséder (j'étais bien là dans mon rôle !), mais la hideur de son visage sillonné de rides me terrifia, avec les dents, les veines éclatées, les yeux exorbités sous la tignasse sauvage.

Quand elle m'attira vers elle, la bouche en sang, je hurlai : « Arrête, Malika ! » Parce que cet enlacement, comme un serpent s'enlace à un autre serpent sous des feuilles mortes, m'était désagréable, d'autant plus que, prise dans le surgissement d'une folie amoureuse exacerbée, elle ne m'avait jamais enlacé ainsi.

Je m'arrachai aux étreintes de Malika, roulai sur le côté, me retournai ensuite pour mieux cerner le danger qui me guettait. Rien. Malika était engloutie dans une complète léthargie. Avais-je rêvé ? Il y avait la fatigue, l'herbe fumée en compagnie du vieillard, la vive altercation avec Ricky. Pensif, je m'appliquai à soulever Malika sous les bras pour la faire entrer dans son sac de couchage, humant au passage des gouttes de sueur, les effluves que dégageaient ses sous-vêtements. Puis je remontai la fermeture Éclair du sac de couchage et, la lampe éteinte, je me dirigeai vers ma tente où le chien m'attendait.

Un sourire narquois se posa sur mes lèvres à réentendre dans ma

tête la voix du vieux nègre : *Il y a un bail que je n'ai pas vu un chien par ici !* À présent je savais qu'il était un fantôme de chien. Que, se léchant les babines, il faisait partie d'une subtile mise en scène destinée à me persuader que je vivais, en ce moment même, les péripéties d'une aventure qu'on lit dans les romans. Un chien de papier en somme (je m'approprie une expression de Malika qui m'avait dit un jour que le Cavalier sans tête était un personnage de papier...). Un chien de brume qui ne pouvait nuire à personne. Hum ! je n'étais pas sûr que tout fût vrai dans ce qu'elle me racontait parfois, un lointain vaporeux dans les yeux.

Le nègre-oiseau

Assis à côté d'Élise, je me rappelle que c'était toujours la nuit. Et sous la tente, des ombres flânaient dans le bourdonnement ininterrompu de la mouche.

Il est des nuits où l'on aimerait déshabiller une femme, lui soutirer des cris, de peur qu'un jour elle ne fasse plus entendre sa voix, non par désaffection, mais par l'oubli d'être dans ce qu'elle fait à ce moment-là, de crier, d'exister et d'être nue dans son cri. Il est des nuits où la raison vacille, refuse d'avoir raison, elle fuit le chasseur puis abdique en faveur de la déraison, de l'irrépressible désir de sombrer dans la solitude. Il est des nuits où l'on ne sait plus ce qu'on a en tête, ni ce qu'on est, ni ce qu'on devient dès que la métamorphose s'opère en soi, nie la gamme infinie des nuances, enlaidit à volonté, affecte ensuite la sphère de la moralité liée à l'humain. Il est des nuits où, ne pouvant pas dompter ce cœur qui s'affole face à la ligne de mire du destin, on tombe de cauchemar en cauchemar, et l'épouvante de la chute conforte le sentiment de la fragilité de l'être pris dans le jeu de la traque. Il est des nuits qui pleurent, gémissent, rugissent. Il est des nuits dont on ne sait pas si elles se termineront ou pas, on sue, on suffoque, on succombe au mirage dans le désert du Kalahari, l'esprit critique émoussé. Il est des nuits où l'on se sent seul à chercher une issue, d'un côté ou d'un autre.

Et c'est toujours la nuit.

Et c'est toujours l'insomnie.

Puis c'est l'aube nouvelle.

Ce matin-là, j'avais pénétré sous la tente de Malika avec du café, je l'avais observée une seconde, médusé qu'elle fût là à se démêler les cheveux pour être plus belle. Je ne pourrais pas dire ce qu'elle avait lu

dans mes yeux, mais je me tins sur la défensive quand elle me lança d'une voix sèche : « Ça va, je ne suis pas morte. Pourquoi tu fais cette tête ? Ne m'en veux pas pour hier soir, j'étais claquée pour de vrai ! » Je lui rétorquai que je la soignerais, et qu'elle guérirait dans l'espoir de se rattraper. Elle n'ignorait pas qu'au cours d'une chasse, j'adorais faire l'amour pour me libérer d'un surplus de tension nerveuse, et qu'après l'assouvissement de ma faim d'elle, je recherchais la tiédeur d'un sein, et je la suppliais de me montrer ses dents blanches, le grain de beauté qu'elle portait dans le cou, de quoi avoir envie de refaire l'amour rien que pour le plaisir de l'amour, sans parler ni se faire cajoler, la serrant fort contre moi, puis de la contempler comme si quelque chose me manquait, que j'espérais déceler en elle, peut-être un équilibre de l'esprit. Je la revois blottie dans mes bras, priant pour que ma quête n'aboutisse pas. Qu'elle soit toujours pour moi ce manque puisque c'est elle qui me manquait. Si par jeu elle se refusait à moi, recroquevillée dans un coin de la tente, un livre ouvert devant elle (bouclier dérisoire), cela ravivait mon ardeur qui réclamait la douce contrainte de ses jambes. « Babel, murmurait-elle, d'où te vient ce désir pour moi, qui me bouleverse ? » Je lui répondais que ce désir venait du plus loin de moi, j'obtempérais à un élan intérieur, à la peur de la perdre et de mourir d'ennui loin d'elle, forcé de revenir à mon point de départ.

Ce matin-là, elle n'ajouta rien qui eût pu avoir la saveur d'une promesse. Elle préserva même une certaine distance entre nous. Elle but son café, avala machinalement le comprimé d'aspirine et machinalement s'habilla. Elle laça ses rangiers et mit son blouson de cuir, puis fit tourner ses cheveux comme si elle me chassait de sa vie. Je sortis. J'avais hâte de lever le camp et de franchir le col qui menait à l'ancre de Kalla.

La marche avait repris.

J'imaginai Malika qui, à l'arrière du groupe, s'évertuait à garder la cadence, à lutter contre la fièvre sans s'émouvoir du terrain glissant, et quels obstacles plus imprévisibles ?

Les Massaï, ai-je dit à Élise Pajot, m'avaient appris à décrypter les lois de la nature, à fonctionner au sixième sens, à décoder la respiration du vent dans le feuillage, à s'arranger pour que le sol ne retienne pas les empreintes et pour que le soleil soit toujours de côté, non de face, mais contrairement à eux j'aurais aimé voir le soleil en

face et sentir mes pieds s'enfoncer dans la poussière pour y laisser des traces, au cas où. Je ne voulais pas crever dans ces montagnes sans qu'on le sache, ami, ennemi ou étranger, qu'importe, pourvu qu'on me retrouve avec cette quiétude sur le visage, un rien de sérieux d'û à l'âpreté de la chasse dans les yeux, la main sur mon arme, puis qu'on s'attache à ensevelir sous des flots de larmes et de prières mon chagrin d'avoir perdu Malika en chemin ; et la honte de m'être perdu.

Soudain j'eus la prémonition d'un vide.

Je me retournai.

Mon regard buta contre le front de Focheux.

Selon mon humeur, je l'appelais « de Focheux », « le Fâcheux » ou « Focheux le Fâché ». Il se fâchait avec son Leica qui, prétendait-il, ne lui restituait pas cette image parfaitement cadrée dans son viseur, après qu'il eut réglé lumière et vitesse d'obturation, un peu comme si, parodiant le joueur de tennis qui brise sa raquette, j'incriminais mon fusil de rater la cible et le brisais contre un arbre.

Focheux le Fâché ne m'avait pas salué. Pourquoi ? On s'accordait bien, pourtant, même si je me hérissais chaque fois qu'il traitait la femme avec dédain, à dire que prétentieuse, hypocrite, tentatrice, elle le reluquait ; loin de se cacher, elle étalait une débauche à déconcerter toute espèce de morale, de dignité, de pudeur. Oh oui, il la haïssait, la femme. Et moi je ne saisisais pas trop pourquoi, d'un côté il épilguait sur la bonté, et de l'autre il répondait au charme féminin par la dérision. C'est un fait avéré toutefois que les ombres ont aussi leurs couleurs. Il faut examiner les limites de la masse pour s'apercevoir qu'elles prennent la couleur du corps, de la même manière que l'ombre de Focheux avait quelquefois une teinte grise qui était en disharmonie avec le talent flamboyant du photographe, mais franchement il n'y a pas un seul philosophe qui contredise aujourd'hui cette assertion et déclare qu'il existe une loi pour les ombres, une autre pour les couleurs, une autre pour la lumière puisqu'une même loi régit l'ensemble.

Très tôt, Focheux avait su que sa vocation était de photographier ; d'abord, les paysages et les personnages ; ensuite, les animaux ; enfin, les scènes de chasse. La plainte des bêtes à l'agonie ne l'indisposait pas. Entendait-il leur cri lorsqu'il avait l'œil dans le viseur de son appareil ? Une fois, je l'avais vu s'élancer vers un gnou blessé à mort, lui tourner autour pour étudier l'angle idéal, la lumière, le contraste,

en visant avec gourmandise le détail qui est la signature de l'artiste de génie, que ce soit la langue pendante, la tache de sang sur l'herbe, l'impact de la balle sous la peau ou les traces de défécation sous les pattes. Il était un peu glauque, notre chasseur d'images qui avait lu l'essai d'un nommé Roland Barque ou Barde¹, il en parlait comme de son livre de chevet, de sa bible. Et son idée fixe, c'était le *punctum*, c'est-à-dire ce point presque insignifiant qui, selon lui, amène le regard à voir au-delà de ce que la photo donne à voir.

Mais le problème avec lui, c'était l'attrait du détail abject. Un œil projeté hors de son orbite l'excitait. À sa mort, nous disait-il, il aimerait qu'on l'inhume avec son Leica. L'appareil photo (la fâcherie ne durait pas longtemps) prolongeait son regard, lui permettait de fixer sur la pellicule tout ce qui bougeait et, insensible à ce qui pourrait le distraire dans le feu de l'action, il s'ingéniait à raconter une histoire à sa façon.

Il tolérait Malika, sans émettre des remarques désobligeantes sur elle auprès de Manu ou de Ricky, parce qu'elle portait un fusil, exécutait son tir avec une précision et une délicatesse qui révélaient sa force. Elle tuait des bêtes ; lui, il les photographiait sous toutes les coutures. Il lui était redevable, comme à moi, de magnifiques photographies publiées dans des magazines spécialisés. Il l'applaudissait, il la félicitait, il mettait de l'admiration dans ses propos en griffonnant des bouts de phrase élogieux sur son bloc-notes.

Il faut savoir également, pour mieux cerner le personnage, que Focheux habitait seul avec sa mère à Saint-Denis, au 18, rue de Paris, dans une villa datant de l'époque coloniale. Chaque fois qu'il causait de sa « chère mère », moi qui n'avais lu Freud que dans les pages « psychologie » des revues disponibles dans la salle d'attente de mon dentiste, je le taquinais : « Tu ne l'as pas encore tuée, ta mère ? » Sourd au message, il me jetait un regard courroucé puis me montrait son dos. « Tu sais, il n'est pas trop tard ! » insistais-je. Néanmoins, j'appréhendais qu'un crime ne fût perpétré un de ces quatre dans la maison des Focheux. Ce serait regrettable non pour la vénérable vieille dame, mais pour la villa qui, imprimée sur les cartes postales, perdrait de son prestige.

Absorbé dans mes pensées (que pouvais-je faire d'autre ?), il me vint l'idée de nouer des liens avec Manetti, qui précédait Focheux dans le raidillon.

Un jour où nous traquions le léopard en Tanzanie, je m'en souvenais comme si c'était hier, il avait avoué à Malika qu'il buvait en marchant, en mangeant, en baisant, au cas où elle aurait voulu profiter des bouffées de vin du chasseur qui se réveillait la nuit pour boire à satiété. Pas de cartouche dans son sac à dos, mais dans les cartouchières fixées à son ceinturon. Cela suffisait au tireur qui, s'il avait eu le temps d'avaler une lampée avant de mettre en joue, abattait d'une balle le gibier en fuite, et comme il gardait sa bouteille à portée de main pour ne pas être pris au dépourvu, je ne me tracassais pas pour lui. Marié depuis vingt ans, il était père de deux enfants, un garçon et une fille (Andrea et Carmen), tous deux beaux, intelligents. Il se baladait avec une photographie d'eux dans son portefeuille et nous la présentait de temps à autre. Manetti était un tendre, un sentimental, sensible sous sa carapace. Il débitait des gaudrioles. En fait, il nous rasait avec des blagues éculées pour ne pas avoir à s'épancher. C'était un caractère plein d'humour, et surtout un agréable compagnon de chasse.

Derrière moi, Ricky avançait la tête haute, prêt à épauler son fusil à la première alerte. Il raffolait autant des cigarillos que des privilèges, et son état normal c'était l'agressivité permanente, la circonspection à l'égard de tous. Sa bouche était trop grande, son front trop large ; de plus, il avait les dents longues. Parlant de Ricky, Manetti disait pince-sans-rire que ses dents lui ciraient les rangers. Tant que Ricky ricanait, Focheux n'appuyait pas sur le déclencheur, comme si le rire nerveux déparait le visage ; alors il cadrail et recadrail, il tergiversait, il savait que la photo finirait de toute façon à la poubelle.

Je fis signe aux hommes de poursuivre la marche sans moi. Puis je me faufilai derrière un rocher et je me mis à attendre Malika. J'avais tenté l'impossible pour qu'elle respire de façon égale lorsque, par mégarde, le sourire de Karl lui retraversait l'esprit. Et j'avais pris la résolution de m'armer de patience jusqu'au jour où il ne serait plus rien pour elle, qu'une image évanescence, jusqu'au jour où elle ne se figerait plus telle l'antilope aux aguets, quand une silhouette entraperçue par hasard dans la foule la ramenait des années en arrière. C'était tout à fait concevable qu'elle y parvienne, j'y veillais. Et j'y veillerais. Cela ferait du bien à Malika de mettre aux oubliettes ce Karl imbu de lui-même. À Malika et à moi. Elle me parlerait d'elle plus directement. Quelle importance que sa pensée se soit écartée de

la mienne, qu'elle ait pu imaginer une chose, moi une autre, si elle reconnaissait mon pas ! Quelque part et toujours, elle reconnaîtrait le beau chasseur.

« Ça va mieux ? »

Ma voix fit sursauter Malika. Elle ne m'avait pas vu surgir de derrière le rocher et, revenue de sa surprise, elle me répondit que ses accès de fièvre étaient moins fréquents, qu'elle se faisait du souci pour moi, absent de sa vue pendant un si long moment. Je repoussai une mèche qui lui tombait sur le front, avec un geste de tendresse. Son teint cireux m'inquiétait.

En contrebas du layon, des arbustes chétifs, la brume, le gouffre, le battement d'ailes de la papangue géante pour que la foudre nous réduise en cendres. Qu'elle ne les batte pas trop fort, songeai-je, excédé.

La bouffonnerie du rapace ne m'intimidait pas. La preuve : j'attirai Malika vers moi pour l'embrasser. C'était cependant notre dernier moment de complicité, je le sus lorsque je laissai de nouveau Malika à l'arrière du groupe.

Doublant Focheux et Manu, je fus sur les talons de Ricky, lequel ne voulut pas me céder le passage comme s'il jouait à *celui qui part à la chasse, perd sa place*. J'armai mon fusil. Il se retourna au déclic et, une lueur d'ironie dans le regard, il semblait me dire : A uras-tu le cran ? Tu frimes, mon pote. Dès qu'il vit que je ne frimais pas, il se rembrunit et fit un pas de côté. S'il m'avait tenu tête, l'aurais-je bousculé pour l'expédier dans le vide ? Ou alors, lui aurais-je logé une balle dans la nuque ? Sans doute aurais-je dévié le canon de mon arme pour tirer en l'air une première fois ; une semonce.

Oui, sans doute.

L'incident n'eut pas de suite.

Mais je pensai : Cette canaille de Ricky ne s'en tirera pas à si bon compte. Plus tard, j'aviserais !

Sans croiser ni homme ni bête, nous progressâmes durant une éternité dans un terrain escarpé avant de faire une pause pour manger, boire, fumer, récupérer des forces. Nous hissâmes ensuite le sac sur nos épaules. Maintenant, les yeux rougis par le vent glacial, le front pâle, nous avançons dans le layon qui grimpe à couper le souffle. Si je m'arrêtais pour regarder en arrière, un océan de brume s'étendait à l'infini. Et la célébration du silence, qui ne le troublait pas.

Si je sentais l'haleine répugnante de Ricky dans mon dos, j'accélérais la cadence pour conduire tout le groupe au sommet de la gloire.

Et je ne décevrais personne.

Soudain un feulement. Les sens en éveil, je marquai le pas. Je questionnai du regard mes camarades dont les silhouettes minuscules se diluaient dans le brouillard, ils n'en pouvaient plus de lassitude mais ils ne se retireraient pas de la partie parce qu'ils avaient perçu le cri de la bête qui avive la vigueur du chasseur le plus exténué. Un jour, Malika m'avait expliqué que les chasseurs sont possédés par la chasse, une excellente activité pour accéder à la maîtrise du mental, et, qu'ils le reconnaissent ou non, ils sont animés par une faim de vengeance : se venger contre eux-mêmes ou quelque chose qu'ils dissimulent.

Quoi ? Ils n'en parlent jamais.

À chacun ses secr ets.

Moi, j'avais les miens.

Tout ce que je savais de Manetti, de Focheux, de Ricky ou de Malika, était imprécis et ne faisait qu'effleurer l'être. Je ne les avais pas interrogés sur leurs motivations, et ils ne m'avaient pas interrogé non plus sur ma volonté de lier ma vie à la chasse. Ils auraient pu me demander : Quelle est cette bête qui dort en toi, Babel ? Quelle est cette rage de te faire justice ? Silence absolu. Chaque fois que nous assenions le coup de grâce à l'animal fauché par nos balles, nous en étions là à vouloir élucider ces questions : Qu'est-ce qui nous motivait ? Pourquoi était-il si malaisé d'en parler ? Pourquoi était-ce si difficile de déposer ce fardeau qui exerçait une telle pression sur nous ? Pourquoi obéissions-nous à la petite voix intérieure : « Tue, tue-moi des bêtes ! »

La traque déformait les traits de notre visage par des crispations. L'œil étincelant, soit nous laissions notre regard dans le vague et nos mots en suspens, soit un rire secouait notre corps. Peut-être que, haïssant notre passé avec la lucidité défaillante de celui qui n'aperçoit pas un début de réponse à sa souffrance (comme lorsque nous essayons de revoir les choses telles que nous n'aurions pas dû les voir), nous étions inaptes à aimer l'autre plus qu'il ne s'aimait lui-même. C'était là notre vraie personnalité, qui nous effrayait parfois.

Et nous espérions tous un miracle.

« Babel ! »

Le cri me sortit de ma réflexion. Je m'arrêtai. Et je fis volte-face pour rejoindre Malika qui pointait le doigt vers un rocher. Je levai la tête. J'armai mon fusil. Au lieu de fuir, un drôle d'oiseau déplia ses grandes ailes, sauta et tomba à quelques mètres de moi. Avec ses plumes, ses griffes (celles qui avaient blessé Malika l'autre nuit ?), sa taille démesurée, son œil noir où passaient des éclairs, il était plus risible qu'impressionnant. J'hésitai entre me tordre de rire et tirer une balle entre ses pattes. Focheux me pria d'avancer de plusieurs pas pour être dans le cadrage. Je jouai le jeu. Pourquoi ne pas profiter de ce divertissement inattendu proposé par le nègre-oiseau dans un lieu si funeste ? me demandai-je. Je n'avais encore jamais rencontré un nègre recouvert de plumes des pieds à la tête, un nègre qui gesticulait, dansait, distribuait des coups de bec, faisait des pitreries en invoquant l'esprit diabolique de Kalla.

Focheux était à l'affût d'un détail saisissant. Déçu de ma prestation, il me tourna autour avec l'air de penser que j'étais à côté de mon rôle, que j'incarnais sans talent mon personnage de chasseur hilare.

Poser pour la postérité, c'est un métier.

Regardant Malika pour qu'elle m'apporte son soutien, je fus surpris de voir que le jeune nègre la subjuguait. Oubliée sa stupeur. Envolée sa fatigue. Disparues la fièvre et la douleur à l'épaule. Pour séduire une femme, le charmeur de serpent a plus de chance qu'un danseur, et le danseur plus de chance qu'un chasseur, dit-on dans la savane africaine. Malika ne trahissait pas Babel, mais le chasseur. Qui aurait pu croire que ça arriverait un jour ? Ébloui autant par la lumière du flash que par la colère, j'agrippai le nègre par une aile. Mes yeux plongèrent dans les siens à l'instant où j'ôtai mon couteau de la gaine.

Nouveau coup de flash.

Je dois l'égorger avant qu'il ne soit trop tard, me dis-je, averti par le pressentiment obscur d'un danger. Le couteau, pressé de remplir sa mission, a son plaisir dans une main qui ne tremble pas. Une ultime prière pour le nègre-oiseau, ensuite il irait s'égayer avec les siens dans les flammes de l'enfer. Il le méritait plus que tout autre, dans un rang honorable dû à son déguisement clownesque.

Ricky hurla : « Saigne-le, Babel ! »

Je ne bougeai pas. J'attendais un mot de Malika qui n'avait peur ni pour l'un ni pour l'autre, soudain muette. Je tendis encore l'oreille.

Toujours rien. Elle savait, pourtant, que j'assumerais mes responsabilités, que mon bras ne faiblirait pas, et que périclisse cette race d'oiseau qui, sous son plumage criard de toucan, s'enhardit à dire que, s'il était à ma place, il ne ferait pas une telle bourde.

« Contentée-toi de rester à la tienne ! crachai-je, offusqué. Quand j'aurai coupé ton sifflet...

— Ben, vous continuerez à tourner en rond, et vous ferez chou blanc.

— Pourquoi ça ?

— Je suis votre guide.

— Tu es Kanou, le fils du vieux nègre ?

— Quel vieux nègre ? fit-il, ébahi. Mon père est mort depuis plus de dix ans. Mort et enterré ! »

Sans que je n'exige rien, Kanou se lança dans un volubile commentaire, disant qu'il travaillait pour une agence de tourisme qui, l'autre semaine, lui avait proposé d'accompagner des chasseurs au sommet du pic de la Sorcière. Le déguisement ? C'était une bonne farce. Quand il n'était pas guide de montagne, il jouait dans la pièce *Kalla, sorcière africaine*, au théâtre du Centre dramatique régional, et dans son rôle il descendait en piqué sous la lumière des projecteurs, il remuait ses ailes dans un bruit horrible, puis il fondait sur les spectateurs tassés dans leur fauteuil. Rires, cris, frayeurs. Il chantait aussi du maloya, un chant d'esclaves hérité de ses ancêtres. Dès qu'il se mit à entonner un vieil air, *Valet, Valet, prête-moi ton fusil, voilà l'oiseau*, moi, Babel, je lui plaquai ma main sur la bouche, convaincu que ni mes amis ni moi n'avions contacté une agence de tourisme. Mais alors, me questionnai-je, qui tire les ficelles dans les coulisses ?

1. Note de l'éditeur : Roland Barthes (1915-1980), critique français. Il est probablement question ici de *La Chambre claire* (1980).

La marque du diable

Tout à coup je me tais.

Je ne sais pas trop si cette histoire intéresse vraiment Élise Pajot. Car il y a une histoire, et aussi les histoires qui se cachent derrière, dans lesquelles je me suis enfermé, année après année ; je m'y trouve comme dans un labyrinthe d'imbroglios dont j'ai peine à sortir.

Et je dis à Élise que je me revois à dévisager le jeune guide, qui avait parlé sans dessein de me tromper. Seule Kalla tirait chacun d'entre nous par le fil de ses intérêts personnels, ou de sa rancune, ou de son goût du sang, elle préméditait de nous transformer en marionnettes afin de remporter la victoire. Moi, détestant m'embourber dans les à-peu-près, j'ordonnai à Kanou de se défaire de son accoutrement, sans doute indispensable pour amuser la galerie mais inutile sur un terrain de chasse, et de respecter mes consignes à la lettre.

La bourrade que je lui servis avec la crosse de mon fusil l'obligea à réagir sur-le-champ, il hissa le sac sur ses larges épaules et nous indiqua la direction en battant des records d'initiative, si allégrement que je me demandai ce qu'il avait vu ou cru voir dans le sourire fugace de Malika, qu'il n'avait pas encore vu à ce jour, semblait-il, à en croire son air béat proche de l'hébétude.

Nous grimpâmes par une sente à briser les jambes, le moral, mais à aucun moment, ruisselant de sueur, nous ne nous reposâmes. À l'heure du crépuscule nous atteignîmes une excavation où planter la tente et d'où contempler, non sans éprouver joie et appréhension, la crête du pic de la Sorcière se dessinant sur le bleu nuit du ciel tiré en toile de fond, avec quelques nuages. Non seulement nous n'avions pas sué en vain, mais nous avons eu raison de rigoler de la farce que maître

Kanou avait jouée sur un ton de guignol, et pendant que mes compagnons extirpaient de leur sac à dos de quoi boire, manger, fumer, j'accostai Malika et, lui prenant la main, nous pûmes admirer ensemble le pic aux clartés funèbres, juste une minute, le temps de me souler de son odeur de chasse. Et puis j'eus la prémonition que la haine viendrait de là où jaillissaient des éclairs, du repaire de Kalla ou de plus loin encore, de l'enfance humiliée.

Il n'y aurait pas que la haine, d'ailleurs.

La jalousie m'amènerait également à me conduire de façon aberrante, à perpétrer des actes odieux.

Après avoir installé sa tente, Ricky s'en alla ramasser du bois mort, le fusil en bandoulière ; il escomptait tuer des tangles à coup de crosse, une espèce de hérisson dont la chair fumée a une odeur sauvagine.

Une demi-heure plus tard, il revint avec un fagot mais la gib ecière vide.

« Des biscuits salés pour tous, dit-il, y compris pour le toucan qui aime faire un brin de causette. »

De la tête, il désigna Kanou, lequel aidait Malika à fiche les piquets en terre, à tendre les fils, à les attacher minutieusement à cause des bourrasques de vent entre les pitons. Ils ne se hâtaient pas, causaient, se regardaient, s'affichaient. On eût dit qu'ils avaient toute la nuit devant eux à s'épauler, à s'entre-regarder, à attendre que les oiseaux viennent leur chanter une berceuse, que le temps s'arrête, et que j'aie me perdre dans la brume. Mais je cessai de les épier, n'allouant pas plus de crédit à l'allusion de Ricky. Selon lui, le jeune guide m'avait mis au piquet et me donnerait du fil à retordre si je n'ouvrais pas l'œil. Je me disais que Ricky avait le droit de penser ce qui lui plaisait, je n'irais pas vérifier si son discours tissait un lien ou non avec la réalité ; mon cœur cognait dur, pour tant.

À mes pieds une vallée profonde, avec des arbustes qui rampaient sur la pente escarpée. Malgré la brise glacée, je fis quelques pas vers l'abîme, conscient de ce qui se tramait contre moi. Je tremblais à sentir quelque chose de mauvais naître en moi, et je voulais les ténèbres pour y déplier mes plans de contre-attaque.

Lorsque le feu eut pris, je rejoignis les autres. J'étais là à grignoter fruits secs et biscuits, à broyer du noir, à interroger l'ombre comme si, de la convoitise dans les yeux (ils savaient que la journée avait été

épuisante), des chiens nègres nous reniflaient, les crocs dehors.

La rumeur confuse du soir, plus forte maintenant, nous invitait à profiter de la brève accalmie pour repérer notre bonne étoile dans ces contrées isolées et inhospitalières où il pleut, il tonne, il vente chaque nuit, nous aurions donc à payer un lourd tribut si la défaite venait à entrer dans notre camp. Sans doute serait-il plus judicieux d'adresser un ultimatum à Kalla et à la meute de chiens. Je temporisai. Car je n'avais jamais eu l'opportunité d'organiser une telle chasse, c'était même la plus déroutante que j'eusse jamais organisée.

Et, me penchant vers Malika, je lui conseillai à mi-voix de scruter le ciel, pas la béance du gouffre ; d'écouter la cascade, pas les terreurs nocturnes si proches. À l'instant où j'allais lui parler de nous, elle se leva et quitta le groupe sans un mot. Kanou la suivit. Ils partirent d'un pas tranquille, comme s'ils se connaissaient de longue date. Leur attitude avait de quoi m'interdire, mais je me sentis incapable de leur recommander d'être respectueux d'eux-mêmes et de moi et, durant la seconde la plus navrante qui fût, je fis mine de ne pas voir le rictus de Ricky qui, une branchette à la main, attisait les braises.

Malika avait vu des choses et moi d'autres. Elle bichonnait ses rêves et moi les miens. Elle avait emprunté un sentier et moi un autre, comme si on ne devait plus échanger une parole. Qu'on me comprenne : j'aimais Malika, ma vie ne valait rien sans elle, et si je totalisais nos nuits d'amour, j'avais à mettre les dettes de mon côté, mais je venais de découvrir que je désirais Kalla plus qu'elle.

Quelques étoiles tombèrent, d'autres hésitèrent entre en haut la solitude, en bas le néant. Et pendant ce temps, Manetti débitait ses galéjades habituelles face à un public difficile à dérider. Moi, le premier. Le regard posé sur la tente de Malika, je voyais, à travers la toile éclairée de l'intérieur par une lampe, deux silhouettes se mouvoir comme dans un théâtre d'ombres où on s'exprime par gestes. Les gestes évoquaient ceux de l'amour — de l'amour bafoué. J'ai dit à Élise que je pourrais lui parler abondamment de ces ombres obscènes qui s'unissaient l'une à l'autre, se fondaient l'une dans l'autre, des formes indécentes dans la lumière tremblotante ; elles me paraissaient si choquantes que la chose mauvaise que j'avais sentie naître en moi commençait à grandir. Mille tambours résonnaient dans ma poitrine, et le désordre progressait si vite que je vis le moment où, nous engageant sur une pente savonneuse, l'absence de compréhension et

de compassion réciproque étant fatale à tous, nous nous entre-déchirerions comme des bêtes.

Une fois, je m'en souviens, alors que je surveillais le crocodile dans les marais de la Namibie, Malika m'avait approché pour me dire que les gestes du chasseur créaient des rapports de similitude entre l'arme et la mort, entre le doigt sur la détente et la proie débusquée.

Et les gestes équivoques du guide, que créent-ils entre nous ? me demandai-je. Comme réponse grossière à ma question, Kanou se mit à chanter.

J'imaginai la suite. Sa voix berçait Malika d'un maloya-blues mélancolique, la séduisait, l'exaltait, et dans la voix suave, grave, elle entendait les battements d'un cœur épris, la ferveur d'un negro-spiritual et, les yeux mi-clos, son esprit se délassait, sa figure se détendait, sa douleur s'évanouissait ; la fraîcheur de l'haleine du chanteur, telle une source d'énergie, lui procurait la sensation d'être tous deux en communion de pensées, liés par un aimant puissant. Tout en eux se liguaient contre moi. Les étoiles égarées m'apparurent comme les bouts d'un miroir brisé et, dans les morceaux épars, j'entrevois des scènes consternantes. Un troupeau de gnous affolés galopait dans ma tête, et le martèlement des sabots soulevait des objections : Vous n'avez pas le droit de me narguer. Et soyez prudents face à ce remue-ménage en moi. Prenez garde aussi aux trouble-fêtes, aux aboiements des chiens et des fusils : ce n'est pas qu'un vain vacarme.

Plein de ressentiment, je ne souhaitais discuter avec personne. Besoin de recul et de faire le point, sans quoi des cauchemars reviendraient peupler mon sommeil, cette nuit. Silencieux, Ricky analysait mon sourire forcé, essayait de lire dans mes pensées. Manetti s'était tu, et il suçait sa bouteille. Prenant la parole, Focheux se délecta à discourir sur le génie de la photographie qui, selon lui, se différenciait du cinéma parce qu'elle *se déroba* sans cesse, quoique l'image soit fixe. J'étais incompetent en la matière, et je jugeai inutile de débattre d'une question si distante de mes préoccupations immédiates.

Je m'adonnai à un jeu malsain, qui consistait à deviner ce que Kanou et Malika fricotaient sous la tente, ce qu'ils nouaient contre moi, sinon comment expliquer le fait qu'ils s'entretiennent en aparté, mais après tout, si elle n'était pas capable de l'éconduire, de résister à son bagout, de rejeter ses formules d'ensorcellement, de se refuser à

lui, c'était attristant pour notre histoire. Ce n'était pas à moi de lui dire comment se comporter avec cet étranger surgi d'où on ne sait où. Était-ce le fruit du hasard ? Lui un altruiste ? Une âme magnanime ? Non. Plutôt un bonimenteur, un intrus, un insecte. Vermine ! Vipère ! Sois vigilante, Malika, songeai-je. On ne se méfie pas assez de ce qui est inconnu. Lorsqu'on chasse, la mort frappe dès qu'on relâche son attention. Elle frappe dès qu'on est sourd aux pas feutrés, indifférent aux branches qui s'agitent, insensible à l'odeur de la peur. Et elle frappe aussi dès qu'on se méprend sur le monde des sentiments.

Un beau jour, Malika était entrée dans ma vie pour ne plus jamais en sortir. Je le croyais, vraiment. Au lendemain de notre rencontre, elle avait déjà tout changé en moi, comme on le fait dans une maison où on désire vivre et se sentir chez soi. L'idée majeure : la quête du bonheur. Partageant avec moi l'abondance de ses lectures, elle me racontait qu'on était en tel lieu pour telle raison. Une raison qu'on ignorait, mais qui avait une influence sur nos émotions, notre état d'âme. Une raison qui projetait notre destinée en d'autres directions, à notre insu. Une raison qui contenait en elle les expériences heureuses ou malheureuses à vivre plus tard. Oui, mais quand ? Quelles expériences ? On ne le savait pas. La route livrait ses secrets à mesure qu'on cheminait puisque ce qu'on avait vécu était une étape, encore une autre, avec la frousse d'être ce qu'on serait.

Je ne marchais pas dans son histoire.

Néanmoins, je lui témoignais de l'intérêt parce qu'elle m'épatait. Pour la chiner, je lui rétorquais de temps à autre que la vie était plus simple. Il ne fallait pas se borner à la regarder passer d'un air interrogatif, mais aller ouvertement et spontanément au-devant des dieux qui éclairciraient notre avenir en nous fournissant toutes les indications nécessaires pour conjurer le mauvais sort.

Avais-je peur de celui que je serais demain ?

Seule la peur de perdre Malika collait à mon ombre. Seul mon cœur hoquetait sous les tisons de la jalousie qui m'inclinait à grogner, à maugréer, à disperser les braises à coups de pied. Pour m'encourager à ne pas museler mes cris, ma rage et mes alarmes, Ricky me versa du rhum dans un gobelet ; et j'en bus une gorgée. Babel, me dis-je, tu ne connais qu'une histoire, la tienne. Alors, qu'attends-tu ? Il faut réagir. Je me relevai, la main sur mon revolver. Je devais m'informer de quoi Kanou et Malika parlaient en tête à tête,

de quel complot s'agissait-il, pourquoi ne mangeaient-ils pas avec nous, pourquoi se gavaient-ils de sourires de connivence et de confidences, pourquoi ne se ralliaient-ils pas à nous pour entretenir le feu et la conversation, ce serait plus raisonnable.

Les minutes s'égrenant, il était à craindre que je ne puisse plus juguler la chose mauvaise.

Un : je ne savais que faire de mes pourquoi. Deux : je n'aurais aucune difficulté à contraindre le nègre-oiseau voleur d'amour à me rendre ce qui m'appartenait, à s'agenouiller devant moi, à couiner, à implorer ma pitié les mains jointes, face à ma détermination de lui loger une balle dans la tête. Un jeu d'enfant. Qui est chasseur agit en chasseur. Oui, mais pourquoi cette réticence ? Ce « oui, mais » me contrariait parce que j'étais un chasseur aguerri, pas un assassin. Je n'étais pas non plus un monstre de perversité ; enfin, pas encore. J'aurais pu tirer sur Kanou, bien sûr, s'il acceptait d'être une proie, bref, ce que ses ancêtres avaient été autrefois : des nègres fugitifs éparpillés dans les bois.

Devant mes atermoiements, Ricky persifla :

« Ne zigouille pas ce jeune coq, Babel ! Il n'est pas de taille à se défendre. Il ne fait pas le poids. »

Je me dirigeai vers la tente de Malika.

Ricky avait parlé pour que je fasse exactement l'inverse : zigouiller le nègre ou alors qu'il repar te de gré ou de force et ne se mette plus en travers de mon chemin. Me séparer du guide, tant pis. Sinon de graves soupçons pèseraient sur lui. Il avait déjà remarqué que je n'étais pas un chasseur de papier et, face à mon arme prête à me venger d'une telle fatuité, il me supplierait de l'épargner.

Mais lorsque j'ouvris la tente, je vis Kanou masser la nuque de Malika et ma colère s'envola. Grâce lui elle respirait plus aisément, l'obsédante douleur ne courrait plus le long de la colonne vertébrale, et ce soir elle pourrait dormir un peu. Devant son visage décontracté, la honte me transperça. Je m'informai : « Ça a l'air d'aller mieux ? » J'étais devant eux comme un enfant puni, raide dans ma jalousie. Malika ne répondit pas. Kanou, qui concentrait toute son énergie dans ses doigts, m'ignora. Et je me surpris à regarder avec sollicitude ce jeune coq à forte carrure qui, les cheveux tressés avec des raies d'avant en arrière, la peau luisante, n'avait pas les lèvres épaisses, ni le nez épaté, mais les traits réguliers et fins. Une générosité émanait

de son être, et puis il ne nous avait pas menti : il connaissait par cœur la montagne. En outre, il avait une alliée dans la place.

Et quelle alliée !

J'interrogeai Kanou sur l'origine de la blessure de Malika. Tout d'abord, d'un ton catégorique, il me dit que dans l'île aucune bête ne possédait des griffes aussi redoutables. Ensuite la profondeur de l'entaille et les espaces entre chaque griffure l'autorisaient à émettre cette hypothèse : armé d'une main-griffe ou d'une patte de panthère séchée, quelqu'un nous suivait, mais il n'était pas exclu que le coupable soit l'un des chasseurs.

J'en fus interloqué.

Il me montra quelque chose :

« C'était accroché à la toile de la tente.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une pointe cassée... Or le félin ne perd pas ses griffes, même s'il les plante dans l'écorce d'un arbre. Ça confirme tout ce que je viens de dire. »

Selon ce dernier argument, le fourbe, à supposer qu'il y en eût un parmi nous, avait blessé Malika à l'épaule sans l'intention de la tuer. Un avertissement ? Qui fallait-il accuser ? La déduction de Kanou était pertinente, mais insuffisante pour incriminer l'un ou l'autre ; nous avions tous côtoyé des sorciers experts en main de la mort en Afrique, une main noire et desséchée, une horreur avec les ongles jaunes. Manetti n'avait aucune raison valable d'en vouloir à Malika, me disais-je. Par contre, le fait qu'elle n'ait jamais répondu aux avances de Ricky donnait à réfléchir, à moins que...

« Et si c'était Kalla ? dis-je. Rien de mieux pour semer la zizanie entre nous...

— Kalla ? Mais c'est une légende. Si tu tiens tant à la rencontrer, viens me voir au théâtre.

— Qui a écrit la piè ce ?

— C'est un texte anonyme du XIX^e, me renseigna-t-il, dans lequel apparaît une déesse noire. Elle symbolise la nuit de l'esclavage, impardonnable. Du coup, elle ne pardonne pas : elle tue. Pour apaiser sa soif de sang, on lui sacrifie un animal. C'est un moment poignant. Et les spectateurs crient bis comme s'ils avaient soif eux aussi. À ce propos, as-tu respecté le rituel ? À ta place... »

Et je crus l'entendre dire qu'il avait pris *ma place* auprès de Malika.

Enragé, je grondai qu'il n'était pas et ne serait jamais à ma place. Cette fois, il eut réellement peur pour sa vie et il se courba devant moi.

Je fis demi-tour.

Dans la confusion qui régnait en moi, je ne parvenais pas à démêler la haine de la jalousie. Mais ma revanche, je saurais l'attendre comme une douce consolation. Soudain ma présence en ce lieu m'apparut comme une étape obligatoire pour renvoyer la divinité nègre d'où elle était venue, du fond des âges. Je l'avais promis à Malika. Si le destin m'avait fait chasseur, le courage me ferait héros. Ma mission accomplie, je serais un exemple pour petits et grands ; on parlerait de moi comme on parla jadis de mon ancêtre François Mussard dont la réputation avait traversé le temps. Qui pour couvrir d'un voile mes faits d'armes ? Pour m'éclipser et me diffamer ? Je suis Babel, me dis-je sans enthousiasme. Le chasseur que la conscience de l'histoire a pris sous son aile.

Mais, me voyant revenir seul, Ricky ne paraissait pas être de cet avis.

Je me rassis, sans le regarder.

À ses yeux, nous étions encore loin de monter sur le podium. De plus, toujours selon ce que je pouvais lire dans son regard qui s'était fixé sur moi, je portais sur les épaules mes échecs à venir, la perte de la femme que j'adorais, ma déchéance, ma propre perte. Mais qu'on me raille ou rie de moi, qu'il m'importe, je m'escrimais à me créer un personnage qui fût à la hauteur de Kalla, bref, à éliminer toute trace humaine de moi. En réalité, je ne faisais qu'obéir à ce que les circonstances prescrivaient, ni plus ni moins. C'est pourquoi Ricky me resservit du rhum, mais cette fois-ci à contrecœur. Il avait décrété ceci : tant que Kanou jubilerait en tapinois, je serais indigne de trinquer avec lui.

Eh oui, nos caractères s'accordaient mal.

Ne m'encensant plus, il ne parierait pas sur un capon, un couard, un cocu (que de gentillesse brusquement dans ses yeux !), et jusqu'à la fin de la chasse, sans qu'il eût à parler, j'aurais à pâtir de son dédain.

Kanou et Malika nous rejoignirent peu après et, assis l'un à côté de l'autre, ils mangèrent avec appétit, de ça aussi je me rappelle, cette espèce de bravade à croquer dans le même biscuit, à boire dans la

même timbale ; et leurs mains se frôlaient, à se demander si, derrière le rou geolement des flammes, l'amour n'était pas à la recherche d'une majuscule. Il était incroyable que l'amour fût l'invité d'une traque non moins incroyable. L'amour qui ne jouait ni à colin-maillard ni à cache-cache. L'amour qui s'étalait ostensiblement.

L'amour-trahison, qui me révoltait.

Kanou offrait une porte de sortie à Malika.

Et ravie qu'il masse son épaule, elle se fiait à lui, m'évitait, me tenait à l'écart alors qu'elle était au cœur même de ma vie.

Depuis l'arrivée tapageuse du guide, mon optimisme était en déclin. C'était fini le beau temps, et autour de moi le silence réprobateur des hommes.

Une fois, je m'en souvenais, Malika avait lu dans un vieux livre qui relatait des traditions médiévales que des démons mâles abusaient des femmes durant la nuit et laissaient sur le corps de leurs victimes une marque inquiétante. La marque du diable, prétendait-on, l e point indolore que les inquisiteurs détectaient à l'aide de longues aiguilles. On accusait ces femmes d'avoir eu un commerce intime avec un incube et on les condamnait à être brûlées sur la place du village. Des plaisanteries moyenâgeuses douteuses, avait conclu Malika.

Ce soir-là, toutefois, elle sentait que dans le flottement à l'entour tout pouvait chavirer dans le mal parce que l'esprit inique de l'Inquisition soufflait sous mon crâne ; elle pressentait que, dans un coin enténébré de ma tête, je masquais le vœu de faire pencher la balance du côté du plus fort. Elle me guettait comme si je nourrissais une soudaine antipathie contre Kanou. Je n'avais pas le choix puisqu'il me présentait le calice à boire. Malgré tout, je n'engagerais pas trop tôt les hostilités. Cette aventure ne se poursuivant pas en ligne droite, je craignais que nous n'ayons plus envie de sourire pour la photo souvenir.

Non, je n'en avais plus envie.

J'avais envie que Malika m'avoue qu'elle était là pour m'aimer et se soumettre à l'ordre des sentiments que j'éprouvais pour elle. Il ne faudrait surtout pas qu'elle me prive du rayonnement de sa présence.

Cri plaintif d'un fouquet dans le ciel.

Dans les croyances populaires de l'île, l'oiseau nocturne porte le malheur dans ses ailes, et sa plainte, que je perçus comme un signe précurseur des plus terribles désolations, raviva mes obsessions,

l'atmosphère devint accablante — celle d'une conspiration. La végétation s'anima, s'emplit de crissements d'élytres, de la ronde des lucioles et des craquements de la vie animale. C'était le moment où toutes les protections volaient en éclats, où la nuit renfermait le tout, où l'essentiel de ce qui était à apprendre ne résidait plus dans la compréhension de l'ensemble, mais dans le détail, le fragment, l'infinitésimal, et je restais là à douter, n'aurais-je pas dû sacrifier une poule noire à Kalla ? C'était le moment où ce qu'on avait caché durant le jour remontait à la surface et, regardant au-delà des portes d'ébène, rien n'était plus tel que je l'avais envisagé. Donc, je devais corriger ma méthode pour traquer la papangue. C'était une question de vie ou de mort et, pour me rassurer, je caressai le flacon dans la poche de mon blouson.

Un cigarillo à ses lèvres, Ricky alimentait le feu en brindilles. Focheux somnolait. Manetti buvait. J'espionnais Kanou dont la méfiance s'éveilla lorsque le vent ranima les braises mais emmena la chaleur. Au second passage, le vent délivra un essaim de mouches qui voltigèrent et bourdonnèrent au-dessus de l'épaule blessée de Malika. C'était insupportable de voir ses yeux s'agrandir et sa bouche s'ouvrir sur un cri inaudible, elle se tassa ensuite par lassitude et, dans un vol vrombissant, ordonné, les insectes disparurent.

« Babel, lança-t-elle, si les mouches m'ont trouvée, c'est que je vais mal. Qui me guérira ?

— Je ne sais pas.

— Moi je sais », affirma Kanou.

Je haussai le ton :

« Toi, tu te mêles de tes affaires ! »

Focheux émergea de la torpeur dans laquelle le froid l'avait plongé, il empoigna le Leica suspendu à son cou, orienta la tête à droite, à gauche, comme il ne se passait rien, il replongea dans sa somnolence.

« Qui me guérira ? insista Malika.

— Moi ! » répéta Kanou.

Langue plus pendue que jamais, il nous fit la leçon : un bon guide devait veiller à ce que chaque chasseur soit dans la meilleure condition physique lors d'une expédition en montagne, et le pic de la Sorcière étant l'un des sommets les plus périlleux à gravir, il fallait être au meilleur de sa forme. Non sans fierté, cette fierté déplacée qui

m'irrita dix fois plus, il précisa qu'à nos pieds pous saient des plantes à guérir la gangrène, la peste, le choléra, et la plus tenace des maladies : la bêtise humaine. Il n'était pas un charlatan ou un guide à la noix. Il avait appris sous quel arbre se reposer, dans quelle grotte dormir, quels fruits manger, quelle eau boire, d'où venaient les cyclones, où ils allaient, comment remettre de l'ordre dans le désordre du paysage après le passage du chasseur ; il avait appris aussi à reconnaître l'odeur de la sueur, du sang, de la peur, de la haine, et il avait hérité de l'Afrique ancestrale la patience d'endurer la froidure, la faim, la soif ; il avait appris à utiliser les mots avec discernement pour dessiner le contour des êtres, pénétrer le sens secret des choses, éveiller la conscience d'être en harmonie avec l'univers afin de jouir au mieux de chaque seconde de la vie ; il avait appris à vivre au présent en se focalisant sur l'entraide (des larmes sur les joues, subissant visiblement le contrecoup du choc occasionné par la blessure, Malika avait ramené les genoux au menton). Enfin, il avait appris à...

« Boucle-la, le nègre ! dis-je. Ton charabia me pompe l'air. Et ne pose plus tes pattes sur Malika ! »

Stupéfaction.

Malika se redressa et s'en alla. Kanou se leva à son tour ; il lui emboîta le pas. Je demeurai immobile et silencieux. Je ne céderais pas à la bande de monstres qui, défilant devant mes yeux, s'ingéniaient à me dicter leur loi ; je ne céderais pas aux cris d'exaspération dans l'heure paisible propre à l'avant-songe : je les bloquerais dans ma gorge. Si, regardant Kanou marcher vers la tente de Malika, je me taisais, c'était pour que les mouches ne rappliquent pas. Mais la seule pensée que le guide pût toucher Malika m'était odieuse. Sans manifester une espèce d'abattement qui serait vu comme de la résignation, je me disais que, s'il avait pu s'interposer aussi facilement entre Malika et moi, c'est qu'il n'était plus temps de se demander quel autre chemin nous aurions pu emprunter, elle et moi, ni quels rêves nous aurions pu vivre ensemble, main dans la main. Kalla, grâce à ses sortilèges, avait saccagé mon monde, et soudain le besoin d'assassiner quelqu'un m'excita. Je fixai Manetti qui me laissa en plan, suivi de Ricky, de Focheux. Ils ne souhaitaient pas mourir, comme si, après la brume qui m'avait envahi, il leur était encore possible de tirer leur révérence, de biffer leurs noms de ma liste, de se soustraire aux flèches du pic de la Sorcière dressé en sentinelle.

À force de fréquenter les bêtes

Le sommeil me fuyait.

Peut-être aurais-je pu dormir, mais je ne le voulais pas, et je m'étais rapproché du feu mourant, occupé à surveiller les ombres sous la tente de Malika.

Je me disais que le nègre, à la lueur de la lampe-torche, lui massait les épaules pour qu'elle ne souffre plus et, déliée de la fièvre, s'assoupisse sans avoir à compter les moutons, ne distinguant plus rien d'autre que la pénombre, s'imaginant que je dormais, que je rêvais d'elle comme avant, et que dans mon rêve je m'élançais vers elle qui me suppliait de lui enlever cette plaie, même si je devais lui lacérer la chair pour que s'en aille son sang contaminé par la main-griffe, selon l'hypothèse de Kanou. Il savait beaucoup de choses, mais pas tout ce que j'aurais aimé savoir. Je le voyais faire des papouilles à Malika, l'œil brillant d'une laide concupiscence, souriant à chaque caresse qu'il me volait. Et Malika, les paupières closes, rassérénée par les caresses volées, priait pour que la douleur soit clémente : « Tiens-toi plus tranquille ! Tiens-toi plus tranquille ! » Et croire ensuite que la science de son guide providentiel ferait s'enfuir l'essaim de mouches qui se désintéresseraient d'elle au lever du jour. Prise gentiment en main, elle finirait par ne plus penser à cette pourriture sous sa peau ; elle finirait par me haïr également, tandis que l'odeur de la mort se propageait partout, sans me démonter, l'odeur sentie de *la* mort n'étant pas *ma* mort, bien évidemment.

Si la parole de Kanou n'était pas mensonge, s'il en connaissait tout un chapitre sur les plantes médicinales, sur le commerce des âmes errantes, sur les spectres, les revenants, les zombies, les rites sorciers et autres pratiques répréhensibles liées aux envoûtements, peut-être

que demain fondrait la souffrance de Malika. D'ailleurs, lui-même avait l'apparence d'un grigri. Maléfique ou bénéfique ?

Si tel était le cas, qu'il fasse ce qu'il avait à faire, qu'il apporte un soulagement à Malika, qu'il s'endorme avec elle si cela lui chante, je n'obligerai personne ce soir, mais à l'aube, avec les bruits de l'insomnie dans l'oreille, je verrais quelles chances leur concéder. Je verrais s'il me faudrait les transformer en chiens nègres, puis en vampires sans cercueil ni tombeau (aucun lieu où s'abriter de la lumière), avant de les envoyer dans un au-delà invivable où, dit-on, on aspire à longueur de temps à retourner un jour parmi les vivants.

Soudain l'émotion enroue ma voix. Plus un son ne sort de ma bouche. N'ai-je pas eu tort de vouloir m'épancher auprès d'Élise ? Ne plus fouiller dans mon passé, bannir mes souvenirs car, quand je ferme les yeux, les ombres enlacées de Kanou et de Malika sous la tente accourent avec une netteté bouleversante.

« Quelque chose en vous semble venir de très loin, dit Élise. Vous n'en parlez pas. Pourquoi ? »

Elle m'a questionné, la voix pathétique.

Les pieds enfouis, bien qu'il fasse un peu froid, sous le sable mouillé, elle regarde l'océan, l'horizon, le vaste ciel étoilé ; elle écoute la mer, un chant venu du large. Légèrement penchée en avant, elle me présente ses cheveux, j'imagine son visage, l'éclat de ses yeux lorsqu'elle m'a interrogé à propos de ce quelque chose qui remonte de ma vie passée, « de très loin » selon elle, et dont je ne parle pas. Mais comment parler de cette guerre contre soi qui appartient à l'enfance, lorsque mon père, pour un oui pour un non, me giflait devant ma mère, ma sœur et mes deux frères, la marmaille attroupée et les voisins ricanaient, parce que je devais donner le bon exemple, ne pas traîner sur la plage, être le premier de ma classe, et moi je le fixais sans baisser la tête ; et moi, je marmonnais des malédictions contre lui, tremblant de haine. Lui, je me souviendrai toujours de ça : il s'irritait à me cogner. Je me rappelle ses doigts sur mes joues pour les strier comme au fer rouge, sa voix qui hurlait des insultes pour me mortifier, son regard rivé sur moi d'une manière vipérine.

Les coups, j'avais pris l'habitude de les encaisser, mais comment masquer les marques violacées autour de l'œil ? Ne pas m'apitoyer sur mon sort, me disais-je. Surtout ne pas broncher, rester impassible, ne

pas répondre coup pour coup, mais, avec les larmes et la rancœur, cela pourrait mal se terminer un de ces jours : dans sa furie d'ivrogne, il ne voyait pas que j'avais grandi et qu'un vent de révolte me hérissait, gonflait ma poitrine, et que ma bouche s'était imprégnée d'une saveur âcre.

En moi-même je pensais que non, ça n'arriverait pas, je ne lèverais pas le poing sur mon père, je ne le frapperais ni ne le tuerais quand, aux environs de minuit, il se réveillait pour aller s'asseoir dans la pénombre du salon et boire du rhum et se saouler et entamer une conversation avec les ombres. Et moi, le lorgnant derrière la porte entrouverte, un couteau de cuisine à la main, je me disais que ça ne devait pas me tenter ce duel entre lui et moi, même si j'étais son souffre-douleur. Même si j'étais à la merci d'un despote. Il tétait sa bouteille dont l'étiquette affichait les quarante-cinq degrés et recourait à maints prétextes pour me flanquer une volée, sans se figurer que je pourrais l'assommer à mon tour. Mais voilà, il n'était pas chrétien qu'un fils pût songer à saigner son paternel, puis le défigurer, lui trancher la main, c'est vrai, ou le torturer à la façon des ravisseurs du désert du Mali, c'est encore vrai, mais Dieu seul sait combien la main d'un alcoolique est lourde, plus lourde que le battoir des lavandières qui essorent le linge au bord de l'eau.

Je me revois un dimanche, sur la plage, écoeuré par une haleine qui puait le tabac, le rhum, et, pis que cela, la méchanceté brutale. J'étais debout à côté de mon père. Il creusait avec une pelle. Et je ne bougeais pas : il m'avait commandé de ne pas remuer le petit doigt. En attendant ma sœur, j'avais l'impression de m'enliser dans les sables mouvants, alors comment me persuader que le trou ne m'était pas destiné (le cachot noir était démodé), tandis que mon père creusait, creusait, un vilain sourire sur les lèvres lorsqu'il me regardait. Moi, je priais, je serrais le poing, je grinçais des dents. Ma sœur n'arrivait toujours pas. Mon père fit une pause. Il s'essuya le visage avec l'avant-bras, se remit à creuser, à sourire. Son sourire suscitait en moi le désir de décamper à toute vitesse, mais elles refusaient de m'obéir, mes jambes. Je n'entendais plus que le bruit de la pelle et les halètements dans le trou de plus en plus profond. C'est alors que j'eus la solution : repousser le sable sur le fossoyeur du dimanche, comme la tortue le fait avec ses pattes arrière pour recouvrir ses œufs (oui, je sais que, en vertu du commandement qui dit d'honorer son père, cette idée est

honteuse).

Ce serait un déplorable accident.

Un accident ou une punition du ciel ?

Les deux, conclurait-on.

Si j'en avais l'audace, sans plus tergiverser, j'ensevelirais le monstre sous le sable ! J'osai un pas... Soudain une voix me fit tressaillir, celle de ma sœur Flavie. J'ignore si, ce jour-là, elle m'avait sauvé, moi, ou mon bourreau.

J'ai dit à Élise Pajot qu'à treize ans j'étais déjà vieux à cause des affronts et de la haine. Au collège, puis au lycée, quand le professeur se renseignait sur le métier que j'ambitionnais d'exercer plus tard quand je serais grand, grand et faisant plus que mon âge, je mentionnais : « Chasseur. » Cette profession me convenant à tout point de vue, j'éprouvais du plaisir à écrire ce mot sur les murs du bahut, avec un C majuscule.

Chasseur de têtes.

Chasseur d'Afrique.

Chasseur de primes.

Chasseur de crimes.

Chasseur de vampires.

Chasseur de mots assassins.

Chasseur chassant (sans) son chien.

Et je riais tout seul ; je pleurais aussi, la nuit.

Dans mon sommeil ballotté par le vent, je chassais mon chien de père avec dix fusils, et lorsque je sonnais l'hallali, mon poulx, fouetté par le doux bruit des détonations sonores, cognait contre ma tempe.

Je me souviens que, dans la savane, avant de flinguer la bête, le souffle bloqué, la crosse de mon fusil me boursoflant la joue, les images du passé resurgissaient en moi, j'étais libre de tirer ou pas, et je tirais, sans trop comprendre que le poids de la fatalité est dans ce sentiment de liberté qu'a le chasseur d'appuyer ou pas sur la détente. S'il tire, la déflagration se répercute en lui. Emporté par une explosion d'animosité, il fonce sur sa proie, il l'achève et fait parade ensuite de son adresse. De son intrépidité. De sa cruauté. De sa témérité ou d'autre chose que de la fierté. Et il monte sur ses ergots, en coq-bataille.

Après avoir tiré, j'avais la tête aussi vide qu'une calebasse. Puis revenant à moi avec un air hébété, je passais la main sur ma joue,

comme l'enfant qui a reçu une gifle sans explication du pourquoi, et je rechargeais vite mon arme.

« C'est triste, n'est-ce pas ?

— C'est émouvant, dit Élise. Aujourd'hui vous n'avez plus rien à craindre de votre père, mais tout de vous. Il faut réprimer la haine qui vous rend vulnérable. Il faut retrouver aussi l'enfant dans les bras de sa mère, l'innocence, afin de pouvoir pardonner à votre père.

— C'est impossible, même si une attaque l'a cloué dans un fauteuil, un côté du corps paralysé.

— Alors vous devez vous pardonner, sinon...

— Sinon ?

— Comment pourront-ils vous pardonner ?

— Qui : ils ?

— Ceux qui d'après vous sont morts là-bas.

— Mais ce n'est pas du tout ma faute ! C'est Kalla la seule fautive.

— D'accord ! Changeons de sujet... »

Élise s'enquiert de mon âge, je lui réponds la soixantaine, peut-être plus lui disent mes sourcils qui se sont arqués. Quelle importance dès lors que ma mémoire n'a retenu que l'âge des bêtes tuées : une gazelle de deux ans, un lion de cinq ans, une panthère de dix ans, un vieil éléphant solitaire marchant vers le cimetière des éléphants, sans se presser. À première vue, Élise a dans les trente ans, ou alors elle cache ses rides précoces en usant d'artifice. Ou alors c'est une simulatrice féconde en expressions ensorceleuses (comme Malika l'a été autrefois ?), elle ne s'appelle pas Élise Pajot et n'est pas plus étudiante en sociologie que je ne suis maître nageur. J'ai déjà vu ce visage, mais où ? On voit un monde fou sur la plage, me dis-je. Et au point où j'en suis, mieux vaut continuer à dévider mon histoire. Je la reprends en me rappelant que, si les quiproquos sont une source de comique au théâtre, ils peuvent être une source de souffrance dans la vie.

Cette nuit-là, le nègre guérisseur avait quitté la tente de Malika depuis un bon moment, tandis que moi je ne me décidais toujours pas à m'éloigner du feu moribond. Tout à coup, un craquement presque imperceptible. « Qui vient par là ? » criai-je en levant la tête. Personne. Plaintes du fouquet ; rafales de vent. Pourtant j'avais cru percevoir comme un bruit de pas. Manœuvres d'intimidation ? C'était mal me connaître. On pouvait tout me reprocher, excepté de renoncer

à une expédition. Ma passion de la chasse se résumait au pic de la Sorcière que j'arpenterais bientôt comme le plus haut lieu de mes prouesses, même si cela devait me coûter ma tranquillité pour le restant de mes jours.

Planant en plein ciel, la papangue avait l'avantage de repérer tout mouvement au sol, et j'aurais à jouer ma vie à pile ou face. Ce risque, que je prenais souvent, j'aurais aimé en discuter de vive voix avec Malika qui, grâce à Kanou (gros gibier à plume dont j'aurais à m'occuper plus tard), avait repris quelques forces. Je me redressai, la jambe ankylosée. Et je me dirigeai vers la tente de Malika, dans le silence meublé par une voix de basse. Le jeune guide fredonnait un air du temps où ses ancêtres eurent à traverser la mer dans les cales des négriers. Qu'il chante tout son soûl, me dis-je, demain il dansera !

Une branche morte craqua sous mes rangers ; je marquai aussitôt le pas.

« C'est toi, Kanou ? » questionna Malika.

Elle alluma une lampe.

Je retins ma respiration, ma colère. Comment avait-elle pu confondre mon pas avec celui du guide ?

Quelle erreur inexcusable !

Quelle vexation !

Peut-être souhaitait-elle s'endormir dans ses bras, qu'il vienne lui masser le dos jusque dans ses rêves ; qu' il imite le chant du merle pour la bercer d'illusions ; et qu'il lui invente des soleils à minuit. Comme hypnotisée, elle ne voyait plus que lui et n'avait plus que son nom à la bouche : *Kanou !* Elle s'inquiétait : *C'est toi, Kanou ?* Elle ne pensait plus qu'à lui : *Où es-tu, mon Kanou ?* Les deux syllabes de son prénom avaient sur elle un pouvoir magique, celui du baume qui adoucit les peines, la douleur, l'angoisse. De plus, par ses mains, ses dons de guérisseur, sa voix, il avait de l'ascendant sur elle, et il n'était pas invraisemblable qu'il tâche de me nuire à travers elle.

L'influence néfaste qu'il avait sur elle me déroutait pour l'instant, mais je saurais contrecarrer ses plans sans avoir à me précipiter sous sa tente pour coller le canon de mon revolver contre sa tempe. Si je le tuais, Malika m'exécrerait. Ne lui avait-il pas promis de la guérir ? Désarroi absolu : plus je le jalousais, plus se raffermissait le sentiment que sa foi et sa fougue m'éclipsaient.

Il en fallait pour me braver ainsi.

Une minute s'écoula.

« C'est moi, Babel, répondis-je.

— Tu ne dors pas ? (Avec une pointe de regret.) — Je fais une ronde. Ça va ?

— Je vais mieux.

— On peut causer ?

— Il est tard... »

La morsure du froid ; une première gifle du vent, puis une deuxième, cinglante. Envie de brailler : Tu es à moi, Malika... tu m'appartiens... c'est la vérité... tu n'appartiendras à personne d'autre que moi.

Après les forfanteries du guide, toutes les humiliations subies sous l'œil de Ricky, qui ne m'avait pas caché sa joie malsaine ; je me sentais déchu, dédaigné, honni les cris lugubres du fouquet repris par l'écho, c'était comme si la papangue ricanait.

Cette impertinence, l'avais-je méritée ?

Contrairement à l'humilité, l'humiliation déclenche un renforcement d'orgueil, comme on parle du renforcement d'une troupe de soldats. Debout dans la nuit, tel un imbécile, je me disais que je ne permettrais à personne de se gausser de moi, en collusion avec le ciel. Au vrai, je n'étais pas debout tel un imbécile, mais tel un homme flagellé par tant de froideur. Faute de sang-froid plus que d'amour, j'étais cent guerriers armés pour l'attaque, et la hargne s'efforçait de m'entraîner vers un débordement de paroles et de gestes ; mais moi, je m'acharnais à ne pas élever le niveau de ma violence parce que je n'étais pas le seul témoin de ma folie, et puis je voulais me réconcilier avec Malika à l'aube.

Si l'aube venait...

Je me souvins alors du jour où, pour se prouver que le règne des bêtes sauvages n'était pas interdit à l'homme (ils évoluent ensemble), Malika avait quitté seule le camp, sans son arme, succombant à la fascination que la brousse a sur le chasseur néophyte. Dans sa tête, c'était un retour nostalgique au temps où on vivait en harmonie avec la nature et, après avoir franchi les limites autorisées par les gardes, elle s'était hasardée au milieu d'animaux qui épiaient tous les déplacements suspects, qui captaient tout bruit infime, qui réagissaient immédiatement aux odeurs portées par le vent, qui

tuaient l'impudent d'un coup de mâchoires ou d'une dose de venin infinitésimale.

Malika était affectée par ce que j'appelais pompeusement à l'époque « le syndrome de l'arche de Noé » : en avançant dans le danger, on sourit bêtement, on rigole de sa peur, on se traite d'idiot. On s'exclame : « Voyons, si tu ne crains pas la bête, il n'y a aucune raison pour qu'elle t'attaque. » Et comme l'héroïne de Kessel dans *Le Lion*, on rêve de se lover librement contre le poitrail du fauve et de flatter sa royale crinière.

Ce roman accompagnait Malika dans ses voyages, elle le lisait, le relisait, et un soir, sous sa tente, elle m'avait fait découvrir un passage où il était question d'un accord avec le monde dit sauvage. Un monde qui s'accommodait plutôt mal avec les barrières et gardes-barrières. Quel bonheur d'être « exorcisé d'une incompréhension et d'une terreur immémorales » ! Patricia et le vieux lion se retrouvent « placés, côte à côte, sur l'échelle unique et infinie des créatures divines », ils peuvent relâcher la vigilance et vivre en symbiose.

Beau passage !

Mais c'est une fiction.

Autres symptômes accrédités par des anecdotes que content les griots patentés de l'Afrique : on rêve de voler avec l'oiseau, de courir avec la gazelle, de ramper avec le serpent, de nager avec le crocodile, de grimacer avec le singe (sans avoir la prétention de lui apprendre à faire la grimace !), de barrir avec l'éléphant et, le plus drôle, de rire avec l'hyène, ou encore de vagir, de rugir, de mugir et, le pire, de pratiquer la « politique de l'autruche », tête enfouie sous des chimères. C'est l'univers enchanté de Patricia qui raisonne de cette façon : le monde est un, indivisible, et le miracle n'est que naturel si on aime l'odeur des grands félins. À condition de se souvenir néanmoins que la brousse exhale un arôme grisant, qu'elle est régie par ses propres lois, dont celle-ci, la plus édifiante selon moi, gravée dans l'écorce du baobab : tout arrive ici, surtout ce qui ne doit pas arriver... L'effet de surprise est total. Indescriptible effroi du chasseur. Et un siècle après, les arbres, les bêtes, les mânes des ancêtres, les conteurs se rappellent encore de tout ce qui ne devait pas arriver et arriva.

Et ce jour-là, en terre tanzanienne, la loi avait prévu qu'un guépard croiserait la route de Malika, superbe dans sa robe tachetée, tenue de camouflage adoptée depuis longtemps par les militaires qui

adorent contempler la nature. Une belle bête, sincèrement. Si belle qu'elle paraissait inoffensive, le regard plus que miel, enjôleur, pour doucir le feulement. Une allure altière, quasi nonchalante. Malika dut penser que ce guépard, d'une élégance raffinée, se laisserait approcher. En fait, elle ignorait que ce fauve sait par expérience qu'il n'a pas de seconde chance s'il ne saisit pas sa proie du premier coup de gueule (il court très vite, mais sur une courte distance) ; d'autre part, elle avait omis de regarder le ventre pour voir s'il était repu ou s'il chassait la gazelle.

Lorsque je rejoignis Malika, le félin se tâtait : tuer ce bipède avec les dents ou les griffes ? Il n'avait qu'une envie : en faire son repas du matin.

Aucun bruit ne l'ayant averti de mon approche, il arborait une robe qui lançait des reflets, jouait avec la lumière pour mieux leurrer l'intruse inconsciente d'une menace réelle. Puis il fit quelques pas, s'arrêta. Par malice, il cligna des paupières. Malika était captivée, comme paralysée. De toute manière, le moindre geste aurait incité l'animal à bondir sur elle. Je lui susurrai ces mots : « Recule lentement, sans le quitter des yeux. » Plus facile à dire qu'à faire, à présent qu'elle avait pris conscience que son imprudence l'exposait à un grand danger. Je l'encourageai à ne pas fuir, mais à tenter un pas en arrière, deux, trois. « Je la tiens en joue. Entre la belle et la bête, j'ai fait mon choix. » La taquinerie, un peu défraîchie, j'en conviens, ne dérida pas Malika, mais je n'eus pas à utiliser mon arme.

« Tu l'as échappé belle ! »

Je tirai en l'air ; le guépard battit en retraite. Elle reprit son souffle dans mes bras, je lui donnais de petits coups de patte dans le dos, amoureusement. D'une voix désenchantée, elle me dit que ça pourrait marcher avec un lion. « Oui, sans doute ! » lui dis-je. Avec l'un de ces vieux lions impotents qu'on rencontre dans les fables. D'un tempérament bienveillant, Malika m'enlaça, but la sueur sur ma peau brunie par un fringant soleil. Sa réaction m'avait plu. Et, un moment, je rêvais de la sauver encore, et encore.

Aujourd'hui, mis au piquet devant la tente de Malika, je pensai qu'il se faisait d'étranges revirements dans notre relation. C'était moi le danger : quelle ironie ! Elle avait traduit ma demande en ces termes : Alerte ! Prédateur en vue... Pas de solution de repli... Et pour la

première fois, elle m'avait refusé l'entrée de sa tente. Peut-être s'était-elle souvenue également qu'en maintes occasions, quand la force était de mon côté, je n'avais un cœur que pour moi, vide des autres. C'était le cas, d'ailleurs. Comme le guépard, sans le vouloir, je clignai des paupières (à force de fréquenter les bêtes, on finit par leur ressembler), puis je fis irruption sous la tente. Je saisis Malika par le bras. Je l'attirai vers moi, impatient de la dompter. « Je tuerai celui qui te volera à moi ! hurlai-je, furieux. Je le tuerai devant toi. Chaque fois que je viens vers toi, tu dois me faire sentir que tu es à moi. Que tu es disposée à m'accorder tout ce que je désire puisque je ne me satisferai pas des miettes. » Elle me fixa d'un air ébahi. Je ne l'avais jamais vue me regarder ainsi, plus terrorisée qu'elle ne l'avait été en Tanzanie, face au guépard. Et je ne lui avais jamais parlé avec autant de malveillance manifeste.

Je changeai de ton pour lui dire que son penchant pour le jeune nègre était un attendrissement, un égarement dû à la cuisante fatigue, rien de plus.

Et nous avions organisé tant de safaris ensemble que personne ne pourrait nous séparer, ou alors nous ne serions plus nous. Ou alors nous n'étions plus nous. Qui étions-nous devenus sans le savoir ? Qui le savait, motus, bouche cousue ? Malika ne me répondit pas. Elle ne me résista pas. Elle me communiqua son dégoût par la plaie qui s'était rouverte sous la pression de mes mains, et le sang souilla son tee-shirt. La tache s'élargissant sous mes yeux, il me semblait qu'elle allait mourir. Et je ne voulais pas qu'elle meure !

À voir tout ce sang à la lumière de la lampe suspendue au piquet de la tente, je crus perdre la tête. Du sang noir, visqueux. Et le visage exsangue, Malika me demanda : « Qu'est-ce qui m'arrive, Babel ? »

Une bousculade dans mon dos, et je n'étais déjà plus maître de la place.

Le nègre-oiseau, qui prétendait tout faire de ses dix doigts, s'était élancé pour secourir Malika, même si pour l'instant, après s'être introduit de force dans mon monde, il n'avait pu rien faire d'autre que m'agacer, et je me méprisais de n'avoir pas su maîtriser mes nerfs.

Ce faisant, j'étais le perdant.

Je ressortis de la tente.

Cela m'était indifférent qu'un félin saigne sous mes balles, ai-je dit à Élise. La tête haute, je posais pour la photo. Rien de plus facile.

J'avais un cœur de chasseur qui triomphait de tout avec son arme. Et si Malika me voyait tel que j'étais sous le masque, Focheux, lui, s'évertuait à fixer sur la pellicule mon profil le plus avantageux pour le lecteur des magazines. Tous deux, ils m'admiraient, mais chacun à sa manière. Le clic-clac du photographe ne livrait aucune vérité sur nous parce que, avant d'être éblouis par le flash, nous étions si convaincus de notre supériorité sur la bête que nous prenions infailliblement un air heureux — et nous ne pouvions le prendre sans nous sentir ridicule.

Comment ai-je pu ? me dis-je, honteux de mes mains qui avaient malmené Malika. Et là, dans la nuit, je me souvins du vieux sorcier accroupi sur le seuil de sa hutte et, un collier de coquillages autour du cou ridé, il apostrophait l'étranger de passage : « Si tu es sourd à la rumeur du vent, écoute ton ennemi qu'and il parle de lui, à moins que... tu ne sois plus stupide que la gazelle qui va boire dans la mare aux crocodiles. » Et j'écoutais Kanou dire à Malika qu'il était né dans le quartier est du Chaudron, une banlieue secouée de temps à autre par des émeutes, touchée de plein fouet par le chômage. Après le lycée il avait fait du théâtre, puis suivi une formation de guide ; depuis quatre ans, connaissant l'île par cœur (quel vantard, ce nègre-pie !), il travaillait pour une agence de tourisme qui proposait des randonnées en montagne aux clients. De sa mère, ajouta-t-il fièrement, il avait reçu le secret des plantes médicinales, et de son père la pratique de l'imposition des mains et le don de guérison par la prière.

Après un moment, il invita Malika à s'étendre, puis il lui conta une histoire du temps où le père du père de son père était esclave. Du temps où les nègres fugitifs songeaient à bâtir leur royaume dans la montagne.

Aucun intérêt pour moi.

Ni pour Malika.

Elle s'était probablement endormie.

Moi, Babel Mussard, je décidai de m'éloigner d'eux. Les Massai m'avaient appris que la vie ne cessait d'inventer de nouveaux traquenards chaque jour, les uns plus pernicious que les autres, afin de tester notre sens de l'honneur. En pareil cas, me demandai-je, comment reconquérir Malika ? Je l'aimais. J'aimais aussi le cliquetis des armes, la détonation de mon fusil, l'odeur de la poudre, et le sentiment d'être l'une de ces forces qui n'abandonnent jamais la partie

flattait ma science de la traque. Chasser, c'était ça ou rien.

LIVRE II

À MARÉE HAUTE

Le nègre guérisseur

Si au bord du gouffre, on se serre l'un contre l'autre pour se protéger de la chute, au bord de la jalousie, les fêlures s'amplifient au fil des conflits et le vide de la séparation ouvre ses mâchoires pour tout broyer. C'est la source de mes cauchemars, ai-je confié à Élise Pajot. Des années après, je me réveille la nuit et, me repliant sur moi, je me demande : Où est-elle, Malika ? Même dans mes songes, je veux croire que la défaite n'a pas frappé à ma porte. Assis auprès d'Élise, je regarde au loin, au-delà de la barrière de corail où la marée soulève les vagues, et plus loin encore, car les contrecoups de la dernière chasse me ballottent si fortement d'hier à aujourd'hui que d'immenses efforts de concentration seront indispensables pour rassembler tous les morceaux du puzzle avant l'aube.

Et dans la nuit que la brise de mer a refroidie, j'attends la marée montante des souvenirs.

Élise étend les jambes. L'eau vient mouiller ses chevilles comme pour lui dire de ne pas me presser, peu importe l'heure à sa montre, pourvu que j'en sois libéré de mon fardeau. Une réplique, une question, un ton brusque me ferait rentrer dans ma coquille, et comment en ressortir avec des gestes, des silences, des mots enfouis depuis si longtemps sous un amoncellement de sentiments contradictoires ? Il n'y aura plus rien à ajouter. Ce sera l'écroulement de mon histoire. Mais aucun souci. Élise m'interroge avec la voix de la mer.

Il faut lui répondre, me dis-je.

Mon cerveau est un récipient d'empreintes qui influent sur mon comportement, les inhibitions sont légion, difficiles à lever, et les trous de mémoire sont des points extrasensibles, des événements que je ne souhaite pas me remémorer, je les refoule comme l'enfant

refoule ses pleurs, ou bien c'est une prison au fond de moi où je ne veux pas retourner. Il y a ces lieux que je n'ai pas revisités, ces faits que je n'ai pas revécus, ces voix que je n'ai pas réentendues. Parce qu'une confidence sincère, cela se prépare, je retarde le moment d'en parler. Je m'en voudrais beaucoup d'infliger une déception à Élise qui patiente.

Ce que je voudrais, c'est repartir dans la savane avec Malika, à dix mille lieues de Kalla qui m'avait rendu aveugle, inapte à voir la tension nerveuse accrue entre mes compagnons et moi ; nous nous heurtions souvent, alors que nous étions sur le point d'essuyer des tempêtes. Nous ne nous accordions plus sur rien ; le temps était couleur d'orage et de suie. Je me souviens de ma peur. La peur que Kalla me tînt en échec me préoccupait tellement que je n'avais plus aucune émotion à partager. Et si je cherchais Malika des yeux, mes yeux inquiets, mes yeux inquisiteurs fouillant les nappes de brumes dormantes, j'y distinguais à peine sa plaisante silhouette comme si elle n'existait plus pour moi.

Ce dont je me souviens aussi, c'est du hurlement qui m'arracha de mon sommeil, cette nuit-là, lorsque je vis du sang noir sur le tee-shirt de Malika, sur mes mains, sur la toile de la tente, partout. J'étais debout, muet de stupeur. On me bouscule. Deux bras m'enserrent avec une chaîne à collier, m'étranglent. Je résiste comme je peux à l'agression inopinée et violente, le souffle au ras des lèvres. Mais plus je me débats, plus la chaîne scie ma gorge. Kanou brame : « Je te tuerai. Tu dois payer tout le mal que tu as fait à Malika : la griffure, les mensonges, l'incapacité à l'aimer, à voir ses larmes, à entendre ses plaintes, à comprendre que le doute la tourmentait, et puis le dégoût, les gouttes de sang, et par-dessus tout l'inexcusable oubli de tes promesses, l'oubli des mots tendres, de la tendresse... »

J'eus droit à une tirade.

Ce n'était pas surprenant de la part d'un guide qui montait sur les planches à ses heures perdues. Et dans ses bras se développait une force à prendre dix taureaux par les cornes. Aucun son de protestation ne put sortir de ma bouche. Je suffoquai, je désespérai, le visage congestionné, terreux, défait. Regardant à droite, à gauche, je ne voyais que la pénombre. Soudain des sanglots. Malika pleurait. Mais la chaîne m'interdisait de lui apporter une miette de consolation.

J'enrageai avec une boule de feu sous la langue. Que me disait-elle, Malika ? J'écarquillai les yeux pour lire sur ses lèvres : amour ? haine ?

Plein de fiel, Kanou revint à la charge pour me dire que j'ignorais tout de Malika qui m'avait aimé plus que de raison, et je n'aurais jamais pour elle l'amour qu'elle eut pour moi. Elle n'avait plus rien à attendre de moi, ni moi d'elle. Et plutôt que de ruer tel un buffle, je devrais me laisser mourir, mourant déjà de ses mains.

Tout s'expiait ici-bas, évidemment.

Avec l'emphase apprise dans une minable école de théâtre, l'histrion ajouta que j'étais un monstre d'égoïsme, un ingrat qui trimballait le danger avec lui, et la mort serait le prix à payer pour mes égarements, un point de non-retour dans la mesure où je ne réussirais pas à résoudre l'énigme dont dépendait ma misérable vie : plus je courais après Malika, plus elle s'éloignait de moi, indifférente, car je ressemblais à ces macaques qui habitent au creux de la terre, errent au milieu des cratères, veillent sur des trésors d'ingratitude dans des contes horribles.

Je sollicitai la mansuétude de Malika ; elle m'expédia du sang à la figure.

La vive brûlure me réveilla.

Lorsque je déambule sur la plage, ai-je dit ensuite à Élise, j'ai l'air d'un suspect qui défile devant des témoins. Une douleur m'attaque parfois à la nuque, je resserre les épaules, je rétrécis mon corps pour passer inaperçu parmi les vacanciers étendus sur leur serviette colorée, sous un soleil si fier de s'offrir un festin de chairs grasses, flasques, pâles. Mais une fois, je n'ai pu m'empêcher de me vautrer dans le sable et de vomir ce liquide verdâtre que vomissent les possédés, une sensation de lourdeur sous mon crâne soumis à une peur panique, et aussitôt des remarques grinçantes ont crépité autour de moi : « C'est le diable, sinon il ne réciterait pas des *Je vous salue, Marie* à l'envers », « Qu'on téléphone à l'exorciste du diocèse », « Oui, je parie qu'il a du sang sur la conscience », « Un jour ou l'autre, c'est plus fort que lui, il recommencera... » Moi, incapable de défendre ma cause, je me contorsionnais et me tortillais tel un démon sous l'eau bénite.

Posée aux commissures de mes lèvres, la mouche noire a intrigué

ces gens de la classe bourgeoise. Ils m'en voulaient de jeter une ombre sur leur bronzage et, dans leur regard sournois, j'ai vu que j'étais la crotte sur le sable ou le nuage qui voile le soleil ; l'un a parlé d'appeler les gendarmes, l'autre d'alerter les pompiers, les docteurs en sciences occultes, les désenvoûteurs et les responsables de l'asile psychiatrique de Saint-Paul.

Une autre fois, quand le maître nageur a ramené devant moi sa face de catcheur, m'a montré des mécaniques huilées qu'il roulait avec vanité, puis m'a menacé d'un bain forcé pour me rafraîchir les idées et me débarrasser de la mouche, j'ai imité les singes hurleurs qui, pour s'abriter de l'avalasse, se recroquevillent sur eux-mêmes d'un air frileux. J'étais bien décidé à ne plus bouger jusqu'à ce qu'il se déride ou ait d'autres chats à fouetter. S'il me balançait à la mer, me suis-je dit alors, en évitant de le regarder, je ne pourrais pas nager à contre-courant, ni lutter contre la marée, et les estivants seraient contents de ne plus voir la crotte sur la plage. « Il grogne, mais il ne mord pas ! » a clamé le monsieur-tout-en-muscles. Des mots inopportuns que la foule a pris pour argent comptant. Dès qu'il m'a tourné le dos, des gosses m'ont encerclé et labouré les côtes de coups de pied, à tour de rôle. C'était le coup de pied de l'âne, par pur respect des traditions. J'ai regretté que le maître nageur, ce matin-là, ait eu d'autres chats à fouetter.

Ensuite, je me suis fait aborder par une mère et sa fille. La gamine, qui avait une paire de lunettes roses sur le bout du nez, un seau et une pelle à la main, de la curiosité dans l'œil, a questionné d'une voix aiguë :

« Pourquoi il joue à avoir mal, le m'sieur ?

— Il ne joue pas, ma puce : il a vraiment mal.

— Mais où ? Il ne saigne pas.

— Il n'est pas nécessaire qu'il saigne, ma pupuce. Tout reste en lui, et c'est plus douloureux.

— Ah, il vaut mieux que ça sorte ! Comme un bouton sur la joue, on appuie dessus avec l'ongle.

— Oui, c'est un peu ça.

— Et si on le saignait ? » a-t-elle suggéré très gentiment, en agitant sa petite pelle rouge devant elle. (Et je me suis senti immédiatement en grand danger d'être achevé puisque, selon de sérieuses études scientifiques, deux fillettes sur trois sont nées pour la cruauté, ce qui

explique qu'elles en possèdent très tôt le langage.)

« Ce ne serait pas aimable, ma pucette.

— Mais il aurait moins mal !

— C'est in-ter-dit.

— Pourquoi manman ?

— On ne sait pas où il a mal.

— Et si on le ramassait ?

— Ah non, ma pupucette, on ramasse déjà des oiseaux, des coquillages, des bouteilles, des sacs en plastique ! » lui a-t-elle rétorqué, mais l'idée a poursuivi son petit bonhomme de chemin dans la tête de la môme.

« Eh ben : un, je le transforme en oiseau ; deux, je le ramasse. S'il te plaît, dis-moi oui ! »

La pupucette-suceuse-de-sang s'est penchée vers moi, m'a touché avec sa pelle (sa baguette de sorcière) et, les yeux brillant de malignité derrière ses lunettes, sans un mince sourire pour atténuer la dureté de ses traits, elle m'a sommé de me métamorphoser en oiseau.

En laissant dans l'ombre son côté ange (le profil gauche), la lumière éclairait son côté chipie (le profil droit), et ses deux couettes évoquaient des cornes.

Elle m'épiait. Et je me doutais que, au sens propre comme au figuré, elle voyait tout en rose derrière les verres de ses lunettes de plage et s'imaginait avoir en face d'elle un animal bizarre, tout ce qu'on voulait, sauf un être humain. Qu'ait lieu la métamorphose ! Et gare à moi si ça ne se déroulait pas comme prévu, rien ne devait nuire à la puissance de la formule incantatoire qu'elle allait prononcer du bout des lèvres.

Dans mon intérêt, il me fallait agir.

À la syllabe « am », je me suis redressé en remuant les bras ; à « stram », j'ai caqueté et becqueté ; à « gram », je me suis débiné avant de recevoir la pique et pique et pique... La plage a explosé de rire. La pupucette m'a pourchassé. Et elle hurlait : « C'est mon oiseau. Attrape-le par la patte et par la queue ! » Mais tout essoufflée, elle a dû renoncer à sa créature qui lui échappait. Quelle joie de m'être enfui à tire-d'aile loin de l'apprentie sorcière et des railleries des estivants ! Quelle expérience ! Je ne m'en suis pas encore remis, et je ne m'en remettrai jamais.

Je déteste les « et si » des fillettes.

Je suis un clown-oiseau laid, maladroit, et je divertis les gosses (je persiste à dire que plus rien ne les effraie de nos jours) en sautillant sur la plage avec mes ailes invisibles. Plutôt que de m'apitoyer sur mon sort, je préfère danser. Pleurer c'est inutile ; danser c'est magique. Danser, c'est dire à tous ceux qui ne sont plus là qu'on ne les oublie pas, qu'ils sont si proches qu'on croit les voir parfois. C'est dire que le ciel s'ouvre sur l'éternité, que les étoiles nous indiquent la route, et qu'il en est une parmi elles qui scintille pour nous. C'est dire que la vie est belle, que la mort n'a pas d'importance, il faut penser aux morts qui nous attendent quelque part afin de soulager le poids que nous avons sur le cœur. Ce sont des âmes pareilles à des papillons aux ailes lumineuses, et elles m'émerveillent quand, la nuit, je rejoins Malika dans ses rêves.

Me voilà revenu à mon histoire. Ce matin-là, la lumière hésitait à se répandre à travers la trouée du ciel. Nous nous regroupâmes dans la chaleur du feu pour boire, manger, fumer, soucieux de l'absence prolongée du jeune guide, mais personne n'y fit allusion. D'un côté, la montagne bloquait les issues à coups de parois taillées à la hache ; de l'autre, la fatigue avait commencé à dérégler notre équilibre, nos regards trahissaient un agacement, une certaine fièvre, bien d'autres choses encore, et la barbe qui dévoilait nos joues accentuait nos mines de déterrés. Quant à Malika, elle souffrait énormément et, des cernes bleuâtres sous les yeux, elle scrutait l'ombre en craignant que son Kanou ne se soit esbigné.

J'étais très curieux de savoir comment elle interpréterait sa fuite quand elle ne le verrait pas renaître du brouillard. Où est-il ? semblait-elle se questionner, les doigts croisés. Faut-il que le meilleur des hommes se volatilise à l'aube ? Oh, mon Dieu, rendez-moi mon espoir !

Il était clair que, si Kanou ne rattrapait pas aussi vite qu'il s'était évanoui dans la nature, Malika sombrerait dans le désespoir. S'il manquait à sa parole ou n'était pas à la hauteur de ce qu'il prétendait être, s'il n'était qu'un fiefé menteur, elle se fanerait toute transie (la température baisse de vingt degrés à la cime des pitons, la nuit, pour redevenir plus clémente en fin de matinée), puisqu'il emplissait déjà ses rêves, complètement.

Le temps s'écoula.

Pas un mot ni un bruit.

La solitude, dans une longue expectative, nous l'avions pour y enterrer nos pensées. Peu après, les hommes se décidèrent à ranger la bouteille de rhum, la cafetière et les tasses, mais continuèrent à me faire un procès d'intention dès lors que Kanou ne réapparaissait pas. Malika nous dit qu'elle avait des élancements dans le corps, les jambes raides, et qu'elle ne reprendrait pas la marche. Nous devions appliquer la loi et la laisser à l'arrière du groupe. Qu'il y eût de sa part la tentation de rebrousser chemin avec Kanou, c'était plausible. C'est de cette manière que je vis les choses à cause de l'atmosphère funèbre, de l'anxiété, et la journée ne garantissait rien de distrayant si ce n'était un vent d'orage.

« Qu'est-ce qu'on fiche ici, Babel ? s'informa Ricky, impétueux. On ne peut pas sacrifier l'équipe. C'est son droit absolu de réclamer l'application de la loi. Il n'y a pas à discuter. Alors on se grouille le pot !

— Ce n'est pas catholique, tout ça, dis-je. Elle veut se barrer avec Kanou...

— Mais elle est patraque et respire avec difficulté, s'indigna Manu. Où veux-tu qu'elle aille ?

— C'est à elle de me le dire... »

Pesanteur des paupières de Malika qui ne paraissait plus voir nos visages, notre exaspération, elle ne nous entendait plus, regardait autour d'elle vaguement triste, à la limite de l'évanouissement. Manu intervint :

« Si on ne fait rien, elle va claquer ! »

Tout à coup surexcité, comme il arrive quelquefois au photographe le soir de son premier vernissage, Focheux plaça Malika dans le centre de son objectif. Mise au point. Rafale de photos sans flash. Lumière indécise. Comme décor, un jour funeste avec des arbustes rabougris, un jour à haleter d'inquiétude, un jour à se dire qu'on aurait dû rester au chaud dans son sac de couchage à s'interroger : sommes-nous des hommes ou des bêtes ? Le groupe pourrait éclater avant d'atteindre le pic de la Sorcière. Rien que d'y penser me rendait plus nerveux et, avec une sensation d'étouffer dans la poitrine, je lançai le signal de départ, sans un encouragement ni une parole amicale pour Malika. Elle savait qu'il me fallait un nouveau trophée à chaque expédition. C'était la raison pour laquelle je parcourais des centaines de

kilomètres en voiture tout-terrain ou à pied, à la recherche de la proie unique. La traque. Combien de jours à filer une bête ? Combien d'heures à l'affût du moindre frémissement de la savane ? Qu'importe ! Demain je serais de nouveau là. Le plus pénible, ce n'était pas d'être perpétuellement aux aguets, mais de rentrer bredouille, de perdre la face, de recevoir une paire de gifles.

Mon père, oui.

Pardonnez-moi, Élise, je le redis, il giflait à tort et à travers l'enfant qui attendait une marque d'affection de lui, et il accompagnait son soufflet d'un « ne pense surtout pas que j'aime ça, hein, mais tant que tu ne comprendras pas... » Je n'ai jamais trop rien compris à sa brutalité, et qu'y avait-il à comprendre au juste ?

Sans tambour ni trompette, le jeune guide ressortit du néant brumeux avec, sur une épaule, une gourde suspendue à chaque extrémité d'une corde, et sur l'autre un sac de jute. Sans se préoccuper de moi qui l'épiais, soupçonneux, il s'adressa à Malika pour lui dire qu'il la remettrait sur pied rapidement. Une fois qu'il l'aurait soignée, elle récupérerait son énergie et le soleil se lèverait aussi pour elle. Ne pas fléchir, mais ménager ses forces jusqu'à ce qu'il puisse la délivrer de la fièvre. Qu'elle lui fasse confiance ! La nature lui avait offert de précieuses plantes aux vertus thérapeutiques, voilà ce en quoi elle devait croire.

Une œi llade rassura tout à fait Malika.

À présent qu'il était auprès d'elle, l'avenir était ouvert, et il se félicitait d'avoir à panser la plaie d'une femme admirable, courageuse, persévérante. Bla-bla-bla-bla de piètre comédien... Hâblerie ou diablerie ?

Accroupi sur le sol, Kanou respira à pleins poumons, souffla sur les braises pour que l'eau boue dans la casserole. Le temps pressait, et nul doute qu'il souhaitait une fin heureuse à cette histoire, ne serait-ce que par souci de museler les rivalités entre nous. Une fin heureuse pour qui ? me dis-je. Plus irascible que mon père autrefois (j'avais fini par l'exécrer, et peut-être avais-je fini aussi par lui ressembler), j'apostrophai Kanou :

« Qu'est-ce que tu magouilles encore ?

— Je sais bien que vous appliquez la loi des chasseurs, me répondit-il en préparant ses feuilles et racines ; moi, j'applique celle des guides de montagne. Il me faut veiller au grain et à votre bonne condition physique. Où est le problème ? » Il observa un moment l'eau amenée à ébullition avant de pointer l'index vers le piton Rouge : « Étant donné que vous êtes là pour chasser, eh bien, prenez cette direction, c'est tout droit devant vous. »

Le ton persifleur m'indisposa.

« Mais il nous nargue, m'exclamai-je, le poignard à la main. Je t'égorge comme une truie si...

— Arrête, Babel ! s'écria Manu en me saisissant le bras. Malika n'en réchappera pas sans son aide, et tu n'auras plus jamais la conscience tranquille. Qui d'autre que lui pour la secourir dans ce trou perdu ?

— Et après, que fera-t-il d'elle ?

— Mais je la violerai, ironisa Kanou, qui adorait jeter de l'huile sur le feu. Je la ferai cuire sur la braise et je la boufferai, la femme blanche. Je vous vois débouler avec vos gros sabots et vos préjugés : le nègre tueur-voleur-voleur... le nègre cannibale... le nègre des guerres tribales... le nègre du sida, et patati et patata... Vous m'avez foutu en rogne, et vous feriez mieux de partir tout de suite.

— Moi je reste, dit Manu.

— Moi aussi », déclara Focheux.

Face à l'assurance de Kanou, qui donnait l'impression de maîtriser le secret des plantes, psalmodiant des prières, noyant dans l'eau feuilles, racines, bouts d'écorce récoltés avant le lever du soleil, le silence de Ricky marquait pour moi une muette désapprobation, un défi hautain, je dus néanmoins avaler ma hargne.

En Afrique, j'avais rencontré ces sorciers sans âge, dépositaires de mille recettes de guérison par les tisanes de simples. Et d'après moi, non seulement leurs potions n'amélioraient pas l'état des hommes atteints du paludisme, de la gale, de la rage, et d'autres infections chroniques, mais elles les expédiaient *ad patres* plus tôt que prévu, et c'est avec circonspection que je vis Kanou extirper de son sac une couverture qu'il étala sur le sol, près du feu ; puis il invita Malika à s'y installer après avoir ôté blouson de cuir, chemise, tee-shirt.

Nous déposâmes nos sacs à dos.

Sous nos yeux, Malika s'allongea sur le ventre, les bras repliés sous

le visage, livrant sa blessure aux mains de Kanou qui détacha les feuilles d'une tige, une à une, les passa dans la flamme jusqu'à ce qu'elles se racornissent entre ses doigts, avant de les appliquer sur la lésion suintante. Sans doute pratiqua-t-il ensuite ce qu'on appelle sur le continent noir le culte des ancêtres, sollicitant à mi-voix l'intercession conjuguée des esprits de l'eau et du feu, de l'air et de la terre, car il est dit qu'on ne peut séparer la vie de la mort, ni la mort de la vie ; il serait même impardonnable de se figurer que le fil du passé, du présent, de l'avenir puisse être rompu ; et il serait aberrant de croire qu'on soit seul dans l'univers à se demander : pourquoi fait-on le malheur des peuples, son propre malheur et celui des siens ? Pourquoi déploie-t-on des troupes aux quatre coins de la planète, tout un assortiment d'armes très sophistiquées, la panoplie de l'apprenti sorcier moderne ? Pourquoi les seules choses dont les hommes se souviennent sont-elles les dates des batailles remportées ou perdues, sans qu'ils n'en dégagent aucune leçon significative ?

En revanche, on aurait bien dit que notre guide avait appris à utiliser son cerveau pour guérir des malades. Des gestes accomplis avec gravité, humilité. Soumission à l'égard du sacré ? Superstition ? Croyances contraires à la raison ? Peu importait ce que je pensais de lui, au fond, dès l'instant où il avait la certitude de parvenir à un résultat en notre présence, retirant les feuilles qui, comme du papier buvard, avaient absorbé une horreur de pus, et les rejetant dans le feu. Après tout, ce n'était pas une chose inconcevable. Il était minutieux dans son travail d'alchimiste, ou alors il nous en mettait plein la vue, me dis-je. Être capable, si jeune, de jouer les guérisseurs, les guides, les voleurs d'amour !

Malgré moi, j'avais réglé ma respiration sur le rythme de ses mains savantes au point d'activer la guérison — je dis « savantes » car la plaie ne suintait plus. Malika put se redresser et, sur les conseils de l'oiseau guérisseur, elle s'assit de façon à orienter son dos vers le feu qui envoyait une douce chaleur jusqu'à la cinquième couche de l'épiderme pour une purification intérieure du corps. Mais Kanou ne s'arrêta pas là. Certainement pour me provoquer devant Manu, Focheux, Ricky (en tout cas, ce fut ma pensée !), il chanta un maloya-blues sur le mode d'une psalmodie grave, puis tendit à Malika un gobelet de tisane chaude en lui conseillant de la boire à petites gorgées. C'est ainsi que le liquide nettoierait son sang avant d'être

éliminé plus tard par les voies naturelles.

Au bout d'une demi-heure Malika ne grelottait plus, la décoction lui avait rendu un peu de sa vigueur. Kanou m'enjoignit de passer la lame de mon poignard dans la flamme, de la poser ensuite sur la lésion pour aider à la cicatrisation. La crainte que Malika ne souffre à cause de moi me paralysa. Mais Kanou m'assura qu'elle ne ressentirait pas la douleur en état d'hypnose. La fixant dans les yeux, il caressa ses cheveux trempés de sueur et se remit à chanter. Cette mélodie semblait venir du ciel. C'était une de ces berceuses qui apaisent et endorment les peurs de l'enfant au sortir du cauchemar. À cet instant-là, la lame effleura la plaie de Malika — mon étonnement et celui des chasseurs, l'étonnement de m'être servi de mon arme pour chasser le mal, avec l'air de dire : « C'est moi qui l'ai fait... Oui, c'est bien moi, j'ai sauvé Malika de la mort ! »

Le chant cessa.

Malika revint à elle et se rhabilla.

Souriant à Kanou, son visage rayonnait.

Le traitement l'avait tellement ragaillardie que nous aurions pu y voir la main de je ne sais quelle divinité nègre. Avec la chute de la fièvre, ses jambes n'étaient plus ankylosées, et j'assistai, ravi, à son retour triomphal parmi nous. Je fus moins ravi quand, dans les bras de Kanou, elle répéta merci, merci. Ricky se gratta la tête. Manu avala une double rasade de rhum, quoique tout lui servît de prétexte à s'enivrer. Focheux se crut obligé d'immortaliser l'infâme scène. Moi, je devins allergique aux sorciers, définitivement.

Je rangeai mon poignard dans son fourreau, mais mon cœur m'exhortait à surveiller un guide si talentueux, ou plutôt si expert à maquiller sa face de charlatan. Il se rapprocha pour m'expliquer à mi-voix qu'il avait dû associer les vertus de deux plantes, l'une pour combattre le pus, l'autre le poison, car Malika avait été blessée, il en était sûr, avec une griffe empoisonnée. Non le poison foudroyant de la vipère, ajouta-t-il d'un ton sentencieux, mais celui d'une araignée au dos jaune ou peut-être celui d'une fleur pour une mort lente. « Où veux-tu en venir ? » questionnai-je, en songeant : Dis-moi ce que tu sais, je m'occuperai du reste... y compris de toi... Kanou éteignit le feu avec l'eau de sa gourde, puis il me dit que le coupable n'était pas un chasseur solitaire mais l'un des nôtres.

Si c'était vrai, ce traître veut ma ruine, pensai-je. Et je grondai : «

En avant ! je resterai en arrière... »

Nous nous remîmes en marche à la queue leu leu, menés par notre jeune guide, sans points de repère dans un pays de brouillard où nous ne voyions qu'à quelques mètres à peine devant nous. Après une heure d'escalade, nous contournâmes le piton Rouge sur le flanc est, et nous dûmes affronter une bise glacée, cinglante, cinglée, une force maligne qui, sifflant, puis déguerpis sant dans un tourbillon au sein duquel on se sentait emportés, freinait considérablement notre avancée. De quoi se mêlait-elle ? Je hurlai : « Pressons ! Pressons ! »

Par endroits, l'étroit passage était si escarpé qu'une seconde d'inattention aurait suffi à faire basculer l'un d'entre nous dans l'abîme. Or cette chasse, nous devions la mener à son terme, jusqu'à entendre enfin le cri de la bête aux abois. Aussi avais-je hâte de redescendre sur l'autre versant du piton, à dos de pente assez boisée, puis de pénétrer sur le territoire de Kalla où, m'avait dit un vieil homme borgne et à moitié infirme, on trébuchait sur les squelettes de chasseurs écervelés. Il avait eu de la chance : un coup de patte lui avait ôté un œil, mais pas la vie. Et depuis, il portait la colère de la papangue sur son visage.

Il n'était plus temps de se montrer raisonnable, d'autant plus que Ricky le Vilain, derrière un rictus emprunté à l'hyène, m'accusait de lâcheté. De temps à autre, il se retournait, le cigarillo collé aux lèvres, il voulait me percer à jour maintenant que Malika, de nouveau apte à un effort soutenu, talonnait Kanou en tête du groupe. Je le laissais faire à sa guise, me débattant contre la brume, ces formes grises et mouvantes qui tâchaient de ramollir ma cervelle pour que, le regard absent, je ne puisse voir le pic qu'à travers l'opacité de la matière.

Un oiseau de mer s'envola d'une cavité, sur ma gauche, j'épaulai mon fusil pour suivre sa trajectoire. Je tirai ensuite par deux fois. L'oiseau tomba dans l'espace en tournoyant. Répercutée par l'écho, la déflagration résonna comme dans un corridor. Signe d'énervement ? J'avais l'intention de guerroyer à mon gré, mon arme au plus près de l'insolence. Cette distraction me procura un réel apaisement, et je me sentis plus détendu. Mon visage se décrispa, mais sans que Ricky pût y voir aucun signe de relâchement. Et, d'une chiquenaude, il épousse ta un brin de paille imaginaire sur son fusil (un tic de chasseur habile à tuer pour le plaisir de tuer), qui était toujours d'une propreté exceptionnelle.

La marche avait repris avec entrain.

Je progressais du pas de celui qui sait où il va, il le sait depuis longtemps, il l'a toujours su. Je pensais que, n'était l'épais brouillard, quel jour béni ce serait pour chasser, pour que l'homme apprenne à dominer le chasseur, et, si je devais aujourd'hui user de longs détours pour esquiver les coups déloyaux de Kalla, que cela soit perçu comme un stratagème (diversion familière aux lionnes avant l'attaque), non comme de la pusillanimité.

À l'heure du déjeuner, nous fîmes halte à l'abord d'une grotte où coulait une eau limpide et glacée. Ma barbe me donnait un air crapule en harmonie avec la noirceur de mes pensées, aussi éprouvai-je le besoin de me laver le visage, de sourire — un sourire figé sur mes lèvres abîmées par le froid. Malika me zieutait. Elle s'en souvenait, elle avait vu ce même sourire quand j'étais rentré de mon escapade, pestant contre le vieux lion retors. Elle s'en souvenait, forcément, car cette nuit-là je ne lui avais pas rendu visite sous sa tente.

Assise près de Kanou, Malika priait pour que je ne la presse plus contre ma poitrine, ni ne l'embrasse, ni ne la contraigne à passer à des jeux plus intimes ; que je ne déboutonne plus sa chemise pour emprisonner ses seins dans mes mains ; que je ne l'enlace plus, la fermeture Éclair de son jean glissant sous mes doigts nerveux ; que je n'essaie plus de la soumettre avec mes mots qui ne seraient plus une musique pour elle, mais une suite de sons inharmonieux. M'épiant du coin de l'œil, elle me prévenait aussi qu'elle ne ferait plus jamais de safari avec moi : Babel, tu es sorti de ma vie. Je n'y peux rien. Après cette chasse, on ne se reverra plus. Au début, cela te déconcertera. Car notre histoire ne devait pas finir. Mais tu t'y feras. Te résigneras. Tu séduiras une autre femme. Tel chasseur, tel gibier. Aucun fil ne me reliant plus à toi désormais, c'est l'éloignement naturel de deux êtres qui, étrangers l'un à l'autre, ne dorment plus avec les mêmes rêves.

Je ne m'y trompai pas. Le futur ne serait plus le temps de la fascination, ni celui de l'exploit amoureux. Les pensées de Malika me renvoyaient à la solitude. Et moi, je n'étais guère habitué à ce que son regard me parle avec autant de résolution, sans crainte que j'exerce des représailles contre elle. C'était bien la première fois qu'elle exprimait quelque chose dont je n'avais pas mesuré la perspicacité ni la dureté. De deux choses l'une : je la perdrai pour de vrai ou je ne la perdrai pas. Je l'avais déjà perdue. Elle ne m'admirait plus. Car moi

qui pourchassais une légende des armes à la main, j'étais plus à plaindre qu'à craindre, et si indigne d'être aimé d'elle... Elle faisait preuve d'un e farouche détermination mais, comme rien ne me commandait de trancher à chaud, je replongeai dans le passé.

Je me rappelai du soir où, au Gabon, après un repas arrosé, Ricky s'était avancé vers Malika, le cigarillo aux lèvres, plein de morgue comme à son habitude. Dans la lumière de la lampe-tempête, il lui avait avoué qu'il haïssait non la femme (le pervers adore sa mère), mais le corps de la femme dont il avait vite fait le tour. Puis il avait ajouté d'un air gourmand : « Je t'ai vue tenir ton fusil, quelle adresse ! » Alors lui était venue l'idée que, pour chasser tel un homme, il lui fallait posséder la grâce (ce mot dans la bouche de Ricky, il faut l'entendre pour le croire). Elle était à coup sûr une descendante des Amazones et sommeillait en elle la promesse d'une vie palpitante... (Hum ! le rhum-cannabis déclenche parfois d'amusantes révélations ou pitreries chez des individus d'une bêtise notoire.)

L'affaire aurait pu en rester là si Ri cky, partisan du chemin le plus court quand il chassait hors de son territoire, ne s'était pas montré plus entreprenant, fidèle à lui-même, abusant de ma patience. Après un dernier anneau de fumée rejeté dans l'air, il avait tenté de mordre Malika dans le cou tandis que sa main impie et profanatrice s'égarait en attouchements au niveau de l'entrejambe et, le sang comme incendié, il pétrissait le fruit charnu. Malika s'était raidie contre l'agression, moment détestable autant pour elle que pour moi, mais agréable pour le fourbe. Le danger rend le jeu plus excitant, dit-on. Ricky donnait en effet l'impression d'être au milieu d'un rêve, avec un rôle au fond de la gorge.

Repoussant ma chaise, j'avais saisi Malika par le bras. Je l'avais entraînée sous sa tente dans une ambiance de clair de lune. Elle s'était contentée de subir mes assauts. Et moi, j'avais vu des éclairs brouiller sa vue, des larmes. Dans sa tête n'était-ce pas le trou noir à cause de ma rudesse qui lui rompait l'échine ? Après avoir effectué ma razzia sur les parties secrètes de son corps (le braconnage subjugué toujours le chasseur !), je n'avais pas eu la délicatesse de feindre de m'excuser auprès d'elle, grisé par la conscience de la domination que j'avais instaurée sur son esprit, sur son destin aussi qui, soudé au mien, m'en paraissait inséparable. C'était si exaltant d'avoir faim d'elle que je ne m'embarrassais pas beaucoup de la tendresse quand il s'agissait de

nous deux. (« Tu dois payer tout le mal que tu as fait à Malika, et puis les mensonges », m'avait dit Kanou.)

Cette nuit-là, je m'étais mis à rire avec le chacal, à hurler avec le lycaon, à louvoyer avec le vent entre les herbes, à défier l'ignoble Ricky au moringue (combat à mains nues où les coups sont portés uniquement avec les pieds), avant de regagner ma tente, sachant que Malika me garderait rancune à vie, que les disputes et les réconciliations finiraient par tout détruire — par nous détruire.

Aujourd'hui, près du feu, câline et reconnaissante, Malika se collait au dieu Kanou. Si le bonheur embellit une femme, pensai-je, la jalousie défigure un homme au point de le rendre méconnaissable. Cette vérité me gratifia d'un arrière-goût de culpabilité, de désespoir, et j'eus le sentiment de m'être poignardé moi-même. Jamais je n'aurais cru que Malika aurait pu agir comme si je n'existais pas.

À la fin du repas, j'invitai les chasseurs à reprendre l'ascension du col, et je vis Malika hisser son sac sur son dos, si heureuse de ne plus souffrir de la griffure. Son arme ne la gênait plus et, face à ses mouvements souples, le fossé qui s'était creusé entre nous s'imposa.

Élise, ne m'en veux pas si je me répète, mais cela résume bien la situation : derrière son silence, Malika pesait chaque chose à la balance de la raison, moi je pesais chaque chose à celle de la déraison. Et je négligeais d'évaluer nos chances de réussite, ne les analysant même plus pour estimer leur influence sur nous.

D'ailleurs, elle s'empressa de rattraper le jeune guide en tête du groupe pour que je ne puisse plus l'écarter de lui, par exemple en lui ordonnant de fermer la marche à mes côtés. Elle régla son pas sur le sien, sa conduite sur les circonstances, de fait, elle me traitait tel un pauvre type qui ne méritait aucune considération. Quoiqu'elle ignorât tout de ses désirs, de ses rêves, de sa passion, s'il en avait une — à part faire le clown au théâtre —, elle affichait sa confiance au nègre-oiseau marchant comme un paon. Et il lui plaisait bien avec sa démarche altruiste, son assurance, son savoir-faire, tout ce mystère qu'il entretenait autour de lui, il surgissait de je ne sais où, il disparaissait, il réapparaissait, il apportait son optimisme en ce lieu sinistre, à l'aise pour embobiner la femme, raviver la flamme, concocter une drôle de tisane, verser un baume sur les blessures du corps, du cœur, de l'âme... Peut-être souhaitait-il que nous fussions à la fin de la chasse pour s'enfuir avec Malika et, voleur d'amour

irrespectueux, aborder la réalité sans l'âpreté d'un soupçon en fredonnant des « je t'aime », flagrant délit d'ensorcellement à le condamner au bûcher.

Il nous fallut plus de trois heures pour contourner le piton Rouge. Et nous ne regrettions rien en dépit des écueils et de l'éreintement, car en face de nous se dressait le pic de la Sorcière, un peu moins élevé que le piton des Neiges (3 069 mètres), moins étincelant au soleil blafard, mais la crête se détachait si bien du ciel, tant ses lignes étaient pures, élancées, qu'on aurait dit le temple de la nature ; pourtant, je n'étais pas dupe de la paix de ces montagnes, une amabilité de façade. Vu l'incrustation du pic altier dans le paysage, je me disais que des drames d'une violence inouïe s'y étaient déroulés, des cyclones à coucher le bois, à coiffer et décoiffer le sommet, des bourrasques de pluie à raviner la terre, des roulements de tonnerre, des guerres éclairs, des diableries en tous genres.

Et la nuit : que s'y passait-il ? Le bruissement de la cascade se transformait-il en une véhémence protestation, la pluie en torrent, le vent en tornade ?

Malika mit une main sur l'épaule de Kanou. Ayant senti combien ce geste contenait le poids de l'angoisse liée au pressentiment des périls tout proches, il s'arrêta. Excédé, je m'écriai : « Qu'est-ce que vous manigancez ? Avancez ! » Tout à coup, je ne reconnus plus ma voix. Une voix enrouée, grosse et grasse. L'ombre noire des cimes, le bruit des pas, la pierre qui décrochait de la falaise, tout cela intensifiait les intentions belliqueuses de Kalla d'autant plus qu'à l'odeur âcre du soufre se mêlait l'exhalaison des fientes d'oiseaux nichés dans les trous de la roche, et le soleil était moins soucieux de luire que de terminer sa course, convaincu que les hommes referaient la même erreur qu'hier, ils se faufileaient entre pitons et cratères avec leurs lots d'arrière-pensées qui opposeraient les uns aux autres, tant il était clair que notre sens de la solidarité avait volé en éclats. Et non seulement nous venions de poser un pied bien imprudent dans un monde inconnu, un monde imaginé derrière un rideau de brume et de lumière opaque mais, le poing serré sur nos fusils, nous nous laissions attirer par le chant de la sorcière.

Il y a des étrangetés

On se sent tout bizarre de s'entendre parler avec une voix différente. On emploie les mots de tous les jours, mais l'intonation est comme soumise à une pression qui ne doit rien aux émotions, ce qui vous donne une voix impersonnelle et caverneuse, l'impression que vous ne maniez plus la langue, non, c'est elle qui vous manipule, et, plus déroutant encore, vous êtes persuadé que quelqu'un d'autre parle à travers vous, et par votre bouche. À qui obéissez-vous ? Qui vous possède, vous asservit, vous commande à votre insu ? Je me souviens d'avoir été incapable d'identifier ma voix et d'y avoir perçu une sourde menace, et cette tension générait en moi l'instabilité, l'insécurité, et le doute m'étreignait si fermement que je craignais de le communiquer aux chasseurs.

La voix sépulcrale : fait nouveau, singulier, inexplicable. L'incapacité d'articuler parfois. Et je me tus jusqu'au moment où nous nous approchâmes de la rivière qui rebondissait sur les rochers, avec un chant rocailleux dû aux pierres qu'elle charriait le long d'un parcours marqué par des ruptures de pente, dû aussi à cette obstination à élargir son lit. Se ruant sur la paroi rocheuse, les eaux turbulentes dépensaient une énergie colossale à la fouetter, à l'émettre, à la désagréger, et elles annonçaient avec fracas que, si le tourbillon des maléfices nous emportait, nous ne pourrions pas maintenir la tête à la surface.

C'était un après-midi sans horizon, avec des nappes de brumes à vous dégoûter de poursuivre la marche sur d'anciennes laves ; du sol montait une odeur de soufre à alourdir la respiration, et l'hostilité du cirque me paraissait de plus en plus accablante. La vie s'agitait peu ; le danger croissait à l'extrême. La surexcitation ressentie du seul fait

d'être là engendrait une accélération anormale du pouls. Qui suis-je devenu en l'espace de quelques jours ? me demandai-je. Plutôt homme, chasseur ou monstre ? Après avoir lu des choses offensantes dans le regard de Malika, j'étais aux aguets. Les scories crissaient sous mes pieds. Ce n'était plus une voix qui criait en moi, mais une multitude d'horribles voix derrière mes lèvres mordues jusqu'au sang et, ne calculant que mon intérêt, je fixai le sommet du pic semblable à la tour d'une cathédrale bâtie par un fou délirant.

Exposés aux intempéries, des arbustes ratatinés semblaient nous envoyer des signaux de détresse.

Puis un cri tomba du ciel.

Kanou fila à travers les buissons épineux.

Ce cri n'était pas celui d'un homme qui choisit sa mort, mais qui la voit accourir vers lui, une mort qu'il n'aurait voulue ni pour lui ni pour son ennemi.

Peu après, je rejoignis Kanou au pied d'un énorme rocher, Malika et les autres autour de moi, et je sus qu'il avait vu ce qu'il ne s'attendait absolument pas à voir en ces lieux si chargés d'histoires, avec des démons, des fantômes, des esclaves décampant sur le dos d'une bête à cornes, lesquels étaient morts ou peut-être pas, et son cœur cognait si fort que le sang gonflait les veines de son cou.

Ébahie, Malika l'interrogea :

« Qu'est-ce que tu as vu ? »

Il mit un temps avant de marmonner qu'une silhouette s'était présentée à lui, en haut du rocher qui surplombait le précipice. Terrorisante, cette vision qu'il avait eue à l'instant. Moi, un habitué de la savane, je devinai qu'il avait entraperçu ces choses dont on ne subodore pas l'existence. Il sondait le vide, mais les tombes du cimetière étaient plus bavardes que ces pierres, ces arbustes, ces oiseaux gris qui faisaient du rase-mottes. Hier comme aujourd'hui, ils accueillaient l'homme-tirant-surtout-ce-qui-bouge, froidement.

Focheux fureta, explora dans tous les coins en quête de l'insolite à coucher sur la pellicule, mais il ne découvrit pas le moindre brin d'herbe écrasé, ni les empreintes d'une bête. Le vent seul s'engouffrait dans les fissures de la roche, il miaulait, mugissait, sifflait comme s'il rameutait tous les rapaces pour une manifestation contre la chasse à la papangue. Brouillard. Merles apeurés. Et des tangles sous la couche épaisse d'humus, qui s'y creusaient des galeries souterraines ; et des

âmes errantes sous la bure des feuilles, qui s'y tissaient des cocons en dévidant le fil de l'éternité. Rien d'autre. Focheux se tassa avec l'ennui.

Pas entièrement revenu de son émotion, Kanou dit que nous traverserions la rivière en amont, là où le lit était plus étroit, l'eau moins bouillonnante.

Nous étions pressés de passer à gué derrière le jeune guide qui, je dois l'avouer, ne m'avait pas menti : pitons, cirques et remparts lui étaient familiers.

Quoi qu'il en soit, ma vigilance ne se relâchant pas, je surveillais le refoulement de l'eau au contact de mes rangers. Maintes fois, j'avais pu remarquer avec quelle facilité on se jette tête baissée dans la gueule de la bête, et après...

Sur la rive opposée, Malika alluma un feu de bois. Bientôt des flammes, la bouilloire, le café, le rhum bourbonnais, les cigarillos, les biscuits salés, par-dessus tout le désir de se hisser vers l'ancre de la papangue.

Assis à l'écart, je songeais à la mer qui, derrière la montagne, se refermerait sur le soleil, puis le froid quitterait la roche pour pénétrer sous nos blousons, durcir nos muscles, geler nos pensées. Je tournai la tête, et l'image de Malika à genoux près du feu me réchauffa le cœur. Aussitôt l'anéantissement du soleil cessa de m'oppresser. En ce moment à garder en mémoire, j'aurais aimé lui dire que j'étais content de son teint de plein air et de son allant retrouvé, mais je craignais que ma voix ne la fasse sursauter, et qu'elle ne me lorgne de travers à la façon des chacals qui contournent leur proie. Je portai la timbale à mes lèvres, mais je n'avais plus envie ni de siroter le vieux rhum, ni de fumer, ni de croquer dans un gâteau sec. Tout ne se déroulant pas normalement (pas comme je l'aurais souhaité), je fus étonné que Kalla joue les arlésiennes alors que, depuis des lustres, elle n'avait pas vu l'ombre d'un chasseur digne de sa renommée.

Elle devrait me remercier, pensai-je.

Reculant de quelques pas pour capturer la photo de famille, Focheux s'octroya le temps de trouver le bon cadrage, de faire et de refaire la mise au point, d'étudier la lumière et le contraste, comme si c'était la dernière fois que nous posions pour lui. Il soignait le détail, méticuleux, et nous le dévisagions d'un air stupide parce que la cassure s'était aggravée entre nous, malgré nous, sans doute à cause

de nous qui ne sourions plus ; certes, nous suivions le même layon, nous marchions dans la même direction, mais nous ne rêvions plus les mêmes rêves.

Me hantait le sentiment de m'être retiré de la réalité pour me vautrer sur la scène de l'absurde.

Tout me hantait.

Après la petite séance de photo obligatoire, Kanou vint vers moi, embarrassé de ne pouvoir me donner tort ou raison à propos de Kalla, et, en dépit d'une moue de scepticisme qui fondait à vue d'œil, il me demanda si j'étais sûr d'avoir rencontré un vieux nègre à l'entrée de la grotte. Je dis « oui » de ma voix bizarre, mais il était si songeur qu'il n'y fit guère attention. J'ajoutai alors de la même voix, cette fois-ci sciemment pour que ça lui fasse un choc, que le vieillard m'avait spécifié que notre guide serait son fils : Kanou.

Je ne savais plus si j'étais censé le rassurer ou lui dessiller les yeux et, devant sa mine déconfitée, j'affirmai que l'homme, fort aimable, eût été même des nôtres s'il n'avait pas été soumis aux faiblesses de son âge.

Faisant volte-face, Kanou essaya de fuir la vérité, comment dire ? de nier un sérieux désaccord entre ce que sa raison lui dictait et ce qu'il avait entrevu en haut du rocher, d'où cet air qu'il avait d'être parti quelque part, englué dans sa pensée, tourmenté par sa vision qui l'avait fait s'abîmer dans l'effroi, après qu'il eut décelé une faille dans son raisonnement qui ne valait pas plus qu'un tir à blanc.

« Pourquoi cette question ? insistai-je, afin de tirer cette affaire au clair.

— C'est idiot ce que je vais te dire, mais j'ai cru voir mon père tout à l'heure. » Il sortit un portefeuille de la poche de son jean et, d'une main frémissante, il me montra la photo d'un homme qui ressemblait étrangement au vieux nègre de la grotte : « C'est lui ?

— Oui, pas de doute, c'est bien lui... » Et pour qu'il n'eût pas le temps de souffler, je relançai avec perfidie : « Écoute, je regrette de ne pas tout piger, mais tu m'as dit toi-même que ton père était mort ! »

Il éluda le problème, fit circuler la photo, et les chasseurs confirmèrent mes propos. Tout en réfléchissant, il la remit aussitôt dans le portefeuille qui s'enfonça dans la poche à fermeture Éclair arrière du jean. Il se précipita ensuite vers la rivière à la voix tonitruante, s'accroupit sur la berge et se lava la figure. Quand il se

retourna, la bouche ouverte sur un cri retenu, je le vis grimacer. La vision était toujours là, plus nette qu'avant, à en croire son regard interrogatif. Que faire ? Il s'allongea donc sur le sable noir, plongeait la tête sous l'eau tumultueuse pour y dissimuler son trouble. Je pensais que, s'il se comportait ainsi en Afrique, un crocodile lui broierait le crâne d'un coup de mâchoire, puis il l'emmènerait dans la vase pour que des congénères affamés ne viennent pas lui disputer son repas. C'était le signe que la vision avait semé la confusion dans les rouages de sa pensée. Son aptitude à raisonner lui faisait rudement défaut. Tout comme moi, il ne savait plus qui il était devenu à présent qu'il s'était épris de Malika (il ne l'avait pas vue venir, celle-là ; moi non plus), il était en outre intimement lié à nous, à notre destinée, pris dans le jeu de la chasse, aussi compromis que nous, et quoi de plus déconcertant que ce flottement dans son attitude ? J'étais prêt à parier qu'à l'avenir il détournerait le visage pour éviter mes interrogations — des uppercuts à la mémoire.

Inquiète de ne pas voir Kanou reprendre haleine, Malika se leva précipitamment, mais je lui intimai l'ordre de se rasseoir. Elle obéit sans un mot, admirable dans son rôle de gardienne du feu, et si aguichante.

Kanou se redressa enfin, il remplit d'air ses poumons et s'ébroua pour sortir de l'état d'engourdissement où l'avait mis l'immersion de sa tête dans l'eau froide, et j'eus l'impression de voir un Christ noir naître des eaux de la rivière. Il était grand, svelte, solide sur ses jambes ; une lumière diffuse l'habillait tandis qu'il scrutait un ciel peut-être enclin à lui dévoiler ses plans.

Puis il vint s'asseoir auprès de Malika, une jambe repliée sous l'autre, les mains sur les genoux, le buste droit, disposé à nous délivrer une parole qui lui pesait mais, avant de parler, il m'observa comme si mes traits lui inspiraient du dégoût, voire de la suspicion. À ses yeux, j'étais un singe macaque puant, louchant, grognonnant, un monstre à deux têtes et à huit pattes qui tuerait père et mère pour arriver à ses fins. Il n'avait plus confiance en moi et il ne se battrait pas pour ma cause. Il ne croyait pas non plus que personne pût sortir indemne d'une chasse entourée de si mauvais présages, à moins de se désolidariser de moi.

En cela, il ne se leurrerait pas.

Il me jugeait, me jugeait, lui un peu jeunet.

Il me regarda et dit :

« Je n'irai pas plus loin avec toi ! »

Dans le silence, Malika se rangea à l'avis de Kanou. Et quand sa main effleura la sienne (par inadvertance ?), elle eut le gage d'avoir tiré en quelque sorte le numéro gagnant, la voilà prête à libérer son cœur de tout ce qui avait un lien avec moi, à reprendre le contrôle de sa vie, à prendre un nouveau départ, à implorer le ciel de placer un abysse sous mes pieds. C'était déjà trop tard pour nous deux. Je me demandais si le sort, après l'avoir éloignée de moi, me réservait une compensation qui fût à la hauteur d'une désillusion si amère.

« Babel, si tu me vois comme un nègre, moi je ne te vois pas comme un maître, et je ne t'obéirai plus au doigt et à l'œil, persista Kanou. Autrefois, mes ancêtres ont appris à défier les chasseurs. Aujourd'hui, c'est ce même défi que je t'adresse. Oui, je crois que c'est ça. »

Kanou avait ouvert la bouche pour m'apostropher et m'arracher à mes pensées. Mais moi, le cou enfoncé dans mes épaules, et mes épaules elles-mêmes affaissées sous les crimes hideux qu'il voulait me faire endosser sur-le-champ, je ne répondis pas à ses déclarations éhontées. Bien sûr, Ricky avait le faciès du bougre qui ricane, il se moquait de moi parce qu'il ne risquait rien pour l'instant. Tant de sang-froid et de placidité feinte de ma part, comme si on ne m'avait pas pris à partie mais quelqu'un d'autre, incita le jeune nègre à s'enhardir et il se lança dans une diatribe intolérable contre moi.

« La pierre, l'arbre, le ciel, l'air qu'on respire, dit-il d'un ton emphatique, tout ça nous invite à ne plus refaire de notre île un champ de bataille, à ne plus transformer l'eau de la rivière en sang et la vie en un cauchemar. On n'est pas obligés de croire qu'elle est légitime, la violence. Que dis-je ? Ta violence. Et tu veux l'écrire partout avec des fusils, des conflits, et encore du sang. C'est insensé tout ça, tu en conviendras. C'est fini, Babel. On rentre sans toi. On abandonne la partie. On t'abandonne à la vengeance qui guide tes pas.

— Que ça plaise ou non à tes ancêtres, cette violence est légitime parce qu'elle est dans nos gènes, murmurai-je d'un ton calme. Elle est même plus présente en toi qu'en moi mais, bouffon de cour, tu ne veux pas l'assumer, et tu fais semblant de ne pas y penser tout en redoutant qu'elle ressurgisse en toi, ici ou ailleurs, à n'importe quel moment. Et c'est le comble, tu te rassures en prétendant que c'est ma

violence, non la tienne ! »

Au son râpeux de ma voix, les têtes se dressèrent. Manetti recracha la gorgée de rhum à ses pieds. Focheux sourcilla. Ricky perdit son rictus. Kanou tendit une main secourable à Malika avant de conclure :

« Tant pis pour toi ! »

À mon tour, je parlai par paraboles.

« La dernière fois que j'ai tué un guépard, j'ai visé le front pour qu'il crève sur place. C'est ma carte de visite. Mais je t'ai assez écouté. On n'est pas ici au théâtre. Et puis tu me casses les oreilles avec ton baragouin. Nous reprenons tous le sentier. Je ferme la marche, et gare aux gestes qui pourraient me paraître comme une dérobaude, une trahison ou quelque chose du même genre. »

Et je leur désignai la piste, à peine visible sous les brumes envahissantes.

Kanou et Malika s'y engagèrent les premiers.

Les autres leur emboîtèrent le pas.

Comment mesurer la distance qui me séparait d'eux ? Hier encore, ils m'étaient si proches. Kalla s'impatientait certainement de me voir dans mon nouveau rôle. Il était impensable qu'elle ne fût pas là où j'espérais l'affronter bientôt. Elle m'attend depuis si longtemps, me dis-je, tous mes ressorts tendus. Comme si nous étions faits l'un pour l'autre, et je ne la décevrais pas, non, pour rien au monde, car moi aussi j'étais de tempérament froid, revanchard, guerrier. Plutôt mourir que de la décevoir, voilà le message que je portais en moi.

Dès que j'eus éteint le feu avec mes rangers pointure quarante-cinq, le souvenir du vieux lion que j'avais traqué dans la savane me revint soudain, il arborait le rire narquois de Ricky et, de temps à autre, son rugissement m'emplissait la tête comme une mise en garde qui n'était pas sans me rappeler celle du vieux nègre.

Mais je campai sur mes positions.

Un brouillard se balançait entre ciel et terre. De ce fait, le paysage changeait de forme, pris dans le vent qui le décomposait et le recomposait à volonté.

Les cailloux roulèrent sous mes pieds, dégringolèrent dans le gouffre en un bruit alarmant que je traduisis ainsi : *Le tonnerre ne tarderait pas à gronder*. Je ressassais la phrase de Kanou : « Tant pis pour toi ! » Je me demandais s'il existait des alliances d'intérêt entre son père et lui. (Un père mort et enterré, d'après ses propos.) Entre le

chien et lui ? Entre la sorcière et lui ? Entre Malika et lui ?

Que j'en sache plus, et vite !

La peur que mes chasseurs, on ne sait pour quelles raisons, sympathisent avec le guide pour me tendre un guet-apens meurtrier me donnait de nouvelles forces, et je m'accrochais aux moignons de la falaise pour les rattraper. Ici et là, je croisais des ombres, elles se dissimulaient derrière des blocs de lave couverts de soufre et datant de plusieurs millions d'années. Ici et là, des cratères béants. Ici et là, des fumerolles et des cendres. Qui peut vivre là où le feu a presque tout ravagé si ce n'est le démon lui-même ? me dis-je en bravant les sifflements du vent. Et j'enjambai une succession ininterrompue d'obstacles, comme s'il s'était agi d'un parcours du combattant, jusqu'au moment où je rejoignis les chasseurs sur un premier plateau. Ils étaient là à échanger des chuchotements.

D'après ce que je pus saisir, Manu avait requis une pause à cause du vertige qui faisait danser le paysage devant ses yeux.

La pause valait quatre soupirs, tant la gêne à respirer lui avait barbouillé le teint. Je m'approchai et, quand je passai mon bras autour de ses épaules, une suffocation le harponna à la gorge, il s'affala sur une pierre, plus livide qu'un drap mortuaire, le regard vitreux, piégé par la lourdeur de ses membres exténués et par l'incapacité à bouger de lui-même. Je battis mon briquet. J'allumai une cigarette et je la mis entre ses lèvres sèches. Il aspira une bouffée d'un air méditatif. Il pensait probablement à ses paillotes, à ses enfants, à sa femme, aux filles nubiles, qu'elles l'aident à se ressaisir, à déjouer les plans du destin, puis à marcher, à trotter, à courir. Il tenta de se lever, mais l'épuisement le cloua sur place.

Je le vis s'immerger peu à peu dans l'eau du vertige. Irais-je vers lui pour le pêcher ou le noyer ? Sa narine gauche coulait ; un filet de sang inquiétant ; des gouttes d'un rouge vif sur la pierre. Et des geignements. Des clappements de lèvres pincées par le froid. Il demeura un moment dans une prostration profonde.

Pourquoi me fait-il ce coup-là ?

Je me revois en train d'indiquer aux autres de persévérer dans l'ascension du pic de la Sorcière. Je m'entends leur dire que je resterais en arrière avec Manu qui, assis en crapaud-buffle, se recroquevillait, se ratatinait, la cigarette brûlant ses doigts sans que la douleur le fasse réagir, comme si le sang s'était figé dans ses veines, et

sa deuxième tentative pour se redresser fut un vrai crève-cœur.

À ma grande satisfaction, la gravité de son état persuada Kanou et le groupe de ne pas contester l'application de la loi, et ils se remirent en marche. Le chasseur ne connaît que sa passion, songeai-je. Il ne connaît pas la pitié, un luxe qui ne s'apprend pas à l'école de la brousse. Dois-je rappeler que mon illustre ancêtre, François Mussard (de nombreux livres attestent mes dires), lorsqu'il tenait en joue un fugitif, homme, femme, vieillard, tirait sans tergiverser et ramassait les primes à la pelle. C'était la loi. Toujours la loi. Elle préservait les colons des razzias organisées par les Marrons. C'était la guerre. À aucun moment, il ne s'était posé la question de savoir si la loi était fondée. Il l'appliquait. Il savait que la loi, à l'image de la mort, a des rigueurs à nulle autre pareilles. Et quand il fut promu chef de détachement en 1742, eu égard à ses bons et loyaux services, il avait seulement vingt-trois ans. Ensuite, selon les historiens les plus érudits, toutes les expéditions placées sous son commandement furent couronnées de succès. C'est vraiment dommage que, de nos jours, pas un seul établissement scolaire ne s'appelle « François Mussard ». Quelle ingratitude ! Mais revenons à Manetti.

Manetti, je m'en souviens, me disait que le chasseur n'a pitié des autres que s'il a pitié de lui-même. Comme je n'avais pitié ni de mon père ni de moi, j'étais dans l'obligation de prendre mes responsabilités envers lui et, quand mes doigts se crispèrent sur la crosse de mon arme, j'eus la sensation que tout mon corps, chaque organe, chaque nerf, chaque muscle, chaque neurone se soudait et se mobilisait pour m'encourager à agir.

Rien n'avait réellement changé dans le paysage, et la loi était toujours la loi.

Celui qui avait changé, c'était moi.

Aux alentours, des voix étouffées ; et les hurlements du vent agaçaient Manetti. Il se débarrassa de son mégot, enfin. On aurait dit qu'il s'évertuait maintenant à clarifier, à arranger, à embellir ses idées, mais je ne fus pas dupe à cause d'un tic sur la lèvre supérieure. C'était la honte, et plus que la honte, peut-être le déshonneur à avouer son déboire loin d'Ajaccio. J'eus la certitude qu'il se sentait piteux quand il me raconta une blague éculée. Il n'ambitionnait pas de déridier mon front derrière lequel s'entassaient de noirs desseins, il voulait simplement souligner qu'il n'avait pour lui que dérision. Il n'avait que

mépris pour le chasseur si démuni face à l'appréhension qui agrippe le cœur, celle d'être avalé par le vide ou de pénétrer dans un long tunnel. Il aurait aimé atteindre le sommet du pic, mais son chemin s'arrêtait là. Il ne courrait plus ici, ni là. Il n'offrirait plus des billets aux filles pubères et ne fêterait plus son anniversaire.

Il cracha du sang ; mon cœur devint pierre. Et le vrombissement d'une mouche me fit sourire.

Manetti alluma lui-même sa dernière cigarette, avec peine, le briquet tremblant dans sa main moite, comme pour me prouver que son heure n'avait pas sonné.

« Babel, un Corse c'est tout ce que tu veux, sauf un dégonflé, une poule mouillée, ajouta-t-il. Un Corse a l'âme chevillée au corps. Oui, un Corse... »

Un Corse par-ci, un Corse par-là. Se figurait-il être dans le bureau du juge à défendre son cas ?

Un cas indéfendable.

Il tira une bouffée, toussota, blêmit, avant de jouer son va-tout : « Qui te dit que je ne te sauverai pas la vie demain ? Je n'ai pas le masque de l'hypocrisie. Je verserai mon sang pour Babel. Je traquerai Kalla pour lui, jusqu'au coup de grâce... » Le juge, disons moi, puisqu'il avait distribué les rôles, fronça les sourcils. Et je songeai à mon père qui, dans ma petite enfance, me plongeait dans la vague de la mer pour que j'apprenne à nager la tête sous l'eau. Qu'importe si je buvais la tasse, il me fallait devenir un homme dès lors que je n'étais plus dans le ventre de ma mère. Et il braillait : « Allez, bats-toi ! » En me débattant contre l'asphyxie, je le suspectais de vouloir me noyer un jour. (C'est angoissant et humiliant à la fois que les souvenirs que j'en ai soient si intacts.)

Manetti, lui, n'était plus un Napoléon au pied agile, et je flairais en lui une odeur d'agonie.

Cependant il s'efforça de sourire avec moi, à la pensée que j'étais là, ami tolérant et respectueux de ses nobles origines corses, pour lui remonter le moral. Il voulait entendre mes mots, mais pas la raucité de ma voix. Mes mots seraient pour lui une garantie contre la fatalité. Deux compagnons qui s'épaulent, s'estiment, se réconfortent, c'est très attendrissant, alors pourquoi s'assujettirait-il à la lassitude et à la crainte de mourir ? L'amitié ne comptait-elle plus ? N'avait-elle jamais

compté ? Ne compterait-elle plus ? Quelles étaient ces choses exquises, la chasse, l'orgie autour du feu, sous un ciel étoilé ?

Mais c'était hier.

Aujourd'hui le temps était à l'exaspération.

Un temps incertain, à trépasser.

On eût dit que tous les arbustes emmaillotés de lianes et de lichens s'apprêtaient à se mouvoir pour encercler le Corse et le garrotter des pieds à la tête.

Jusqu'à cette minute, Manetti, je le dis avec sincérité, avait été un camarade fort agréable, il aimait les relations de franche solidarité et nos safaris avaient créé des liens entre nous, un attachement. Sa belle capacité à tuer avec une *impitoyable douceur* m'avait toujours fasciné. Mais là il était comique, pareil au cavalier qui, ayant vidé les étriers et mordu la poussière, est incapable de se relever. J'en ressentis une rage impossible à contenir. Et, en ma personne de chef d'expédition, fusionnèrent le juge, le justicier, le bourreau, le condottiere ; je devais veiller à ce que l'espoir ne faiblisse pas, et continuer à croire surtout qu'il était encore possible d'atteindre mon but sans sombrer dans l'errance.

J'éprouvai à son égard le dédain qu'on réserve à la bête qui traîne une patte cassée et meurt au milieu d'une meute d'hyènes. Cette impotence, plus qu'inattendue de sa part, me déplaisait, m'horripilait même.

« Manu, fis-je, en usant volontairement du diminutif que lui servait sa femme, la bouche en cœur, c'est plus qu'incompréhensible que tu puisses t'écrouler dans ton pays d'adoption alors qu'en Ouganda, je me rappelle, tu te gaussais des panthères et des soi-disant cannibales. J'avais une excellente opinion de toi, mais à te voir plier les genoux, ça me désole. Et la loi, tu la connais autant que moi ! »

Manetti s'était bouché les oreilles comme si un troupeau d'éléphants barrissaient à proximité, à lui déchirer les tympans ; le visage décomposé de terreur, il leva les yeux vers moi et, la gorge sèche, il balbutia :

« Mais qu'est-ce... mais qu'est-ce que t'as dans la voix ? Je ne te reconnais plus. Qui es-tu, homme ou démon ? » Il essuya du revers de la main la sueur qui perlait sur son front, puis se mit à gémir : « Tu m'abandonneras, n'est-ce pas ? Tu le feras sans regret. Tu le feras même de gaieté de cœur. Babel, je t'en supplie ! »

Ces plaintes renforcèrent ma conviction qu'il n'y avait plus d'échappatoire pour Manetti qui aggravait ainsi son cas, il obligeait le juge à durcir la sentence et à faire preuve d'intransigeance. L'idée qu'il était sous l'influence de Kalla s'imposa à moi avec une telle force que je saisis le flacon offert par le vieux nègre, je le débouchai et bus une gorgée de la mixture afin de mieux appréhender la réalité des êtres et des choses une fois que je posséderais (je n'en doutais pas) ce que les sorciers africains appellent la double ou la seconde vue — faculté à ne pas confondre avec une vision hallucinatoire. Un changement subit se produisit en moi. C'était une sensation rare, indéchiffrable.

Aujourd'hui encore, ai-je dit à Élise Pajot, je garde une mémoire intacte de ce phénomène surprenant, bouleversant, avec l'ouverture du troisième œil pour voir le visible et l'invisible sous une lumière équivalente à celle de puissants projecteurs placés derrière moi à hauteur d'épaule. Et quand l'image d'un phacochère aux yeux globuleux, le poil long, dru, noir, tout couvert de boue, la gueule armée de dents et les défenses démesurées, bavant, grognant, menaçant, supplanta celle de Manetti, je bondis sur lui avec toute ma fureur, et je l'assommaï du premier coup avec la crosse de mon arme. Il y eut un craquement d'os, le couinement d'une laie qu'on égorge, et, repris par les échos, le cri alerta les autres.

Ils firent demi-tour.

Un quart d'heure après, ils arrivèrent essoufflés à l'endroit où j'étais resté en tête à tête avec Manetti, et ils me virent debout près du précipice, immobile à regarder devant moi. Redoutant le pire, ils désiraient tout savoir : « Où est-il, Manetti ? Que s'est-il passé ? Tu l'as tué, c'est ça ?... » Je pressentis que tous les soupçons retomberaient sur moi, alors je leur confiai que, intrigué par un battement d'ailes, j'avais dirigé mes pas vers l'arbuste accroché au flanc de la falaise. Puis un cri inhumain. C'était trop tard. Sur le sol, un mégot. Pas de traces de lutte. Manetti s'était volatilisé comme si les serres d'une papangue l'avaient soulevé pour le transporter dans les airs et le lâcher au-dessus du gouffre.

Délire fantasmatique ?

Ils ne me crurent pas. Des commentaires fort désobligeants montèrent dans mon dos : *Mensonge que tout ça, il a poussé Manu dans le vide, on ne peut plus se fier à lui ; et on ne sait jamais, il pourrait nous tirer dessus comme il a tiré sur l'oiseau.* Tous anxieux à cause autant de

la disparition de Manetti que de mes propos aberrants, ils se consultèrent du regard et, désorientés par l'inexplicable, ils remuèrent leur mémoire pour y dégoter une expérience identique, un chasseur qui s'envole et ne revient pas, mais rien de tel pour les tranquilliser. Rien qui soit comparable, ni quelque chose d'approchant.

Dubitatif, je caressai ma barbe de plu sieurs jours. Si je faisais allusion au phacochère puant, un rire nerveux et railleur les secouerait, cette bête n'existant même pas dans nos contes et légendes peuplés d'animaux gentils comme lièvre, caméléon, tangué, tortue, pétrel, paille-en-queue. Plus je parlerais, plus ma version des faits leur paraîtrait douteuse, l'un d'eux me demanderait de quels fourrés avait jailli le monstre préhistorique, un autre me forcerait à décrire l'animal, à raisonner juste, à argumenter. Et de fil en aiguille, une attitude évasive, une contradiction, un mot inapproprié me mettrait dans de beaux draps.

À vouloir expliciter ma pensée, je m'exposerais à quelques remarques malveillantes et injustes. Inutile de courir des risques. Seul le silence me protégerait. Qu'ils me maudissent donc ! Ils en étaient capables, mais ils n'avaient rien vu encore de ce qu'ils verraient bientôt.

Désireux de regagner rapidement la sente pierreuse, loin de ma voix de crapaud, de mes mensonges, de mon humeur morbide, de mon odeur de rapace, ils regrettaient d'être là, les bras ballants, démoralisés en ma présence. Et ils se montraient si prompts à me réprover, à me condamner, que j'avais du mal à admettre que nous nous connaissions de longue date. D'après eux, je ne jouissais plus d'aucun discernement. À ma décharge, précisons que tout avait été chamboulé en moi. Et ces malentendus entre Malika et moi ! Malika : était-ce la fièvre partie-revenue au galop ou la haine qui creusait ses joues ? Elle me tenait à l'écart. Il ne faisait aucun doute pour elle qui détenait la preuve de mon absence de sensibilité morale que j'avais consommé mon forfait dans l'anonymat de la montagne. Nous n'avions plus rien à nous dire.

En raison de nos relations d'hier, elle esqua une grimace et garda le silence, le meilleur des refuges pour elle également. Le jour fut cruel. Mes paupières me brûlaient, mais je les maintenais ouvertes pour re garder Malika une dernière fois, elle qui ne me regardait plus.

Plus téméraire que Malika, Focheux fit quelques pas dans ma

direction, se pencha au-dessus de l'abîme, mais son regard buta contre le double rideau d'ombres et de mystère qui stoppa net son élan. Il ne se paierait un cliché convenable que si le ciel lui procurait une lueur synchronisée de mille éclairs. Il y renonça. C'était irréalisable. Les sourcils circonflexes, il revint vers moi et resta ébaubi quand il comprit que ses chances de deviner ma pensée étaient nulles. Et, serrant son appareil photo jusqu'à blanchir les jointures de ses mains, il bredouilla que Manu aimait chasser, rigoler, faire ripaille ; il était un bon vivant, un joyeux luron, non le genre de type à se balancer du haut d'une falaise. Il n'adhérait pas à cette hypothèse biscornue. Il y avait une explication plus plausible, inévitablement.

En total désaccord avec moi, il avait l'air de dire que la fabulation, normale chez l'enfant, pathologique chez l'adulte, habitait mes mots ; de fait, je n'avais pas réussi à le convaincre. Selon lui ce n'était ni un suicide ni un improbable enlèvement par les airs, car tout ce que la papangue pouvait soulever de ses pattes, c'était un rat. Et on ne lui ferait pas avaler des couleuvres. (Babel, semblait-il penser, a la manie de prendre les autres pour des imbéciles : c'est là son insupportable défaut.) Résolu à défendre son point de vue, il réintégra le groupe.

Et il rendit son verdict :

« Manu n'a pas sauté dans ce trou d'enfer.

— Sauf si on l'a aidé, suggéra Ricky.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— On lui a fait le coup du lapin, et hop ! une poussette, ni vu ni connu, adieu la compagnie.

— Mais qui pour le pousser ? » insistai-je, les yeux rivés aux siens, et la crosse de mon fusil posée sur le sol caillouteux au cas où il y aurait du sang dessus, des poils drus et noirs. Ensuite je contre-attaquai : « As-tu un nom à nous proposer ? Qui est ce "on" ? Si je ne m'abuse, il n'y avait que lui et moi sur le plateau... »

Évitant la confrontation entre mes interrogations et ses suspicions, Ricky se déplaça, il s'accroupit et s'employa à vider le sac à dos de Manetti : vêtements, médicaments, couverture, rations à distribuer entre nous, sauf le rhum et les cigarettes à jeter dans le trou pour que le défunt ne soit pas en manque d'ivresse dans l'au-delà. Jusque-là, rien à redire. Puis il y eut ce coup de griffe du destin, qui m'infligea une blessure d'amour-propre et faillit me déstabiliser, lorsque Ricky le Fouineur extirpa de l'une des poches extérieures une petite enveloppe

grise, vierge de toute inscription. Après l'avoir décachetée avec la pointe de son poignard, il parcourut la lettre ; enfin, il me fixa d'un œil méfiant.

Je lui demandai :

« Qu'as-tu à me dévisager de la sorte ?

— C'est toi qui l'as tué, Babel !

— Quoi ? Mais tu dis des énormités... »

L'accusation attisa ma colère. J'arrachai la lettre de ses mains et la lus d'une voix sourde, très lentement ; la buée s'échappait de ma bouche : « Moi, Antonio Manetti, sain de corps et d'esprit, je cède à mon ami Babel Mussard ma voiture et ma paillote à Saint-Gilles-les-Bains, sans qu'il puisse y avoir contestation de la part d'un étranger, d'un membre de ma famille, d'un parent proche ou éloigné, dans cette île ou en Corse... » La date prouvait qu'il l'avait rédigée la veille de notre expédition, comme s'il avait eu le pressentiment que, pendant cette chasse, la mort le happerait dans sa course. En étudiant son écriture fine, soignée (il avait barré les *t* de son nom d'un seul trait horizontal, comme il avait coutume de le faire), je me disais que, s'il avait voulu me jouer un tour pendable, il n'aurait pas agi différemment, car je ne me voyais pas cogner à la porte de sa veuve éplorée, un matin, pour lui réclamer les clefs de la voiture et de la paillote.

N'avait-il pas monté un canular ? Mes cabinets d'architecte me rapportaient assez d'argent pour que je ne succombe pas à la tentation, mais, face à ce procédé machiavélique, je percevais l'infini de ma solitude.

Venimeux, Ricky questionna :

« À qui profite le crime ?

— Ça frise le ridicule ! » rétorquai-je avec agacement. J'ignorais qu'il avait rédigé cette lettre.

« Sans doute qu'après son malaise, intervint Focheux, il t'en a touché un mot... un mot de trop...

— Si c'est ce que vous croyez, je la déchire devant vous et il n'y a plus aucun soupçon de profit ! »

Ricky répliqua :

« Et plus de preuves contre toi. »

Sans me demander mon avis, il s'adjudgea la preuve accablante, il la plia soigneusement en quatre tandis que je mendiais des yeux le

soutien de Malika : Je t'en prie, ne les laisse pas me cracher dessus, me diffamer et me clouer au pilori. Est-ce que j'ai des mains à pousser un ami dans le dos ? Parle, Malika ! Dis quelque chose. Il me sera pénible de me remettre en route avec cette idée en tête, l'idée que tu penses que je suis un assassin, que tu crains de me voir vous abattre l'un après l'autre pour qu'on ne sache pas la vérité, comme si, avant le départ, j'avais élaboré un plan pour vous. C'est grotesque. Si le gouffre nous rendait Manu, il me disculperait des accusations injustement portées contre moi, il me déculpabiliserait et me blanchirait du scandale placé au-dessus de ma tête.

Mais je savais qu'il ne renaîtrait pas du néant. Plus que suspect, j'étais coupable, condamnable ; eux qui se défiaient de moi, n'auraient-ils pas à subir ma démen ce ? Quoi qu'il en soit, un regard par en dessous de Ricky me signifia que j'avais du sang sur les mains, peut-être en aurais-je davantage ce soir ou dès l'aube.

Durant une seconde, je crus que Malika allait fondre en larmes et me rappeler nos rires, nos rêves, nos ivresses, mais apparemment elle ne reconnaissait plus ma physionomie rembrunie, ni ma figure, ni mes mains, ni ma voix et, se collant contre Kanou, elle dit s'être trompée de guide. Et surtout s'être trompée sur moi, « ce sont des choses qui arrivent, tirons un trait tout de suite ». Elle dit aussi que sa déception était si cuisante qu'elle ne me pardonnerait pas, et que personne ne pourrait rien me pardonner. Je secouai la tête, attristé. Pour l'excuser, Élise, je dirai qu'elle n'avait jamais trop su qui j'étais. Mais qui le savait, hein ? Je tâtai le flacon enfoui dans la poche de mon blouson, bénissant le vieux nègre dont la potion m'offrait le privilège insigne de voir Kalla en dépit de ses métamorphoses dignes d'un génie sublime, et quand elle attaquerait à nouveau, ils viendraient ramper à mes pieds et solliciter ma protection, les doigts croisés, la voix chevrotante. Et pourquoi ? Pour vivre une vie qui n'aurait plus aucun sens d'être vécue.

La femme savane

Horizon borné par la falaise.

Harasement, vertige, glissade, tout concourait à ralentir notre escalade, à soulever de muettes protestations, aussi avais-je décidé de ne plus me quereller avec qui que ce soit, d'économiser mon souffle et ma salive pour que la chance s'agglutine autour de moi. Et je feignais de croire que Manus nous rejoindrait à l'heure du dîner. C'était inenvisageable. Excepté si son fantôme me talonnait, mais ça ne m'était pas encore arrivé de vivre une telle aventure. Feindre de croire avec la souplesse de la pensée pour mieux déguiser mes sentiments.

À mesure que nous gravissions la montagne, la végétation disparaissait, l'air se raréfiait et, la respiration entrecoupée, nous découvrions des pans de rocs noirâtres sur lesquels glissait le vent, s'effilochait le brouillard, puis ces tours d'aiguilles, ces bouts d'arête, et le pic de la Sorcière semblable à la flèche d'une sombre cathédrale. Empressés à dénicher une grotte ou une simple excavation où passer la nuit à l'abri d'on ne sait quel reptile volant surgissant de nulle part, nous ne marquions plus aucune halte, nous accomplissions une vraie performance là où l'exiguïté du passage nous contraignait à nous aplatir contre la paroi rocheuse et à grimper les doigts accrochés aux aspérités de la roche. Toutefois, je n'étais pas crédule : nous étions attachés à la vie mais désunis, et nul doute que mes compagnons s'interrogeaient sur l'identité de la prochaine victime.

Des heures, des heures et des journées, du matin au soir, il fallut en vivre pour entrevoir cette fin d'après-midi de fin du monde, le soleil s'étant enfui avec la confiance. Plus de repos. Plus d'amitié. Que le pic intraitable dont la terrible réputation n'était pas usurpée.

Ce soir-là, je fis du feu pour le groupe.

Fixant la flamme, je savais que plus rien n'importait que la raison pour laquelle j'avais fait le voyage, à condition que ce ne soit pas encore une chimère dans mon cerveau ruiné par le chagrin d'avoir perdu Malika. J'aurais aimé la voir me sourire. Rien. Fatigué de vaines attentes, je repensais à la lettre que Ricky avait mise dans son sac, un odieux chantage qu'il agiterait devant moi au moment opportun, avec fatuité.

Froidement, j'évaluai ma situation.

Critique. Insoutenable. Déplorable.

Kalla m'avait-elle ôté la faculté d'exercer mon libre arbitre ? Je n'osais le croire. Je battis le rappel de mes souvenirs qui me ramenèrent chez Planète Voyage Réunion. Dix ans plus tôt, cette agence vendait un African Safari Adventure, et les dépliants éparpillés sur la table basse, illustrés de photographies signées B. Focheux, mentionnaient que *safari* signifie « bon voyage » dans la langue swahili. Je me revois dans le hall d'entrée, en train de demander à la jolie jeune femme assise dans le fauteuil de rotin, les jambes croisées et les coudes posés sur les accoudoirs : « Ça vous tenterait ? » Entre le rouge à ongles de ses doigts, les superbes photos en couleurs du prospectus avaient transporté son imagination vers la Tanzanie, le Nakuru, le Ngorongoro, le Congo, le Niger, l'Éthiopie...

Grâce à la profondeur providentielle du fauteuil, sa jupe courte en cuir noir remontait vers le haut de la taille, dénudait une peau luisante et bronzée. Elle me sourit puis replongea dans sa lecture. D'instinct, je compris qu'elle était des nôtres, la femme porteuse de fusil et de bonnes nouvelles, c'était clair qu'elle vouait au chasseur un culte dont elle ignorait encore l'essentiel, mais il ne fallait pas le lui révéler maintenant, qu'elle ne sache pas non plus avec quelle facilité je lisais en elle. Je me disais aussi, oh, avec un rien d'arrogance, qu'elle ne résisterait pas à une offensive si courtoise, pas plus que le bois ne résiste au feu.

Juste quelques jours avant mon départ pour la Casamance, au sud de la Gambie, l'intuition que j'aurais beaucoup à espérer de cette rencontre fortuite ne laissait pas subsister l'équivoque. J'avais mes billets en poche et un coup de foudre pour la métisse aux épaules nues, arrondies. Elle possédait un port de reine, d'autres armes secrètes, et avec une grâce *guéparde* toute singulière elle agrandissait l'espace de mes rêves en cillant des paupières. Je ne vous mens pas,

Élise, elle réinventait l'art de la séduction en m'enroulant dans son parfum vétiver, puis en m'hypnotisant à croiser, à décroiser, à recroiser ses longues jambes et, tout ébloui par son charme, j'eus pour elle de folles ambitions.

« C'est un pays de rêves, dis-je en désignant du menton le dépliant qui vantait la beauté de Zanzibar.

— C'est possible, mais la réalité suffit à mon bonheur », se défendit-elle. Après avoir montré un bout de langue rose en humidifiant ses lèvres, elle ajouta : « Et je déduis que cette même réalité ne suffit pas au vôtre.

— Vous méritez mieux...

— Qu'en savez-vous ? »

Je n'étais pas homme à tourner autour du pot (quelle malencontreuse expression quand on a devant soi une femme si remarquable !), et je pointai l'index :

« Regardez cette photo, le lion couché à mes pieds, c'est moi qui l'ai tué d'une balle. »

Elle rouvrit le dépliant, perplexe.

« Vous voulez dire que... que c'est vous qui êtes là, debout auprès de la bête ?

— C'est ressemblant, non ? (Toute modestie mise à part, Focheux n'avait pas eu à forcer son talent.)

— Et vous êtes là à me parler comme...

— Comme si j'existais vraiment.

— Ce n'est pas croyable ! »

Elle avait le goût de l'expression exacte et bien choisie (plus tard, j'apprendrais qu'elle avait également le goût de la lecture, ceci expliquant cela), et je fus si fier de son « ce n'est pas croyable », avec ma traduction : *Elle ne s'attendait pas à... elle n'en croyait pas ses yeux gris-bleu...* Bref, j'étais son type et je lui plaisais. J'étais l'impensable, l'inconcevable, l'incroyable-mais-vrai, et quoi d'autre qui m'incita à me faire du cinéma comme si le ciel s'ouvrait à moi. Oui, quelle femme, me dis-je, n'a pas fantasmé vivre une « folle passion » avec un chasseur, surtout s'il a la prestance de celui qui pose pour les magazines ; surtout s'il est fou de gros gibiers et de petites gazelles (un adepte du braconnage), si l'ombre du chapeau de brousse adoucit son regard. Si, par chance, cette femme a en face d'elle le héros dont les exploits s'étalent en couleurs chatoyantes sur du papier glacé, elle

demeure sans voix ; et si elle est sensible à la légende des photos, par exemple celle qui stipule que « le roi de la jungle n'est pas celui qu'on croit », elle fond.

« Une pointe d'humour, me disait souvent Focheux d'un ton doctoral, amène le lecteur à pénétrer dans la photographie, à s'identifier au personnage, à parcourir le paysage en long et en large. »

Entrerait-elle dans le jeu de la chasse ?

Pour l'instant, elle observait l'image. Brusquement, un détail parut capter toute son attention : le lion avait l'œil gauche laiteux, étincelant par les effets du contre-jour, comme s'il s'était étendu par terre de son plein gré, essayait des poses, feignait d'être mort, acceptait que la crosse du fusil salisse sa crinière royale, pourvu que la nourriture fût abondante et succulente dans la réserve, c'est ce qu'on lui avait appris à l'école du dressage destiné aux animaux de cirque. Après les séances de prise de vue pour touristes en quête d'exotisme et d'émotions fortes, il se redresserait et régnerait de nouveau sur le vaste royaume, lui ou quelqu'un de son rang, il rétablirait la loi instaurée par la fable et se réapproprierait et son titre de noblesse et son trône. La femme avait pénétré dans l'image par l'œil de la bête, et elle y avait découvert la solitude de l'homme qui suivait son penchant pour la chasse.

Je lui donnai mon prénom.

Elle me donna le sien : Malika.

Elle déposa le dépliant.

Elle sortit de la profondeur du fauteuil avec élégance. Comme tout bon chasseur, j'avais quelques adages prêts à l'emploi dans ma gibecière, et celui-ci seyait à mon tempérament : il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Donc, je lui proposai un voyage au pays des grands fauves, loin de la ville et de la foule, tout en scrutant le battement des paupières derrière lesquelles ses yeux lançaient des éclairs. Le caraco blanc qu'elle portait au-dessus de sa jupe mettait en valeur l'arrondi de ses épaules et, les cheveux noirs noués en queue de cheval, avec une mèche rebelle que la main relevait de temps en temps, bien dans ses bottines, elle sembla se demander si je ne me moquais pas d'elle.

Dès que mon regard eut plongé dans le sien, elle sut que je n'étais pas le mâle à belles paroles, elle eut envie de revenir à la scène qui l'avait intriguée, celle du lion immobile sous mes pieds, car elle

évoquait une iconographie chrétienne : saint Michel terrassant le dragon.

Dans la salle d'accueil, peu bruyante aux heures creuses, elle me confia que cette image était très émouvante, l'homme et la bête représenta nt la figure de la mort, le bourreau et sa victime, une évidence qu'aucune légende si spirituelle soit-elle ne réussirait à camoufler. « C'est connu que pour être roi, poursuivit-elle, ne serait-ce que le temps d'éblouissement offert par le flash d'un appareil photo, il faut d'abord abattre l'ennemi. Or, depuis toujours, le chasseur est son premier ennemi. C'est lui qu'il chasse. C'est sur lui qu'il tire ou, si on préfère, sur une souffrance en lui, et les questions affluent : De quoi se venge-t-il ? De qui ? Et quelle a été sa disgrâce pour qu'il goûte ainsi le plaisir de la rancœur ? Il la veut, sa vengeance. C'est elle qui le domine à son insu, le dominera... »

Je ne l'écoutais plus que d'une oreille.

S'étant rapprochée, Malika me roulait dans son parfum, un mélange de vétiver et de sueur du matin, elle me bousculait avec ses mots qui sonnaient juste, me proposait la fermeté de ses cuisses dans un toucher discret, léger, fugace, ô combien élec trique, à tel point que, au début de notre histoire, j'ignorais totalement qui chassait qui, avec quelles armes légales disponibles sur le marché de la drague. Autres interrogations : Parlait-elle du chasseur du dimanche ? de moi ? d'elle, ou de nous deux en Casamance ? Elle s'intéressait à moi, et je nous vis chasser ensemble, de Niamey jusqu'à l'infini de la steppe sahélienne.

Je ne savais plus pourquoi j'avais ouvert la porte de l'agence, ce jour-là, mais je savais pour qui. D'autre part, j'abominais les explications, mais, quand Malika insista sur le sujet, je ne bronchai pas. Elle m'exposa alors la théorie du chasseur qui est l'objet de sa propre chasse, que je résumerai ainsi, Élise, sans déformer sa pensée : il est l'homme et la bête, et le fusil joue entre eux le rôle d'un trait d'union ; de fait, le chasseur, toujours selon sa pertinente démonstration, est un homme-bête. Quelquefois, il arrive que la bête tue le chasseur ; quand le chasse ur tue la bête (le cas le plus fréquent), il meurt quelque part en lui-même car un lien invisible enchaîne l'un à l'autre, une sorte de cordon ombilical.

Le mystère de sa jeunesse éclairée m'attirait, et je restai là avec la métaphore du *cordon ombilical* qui pourrait me lier à elle. Ensuite, afin

d'aborder plus amplement ces problèmes, je l'entraînai vers la sortie, et notre conversation se prolongea dans un restaurant situé en bord de mer, sur la place du Barachois. N'étant pas en mesure de rapporter aujourd'hui l'intégralité de ses propos, j'ajouterai seulement que, pour Malika, le lien devait être au centre de nos préoccupations, et d'emblée je subodorais en elle le désir d'en nouer un avec moi.

Pourquoi pas ?

Je ne voyais rien qui pût susciter en moi des inquiétudes. J'avais même deux raisons de me lier à elle : la première c'est qu'elle était une femme, et qui aurait pu en douter ? La seconde c'est qu'une chasse resse dormait en elle (après quelques safaris, Ricky verrait en elle « une descendante des Amazones »), et qui pour la réveiller si ce n'était moi ? À la terrasse du restaurant, elle était assise dos à la mer, avec la lumière répandue dans ses cheveux qu'elle avait dénoués, et je me demandais laquelle des deux ferait mon bonheur : la femme ou la chasseresse ? Je voulais aussi un nom inédit pour elle et, après un temps de réflexion, je fus enthousiasmé par la « femme savane ». Plus qu'un nom, c'était un rêve d'évasion. J'entendais nos fusils se répondre, et les bêtes s'écroulaient sous nos balles.

Un nom que pour moi. La leçon apprise naguère en terre massai, je ne l'avais pas oubliée : garde dans ton cœur le nom que tu as forgé, ne le confie pas à quiconque, ne le crie pas sur les toits, et ne le prononce pas du bout des lèvres de crainte que le vent ne l'emporte. Ce nom vient de toi. Ce nom est un mot de passe entre le ciel et toi. Entre la femme et toi. Entre l'innommable et toi. La loi ancestrale dit que révéler le nom, c'est perdre la chose nommée. Sache que le Massai, tu le connais sous un faux nom. Sache que seul son père possède son vrai nom, et seul le père de son père possède le nom de son père, et ainsi de suite.

Ce jour-là, Malika me parla des livres qu'elle avait lus sur la chasse, sans savoir que sa route allait croiser celle d'un « beau chasseur » (*dixit* Malika) ; moi, je rêvais de graver son prénom sur la crosse de mon fusil.

Et plus tard dans l'écorce de ma vie.

De cette période, Élise, j'ai retenu ceci : nous avons entrepris très vite une relation sentimentale, en plein été, et nous fîmes de nombreux *bons voyages*.

Nous menions la chasse, Malika et moi.

Nous nous aimions dans la chasse.

Notre complicité, notre joie de vivre, notre faim l'un de l'autre en impressionnaient plus d'un, qu'on tînt compte ou non de notre différence d'âge. À aucun moment je ne divulguai le nom de baptême de Malika, et pendant ces années au cours desquelles nous avions écrit ensemble une belle histoire, il n'y eut pas non plus l'ombre d'une ombre entre nous. Nous étions ce couple que Focheux photographiait sous tous les angles. Il ne lui était même pas nécessaire de vérifier ses prises de vue. « C'est sur la pellicule », nous disait-il le pouce levé et, nous remerciant de notre spontanéité, de notre décontraction, il ne nous demandait pas de prendre telle ou telle pose : tout devait être sacrifié à la lumière et à la grâce.

Chasser avec Malika, lui prêter mon fusil, puis lui apprendre à coucher l'arme en joue, je considérais tout cela comme un privilège. La fixité du regard, la respiration maîtrisée, l'équilibre du corps et de l'esprit, tout cela n'avait cessé de me stupéfier, jour après jour. D'un safari à l'autre, le cliquetis de son fusil m'enchantait et Ricky, langue de vipère, était bouche bée devant la précision de son tir.

Les années s'écoulèrent dans une course trépidante qui repoussait plus loin, toujours plus loin, les limites de l'ennui et la menace des étreintes languissantes. Malika m'accompagnait partout, et je ne regardais pas à la dépense. Le chiffre d'affaires de mes cabinets d'architecte m'autorisait à tout lui offrir ; en contrepartie, je redécouvrais dans ses bras la douceur du berceau. Je n'idolâtrais plus qu'elle, ne jurais que par elle. Et j'évinçais les rivaux qui tâchaient de l'accoster : « Que complotes-tu dans mon dos ? Est-ce toi le voleur d'amour ? »

On eût dit que des épines s'enfonçaient dans ma chair quand Ricky lorgnait Malika avec une idée fixe. S'il la courtisait, ne serait-ce que par bravade, je hérissais mes piquants. Au vrai, je craignais qu'elle me dise un jour au téléphone : « Babel, c'est terminé entre nous... je ne chasserai plus jamais avec toi... ni aujourd'hui ni demain... » Ces paroles me feraient rugir comme un fauve.

D'un côté, je questionnais Ricky de l'air d'un homme sûr de le prendre un jour en faute ; de l'autre, j'enjoignais Malika de le rembarquer chaque fois.

Elle ne le faisait pas systématiquement. Ce laisser-aller dans sa relation avec lui m'horripilait.

Ce fut le temps des premiers orages.

Dès que la jalousie apparaît dans le ciel, la pluie accourt avec les éclairs, le tonnerre, la foudre. Suspicion. Procès d'intention. Brûlure des mots. Cœur sens dessus dessous. Dans les remous de la tempête, comment déchiffrer le présent ? J'étais incapable de parvenir à une trêve susceptible de rétablir la lumière. L'exagération des faits et des fautes ne m'effrayait plus. Et des peccadilles, j'en faisais des montagnes comme si j'étais amoureux de la bagarre. J'abusais de formules affûtées : « Tu n'es qu'une garce , une petite garce ! » Il ne restait que de mornes espérances, un simulacre de sourire, l'incompréhension. Je passais de la dérision au dérisoire. La froideur s'engouffrait en moi et je ne m'étonnerais pas, un beau matin, d'ouvrir la porte sur les ruines d'une rencontre.

Je me rappelle de tout, de nous, et pour sauver ce que je pouvais encore sauver de notre liaison, j'avais accepté, un soir, en présence de mes amis, de remettre sur le tapis une étrange proposition de Malika : chasser la papangue géante dans notre île. D'où lui était-elle venue l'idée de cette chasse hors de saison ? À partir de quel moment avait-elle germé dans son cerveau inventif ? Tout exaltée, elle m'avait dit sur l'oreiller que l'oiseau nichait à la crête du pic de la Sorcière : « Traquons-le ! Il n'est pas d'autre passe-temps pour nous que de nous adonner à la chasse, notre jeu favori. Toi, tu marcheras devant, dans ton rêve ; moi, je serai derrière, dans un autre rêve. Et nous nous rejoindrons dans le désir... »

Au début, j'avais vaguement cru à l'existence du rapace. J'y avais cru comme on croit aux monstres légendaires. C'est en côtoyant de vieux sorciers africains, peu de temps après, que j'avais appris ceci : on ne voit pas les zombies quand tout va bien dans le village, mais quand tout va mal avec la déveine, la maladie, la mort, ils vous guettent, ils vous persécutent, ils vous défigurent, et vous n'êtes plus qu'une ombre sans domicile fixe. Je m'étais souvenu également des dépliants touristiques qui vantaient l'originalité d'une « île de papangues ». Comme je répugnais à chasser au hasard de l'improvisation, j'avais consacré beaucoup de temps à recueillir des témoignages, à constituer un dossier avec textes, dessins, caricatures, lesquels prouvaient que l'oiseau n'était pas le fruit de l'imagination de chasseurs écervelés. Enfin, pas seulement. On m'eût surpris en me démontrant, à ce moment-là, qu'il appartenait à mes fantasmes .

D'ailleurs, tous mes amis n'avaient pas eu besoin d'en savoir plus pour applaudir à cette initiative, lors de la petite fête chez moi. Ce soir-là, lorsque Malika s'était blottie entre mes bras avec une langue à me lécher dans le sens du poil et des mots à chatouiller mon orgueil, je sus que nous ne pourrions plus renoncer à cette chasse qui répondait à notre attente.

Ce n'est qu'un chien

Toute une nuit à me répéter que j'étais seul dans mon rêve, Malika dans le sien, avec la certitude de ne plus pouvoir la rejoindre à présent que Kanou se promenait dans ses nuits à elle. Moi, je n'y étais plus. Je n'y serais plus. Le plus consternant, je me le rappelle encore, c'était son regard braqué sur le guide sans l'appréhension de m'offenser, puis cette indifférence, ce détachement qui la séparait de moi, quelque chose de brutal comme lorsqu'on commet l'irréparable. Malgré tout, dès le lever du jour, je serais là à franchir le col à la force des poignets, à pister Kalla, à penser que Manetti jouait au fantôme dans le layon et que, dans une heure, il resurgirait devant nous, éreinté, blême, mais vivant.

Réveil pénible ; les paupières lourdes.

Après le café et les biscuits autour du feu, j'ordonnai au groupe de reprendre la marche, sans chercher à me réconcilier avec l'un ou l'autre ; de toute manière, ma démarche n'aurait pas abouti. C'était la méfiance de part et d'autre, comme un os à ronger. Je m'étais contenté de leur dire que Kalla avait commencé à planifier ses attaques et à apprêter des pièges de plus en plus subtils, elle allait et venait à sa guise dans notre chasse, et cette façon présomptueuse de s'y installer, les ailes déployées, sous prétexte qu'elle était chez elle.

Escalade harassante.

Mais le pic me subjuguait.

Tout à coup le silence. D'où venait-il ? Pourquoi exerçait-il une si forte pression sur moi ? Il était indéchiffrable, angoissant : le silence de la bête qui bloque sa respiration pour ne pas alarmer la proie en vue.

Je m'arrêtai.

Le dos appuyé contre la falaise, je bus deux gorgées de la potion. Au bout d'une minute, je ressentis une sensation bizarre dans mon corps, mais pas de picotement dans la paume des mains, ni de bourdonnement dans les oreilles, ni de tambourinement dans la poitrine, ni de fourmis dans les jambes. Aucune vision anormale, mais des images qui me faisaient l'effet d'un *calme avant la tempête*. Je crachotai dans le vent une salive amère, puis je redoublai d'efforts pour rattraper le court retard pris sur le groupe, avec le sentiment que je ne tarderais pas à enfreindre les limites de la loi des hommes, à me démener dans un paysage dur à l'excès ; le vert y était exclu, le froid mangeait les muscles sournoisement, et les mêmes phrases stéréotypées me revenaient : Malika m'a trahi... elle n'a plus de projet pour nous, mais pour Kanou et elle... jusqu'au moment où, peu avant le goulet d'étranglement, des aboiements trouèrent le silence derrière un éboulis de roches, suivis d'un hurlement sinistre. Je grimpai vite et je vis Ricky se tordre de douleur par terre. À vrai dire, il se débattait entre les crocs du chien nègre. Cris et morsures. Toute la férocité d'une meute dans la gueule de la bête déchaînée. Il régnait un indescriptible désordre avec des geignements et des éclaboussures de sang.

L'effroi me figea sur place.

Que faire seul ?

Les autres marchaient devant, sans se préoccuper du sort de l'un des leurs tombé entre les griffes du monstre. Moi, j'étais là pour veiller sur Ricky. Même si je le détestais, je le défendrais. Le protégerais. Le désordre était aussi en moi, prêt à jaillir de mon corps et de la brume qui, venant du fond d'anciens c ratères, m'enveloppait. Je fulminai : « Kalla, c'est toi. Je t'ai démasquée, et tu mourras de mes mains. » Je fis feu. Aussitôt après, un ronflement assourdissant que propagea la montagne ; un vent de poussière me fouetta le visage et, à deux pas de culbuter dans le précipice, je me réfugiai derrière un amas de pierres ; j'étais hors d'haleine.

Il serait insensé d'y croire, et pourtant.

En dépit de ce que j'avais vu en Afrique, je ne pus m'interdire de penser qu'un mauvais rêve m'avait capturé. Le jour-nuit devint prison. Comme mes instincts de chasseur ne pouvaient pas m'aider, je n'avais plus d'autre solution que d'élever de nouveau le flacon à hauteur de mes lèvres. « Chien de malheur, j'aurai ta peau ! » grognai-je en

humant une odeur de soufre. J'étais un dieu vengeur, coléreux, impulsif. Et mon fusil aboya avec une puissance de feu inégalable. La masse informe gémit, se tut, se mut pour échapper à ma furie. Elle s'enfuit on ne sait où, rampant sur le sol dans un mouvement déstructuré par mes balles.

Je me mis à ricaner.

Soudain des murmures. Kanou, Malika et Focheux se rapprochèrent du cadavre avec des figures de Lazare, ils portaient la frayeur dans les plis du front, l'horreur dans les yeux, la stupeur dans la bouche entrouverte sur une prière. Le malheur si proche, la mort si inopinée. Et j'étais là à les épier, sans bouger un cil.

Focheux, la voix frémissante :

« Pourquoi l'as-tu criblé de balles ?

— Mais... ce n'est qu'un chien.

— Un chien ? Ricky n'est qu'un chien pour toi ?

— Je n'ai pas tiré sur Ricky, mais sur Kalla déguisée en chien. Elle a le don pour ça aussi...

— Comment le sais-tu ?

— Elle est entrée dans le corps de Ricky... Elle peut entrer dans le corps de chacun d'entre nous.

— Tu tires sur la sorcière, et c'est Ricky qui meurt ! fit Malika, désorientée. Tu veux qu'on gobe ça ? À cette distance, même un tireur inexpérimenté n'aurait pas raté sa cible. Cette fois-ci, le cadavre ne s'est pas envolé dans les airs, et il t'accuse de meurtre avec préméditation.

— Ce n'est pas moi qui tue, hurlai-je pour défendre ma cause, c'est Kalla.

— En fait, elle te tient à sa merci. C'est bien ça ? lança Kanou, embarrassé.

— Non. Ce n'est pas ça...

— C'est quoi, alors ?

— Je vous l'ai déjà dit. »

Focheux sur le ton d'une supplique :

« Écoute, Babel, si jamais Kalla entre dans mon corps, tu n'interviens pas, d'accord ? Cela ne m'intéresse pas de finir de cette manière. Cette mort ne me convient pas. Ricky ne méritait pas ça. Manetti non plus. Tu sais ce que je pense ? C'est la prison pour toi. Sans remise de peine. Aucun juge ne croira à des accidents de chasse.

À des crimes, oui. »

Des crimes ? C'était la pire des calomnies, à m'expédier à perpétuité derrière les barreaux. Regardant Focheux comme le lion regarde le rat qui vient traîner entre ses pattes, j'enrageai, je ripostai avec un sourire en coin : « Fais-moi confiance ! le fusil muet, je n'interviendrai pas... » L'ombre de Focheux n'avait plus la teinte bleue que j'aimais, c'était un gris souris terne, celle d'un photographe habillé d'un contraste de lumière et d'ombre de plus en plus dominante, comme s'il avait perdu son talent dans le raidillon, mais le plus fâcheux pour Focheux, c'est qu'il se considérait toujours comme un génie. Il toussota pour faire croire qu'il s'éclaircissait la gorge. Au vrai, il bouillait de voir Kanou lui laisser plus de champ libre pour une prise de vue idéale et, se déplaçant à droite, à gauche, avançant et reculant à la recherche du bon angle, il était pareil à la mouche attirée par le macchabée en état de décomposition. Il n'avait plus le temps d'analyser les faits, ni de réfléchir au-delà des clichés qu'il prenait, et il ne les comptait même plus.

Sous la contrainte des événements, son esprit critique s'était réveillé durant une minute, puis il avait reporté la réflexion à plus tard. L'œil dans le viseur, l'index sur le déclencheur, il photographiait la bouillie d'os et de chair comme un convive qui, dès qu'il s'est attablé pour dîner, ne se restaure pas mais s'empiffre. L'excitation lui avait fait oublier les crampes d'estomac, la lourdeur dans les jambes mais cette nuit, quand les images défileraient sous ses yeux, il ne s'endormirait pas, s'interrogerait à nouveau sur les circonstances du drame. À force de courtiser le sommeil, il aurait des lucioles sous les paupières et, frétilant sans cesse dans son sac de couchage, il verrait le doute s'insinuer en lui. Babel me cache quelque chose, déduirait-il. Je lui dissimulais la vérité pour ne pas troubler son sens artistique de moins en moins aiguisé, et je crois que, ce jour-là, il aurait aimé savoir si j'étais son meilleur ami. Bien sûr que non. Focheux le Fâcheux ne venait-il pas de se fâcher avec moi en me collant sur le dos la mort de Manetti et de Ricky ?

Je me tournai vers Malika. S'employant à rassembler ses pensées, elle ne savait plus sur quoi ni sur qui poser le regard pour trouver un espoir de survivre. Peut-être sur Kanou. Ou sur Kalla — qui me dévorerait les entrailles. Elle aurait alors pour la sorcière un profond sentiment de gratitude. Toutes ces horreurs, et ces coups de folie de

Babel. Toute cette jalousie. Elle ne verserait pas une larme sur mon cadavre. Le sort ne nous avait pas seulement séparés, il nous avait désunis. Malika semblait se dire que ce qu'elle avait de mieux à faire c'était de se poster derrière un rocher, tranquillement, jusqu'à ce que je sois dans sa ligne de mire.

Je la vois armer, épauler, viser, décharger son fusil sur moi ; je me tords sous les balles, j'oscille, je m'écroule. Comme dans un film qu'on passe en accéléré, je n'ai pas le temps de comprendre ce qui m'arrive. Dès que je réalise qu'il est question de moi, c'est trop tard : je suis étendu sur la rocaille. La terre boit mon sang et Malika se félicite de l'heureuse issue de notre relation. Je ne la sermonnerai plus. Je ne ferai plus des razzias sur les parties secrètes de son corps, et je ne serai plus celui qui annonce la fin des bons voyages.

Malika me fixa durement.

En deux heures, deux meurtres ! Et en trois heures ? Aurait-elle pu les empêcher ? Aussi indécise que la guenon qu'on relâche dans la forêt les yeux bandés, elle tendit le cou pour que la farine de pluie lave son visage, efface l'horrible spectacle de son regard et, les cheveux mouillés, de l'eau sur ses joues pâles, elle ressemblait à une héroïne de roman, l'un de ces romans qu'elle lisait sous sa tent e, le soir, à la lueur d'une lampe-tempête.

Moi j'étais le personnage louche, répugnant, abject, qui s'était condamné à être un objet de répulsion, englué dans ses contradictions, oui, mais dans quelle mesure ce personnage était-il *réellement* moi ? Malika me rangea au nombre des chasseurs les plus cruels qu'elle connaisse. Elle se détourna avec l'air d'éprouver un écrasement de soi et le besoin impérieux de fuir un envoûtement. Je devinai ses pensées : « Babel nous tuera. Il nous tuera tous... » Elle ne m'avait jamais vu dans ces états proches de la démence et s'étonnait d'être encore vivante. N'eût été la main ferme de guérisseur soudée à la sienne, une crise de nerfs eût secoué son corps.

Et Kanou ?

Il était sur le qui-vive, face à l'inacceptable. La partie de chasse lui donnait envie de vomir. Décidément, nous n'étions pas faits pour nous entendre. Et nous ne nous entendions pas plus que hyènes et chacals. Nous nous épiions, et la défiance redoublait. Pour froisser davantage mon orgueil, il pressait la main de Malika. Ne s'était-il pas dit que je pouvais le prendre pour cible ? N'avait-il pas vu avec quelle rapidité

tout pouvait basculer dans la tragédie ? D'un ton rude, il demanda à Focheux de rengainer son appareil photo.

« J'ai le bon cadrage !

— Arrête, je te dis, bientôt nous serons dans le viseur de qui tu sais (l'allusion me désignait clairement), et je crains que, avant la nuit tombée, on y passe tous. Car lui seul choisit qui, où, quand et comment.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Il se sert de toi. Il est capable de toutes les saloperies, et toi, son complice, tu les photographies. L'album-photos dont il rêve, tu l'as entre tes mains.

— Je fais mon métier.

— Tu fais surtout une belle cible.

— S'il me tue, qui lui remettra son album ? »

Ulcéré par l'entêtement de Focheux, il voulut à tout prix lui arracher son Leica des mains.

« Allez, donne-moi ça !

— Ôte tes pattes de là !

— Tant pis. Il ne fera pas de quartier. »

C'est étrange d'entendre parler de soi à la troisième personne, comme si on avait la possibilité de se dédoubler, d'être et de ne pas être, ou d'être le dessus du panier, celui qui n'a pas de porte à enfoncer pour voir l'invisible, ni de col à graver pour se placer hors de la mêlée, près des nuages. Se dire « je suis à la cime », c'est y être en un millième de seconde. On aurait beau m'imiter, escalader ciel et arcs-en-ciel, on ne connaîtrait personne qui vînt à ma cheville. Qu'il en soit toujours ainsi, pensai-je, persuadé que la journée ne s'achèverait pas sans qu'une nouvelle surprise fît le bonheur de Focheux, dès lors que Babel Mussard, un géant dans la lumière du crépuscule, s'approchait de la tanière de Kalla. J'étais tout proche de la gloire qui me tendait les bras. Je ne me retournerais pas pour vérifier si j'étais seul ou pas puisque le chasseur aguerri compte d'abord sur son expérience, ensuite sur ses amis. Et ma solitude, celle des bannis, je saurais la magnifier.

Pendant que Kanou et Focheux se disputaient, j'observais Malika qui, à en juger par son air perplexe, devait se dire que les deux « meurtriers » juraient avec ma personnalité. Peut-être se ressouvenait-elle du soir où, réveillée par des bruits de voix, une lampe à la main,

elle avait rejoint la petite foule massée à l'entrée de ma tente, se retrouvant ainsi en présence du chef de la tribu qui me pria de conduire son fils au centre de soins. Le même avait été mordu par une hyène, et les incantations et les gris-gris du sorcier n'avaient pas stoppé l'hémorragie. Pas moins de trois heures, avec un blessé à l'arrière du véhicule, pour parcourir la distance entre le camp et la bourgade. Néanmoins, je m'étais mis en route.

Et l'enfant, je l'avais sauvé.

Kanou renonça à priver Focheux de son appareil photo. Il revint vers Malika qui l'agrippa par le bras et lui demanda s'il croyait en l'existence de la sorcière, comme on demande au mystique chrétien s'il croit en Dieu. Il lui répondit que, d'après ce que son père lui avait rapporté, la sorcière existait pour celui qui croyait en elle, un mythe. Et le peuple, qui aime la poésie, parlait d'elle comme d'une sainte ou d'une diablesse. Dans la pièce de théâtre qu'il jouait, Kalla commandait à la terre, à l'eau, à l'air, au feu. Si on l'invoquait pour nuire à autrui, il fallait la rassasier de sang et l'agonir d'injures en créole ; si c'était pour protéger sa famille, il fallait l'abreuver de lait et l'enivrer du parfum de l'encens.

Nous n'avions ni lait ni encens.

En revanche, je n'en démordais pas : Kal la avait séché le sang de deux des nôtres, goulûment.

Kanou précisa ensuite que, pour la démasquer, il fallait boire une sorte de mixture sacrée, « car seule Kalla peut voir Kalla ! ». Je n'avais pas tant calculé ; vous pensez si je jubilais ! Et davantage quand je vis que l'expression « mixture sacrée » stimulait l'imagination de Focheux, le faisait saliver. Mais Kanou souligna aussitôt qu'il était inutile d'avoir l'eau à la bouche : la recette de la potion était perdue à jamais. Ne désarmant pas, Focheux s'écria qu'il donnerait sa vie pour un cliché de la pipistrelle buveuse de sang.

« Les paris sont ouverts ! » déclarai-je.

Ils en restèrent médusés. (Cet adjectif n'a un sens que si l'on cite Méduse, l'une des trois Gorgones à la tête hérissée de serpents, et dont le regard pétrifiait ceux qui la fixaient. Je dis cela, même si plus rien n'effraie les enfants aujourd'hui, pas plus Méduse que Kalla.) Focheux, d'une voix émue :

« De quel pari s'agit-il ?

— Si tu me suis, lui promis-je d'un air grave, tu verras Kalla. Que

décides-tu ?

— D'après Kanou...

— Kanou n'a pas la potion, moi si. »

Je sortis le précieux flacon de ma poche, et je le lui mis sous le nez pour qu'il salive cent fois plus.

« Je ne voudrais pas te contrarier, mais il faudra plus que l'arôme d'un vieil alcool pour me berner.

— C'est une fiole de potion sacrée. Et c'est le vieux nègre qui me l'a préparée... le père de...

— Mon père est mort, m'interrompt Kanou.

— Et qui t'as vu en haut du rocher, hein ?

— J'ai cru voir une silhouette, c'est tout. »

Telle une sonnerie de rappel pour activer le réflexe conditionné chez Focheux, je réitérai ma question.

« Alor s, que décides-tu ? »

Il songeait déjà à plastronner pour la galerie, une fois qu'il aurait fixé l'image de Kalla sur la pellicule. Même si elle était ouatée de brume, floue (un flou artistique), car l'appareil photo risquerait de trembler à l'heure de la confrontation entre la curiosité et les sortilèges, qu'importe, les journaux et magazines la reproduiraient à la une avec des titres ronflants et des commentaires dithyrambiques.

Laissant ce rêve creuser son sillon dans l'esprit de Focheux, je m'accroupis pour ouvrir le sac de Ricky et répartir équitablement entre nous saucissons, biscuits, café, conserve, eau, abandonnant le superflu sur place. Tout mon orgueil dans un sourire. Toute mon insolence dans un geste quand je tendis le fusil à Kanou qui le prit à contrecœur. Une poche fouillée, je fouillai l'autre. Je passai ensuite aux poches extérieures. Mes doigts saisirent la lettre-testament que je glissai dans la tige montante de mon brodequin. Je persévèrai pour trouver la patte de panthère. Rien. Ricky l'a sur lui, me dis-je. Oui, ce doit être ça... Mais comment vider ses poches l'une après l'autre sans que Malika me suspecte d'être un détrousseur de cadavres ? Et surtout sans qu'elle ait de l'aversion pour moi ? J'étais surveillé, soupçonné du pire. Mes mains se raidirent de rage et d'impuissance.

Chaque fois que je revois cette scène, une sensation d'étouffer m'étreint et je me dis que tout ça est arrivé par ma faute. J'ai toujours eu du mal à assumer cette page de mon histoire, à la prendre sur mes

épaules et, telle une peau de guépard trouée aux mites, elle me rend méconnaissable. Je l'ai donc enfouie en moi comme on enfouit un secret au fond du puits où l'on se noie, ai-je avoué à Élise.

Silence.

On entend seul le bruit des vagues.

Je me rembrunis. Pourquoi me raconter ? Et pourquoi attirer l'attention sur moi ? Demain, les vacanciers sont fichus de me conspuer, de me lapider et de me jeter à la mer parce que je me moque de mon apparence comme de l'an quarante. La tignasse, la barbe, les godasses. Le regard en biais. Les cris d'oiseaux. Les crises de nerfs à se rouler sur le sable. S'il y a faute et s'il y a expiation, dit-on, il y a rachat. Est-ce que j'essaie de me racheter ? Est-ce que j'ai de l'indulgence pour mes amis ? Pourquoi cette étudiante en sociologie rôde-t-elle ainsi autour de mon passé ? Ne pas céder à la morosité ni à la lassitude. Il faut donc poursuivre puisqu'un récit ne vaut que par la portée qu'on lui attribue.

Malika a disparu, et l'amour avec elle.

Cœur fermé, impossible à rouvrir. Plaie ouverte, qui ne s'est pas refermée. Cela fait plus de vingt ans, jour après jour, que je mendie une porte de sortie. Me voilà à souhaiter que, m'écoutant, Élise voie le morceau qui manque au puzzle afin de reconstituer la matérialité des faits selon une logique implacable. Ma culpabilité, je ne la nie pas. Je ne tâche pas non plus de ruser avec le destin qui ne m'a rien épargné. Comme je ne suis ni menteur ni bonimenteur, je ne débite pas des contrevérités en me disant que ça allégera mes angoisses.

Soumise à des lois célestes inexorables, la mer est aussi patiente qu'Élise Pajot. Nous restons assis sur le sable, même si avec la marée montante nous sentons tous les désagréments qui pourraient survenir. C'est court, une nuit ; les heures trottent sans que je m'en aperçoive, ma voix se mêle au chuchotis des vagues roulant le sablier sans émotion, et les cheveux d'Élise flottent sous un vent frais.

Face à elle, deux attitudes se sont offertes à moi : fuir dans le mensonge ou traquer la vérité qui s'est égarée quelque part. Jamais je n'ai fui. Jamais je n'ai fui devant la mort lorsque, me rattrapant dans le sentier, elle me gratifiait d'une tape amicale dans le dos. C'est beau la mort qui, comme un vieil ami, vous accoste dans la brousse, beau et déconcertant. Dans sa main il y a l'oubli de soi — de la mort elle-même —, il y a le néant ou la promesse de l'éternité. La mort vient

avec les cachotteries du trafiquant d'armes et la rouerie du braconnier. Je n'ai pu résister à l'appel pressant de Kalla ; je n'ai pu me débarrasser de la haine pour mon père. Oui, je refuse de le libérer de ce lien maléfique, de ces chaînes qu'il s'est mises au cou, aux poignets, au cœur qui, malade, l'a cloué dans un fauteuil roulant. C'est de cette manière qu'il m'a enchaîné à lui. Je me souviens de sa maladie, de sa jambe paralysée depuis plusieurs années déjà, mais je ne regarderai plus en arrière, je ne repartirai plus là-bas où, prisonnier de son handicap physique, épiant la porte d'entrée, il espère je ne sais quoi de je ne sais qui.

Le livre inachevé

À l'époque, j'étais persuadé que nul n'oserait me voler Malika, plongée dans sa lecture les soirs de clair de lune. Plus que lire, elle m'attendait. Plus que m'attendre, elle m'aimait. Quand Ricky la reluquait, la méfiance s'enracinait en moi. S'il chuchotait à son oreille, je le soupçonnais d'échanger des propos grivois avec elle et de l'accabler de propositions indécentes. S'il la frôlait, je me disais que je le prendrais pour cible. Et s'il passait de la plaisanterie à la provocation, je saisisais la main de Malika pour l'éloigner du feu et de l'infidélité. C'était une véritable insulte qu'un Ricky pût croire une seconde qu'il aurait une passade avec Malika. Le seul fait d'y penser c'était une gifle pour moi. Un affront. Un camouflet. Et je lui recommandais de ne pas répondre aux avances de ce vaurien mais de le rembarrer, car avant elle, rien de merveilleux n'avait illuminé ma vie.

Après elle, ce serait pire. Je ne me reverrais plus repartir dans la savane le fusil à la main. Je ne le dirais à personne, mais j'y songerais encore la nuit.

Après elle, le cri de la désolation.

L'abomination de la consternation.

Je me rappelle du jour où Ricky, alors que nous étions réunis au milieu du camp à causer de choses et d'autres, tout en allumant son cigarillo, avait proposé à Malika une virée en quatre-quatre dans le désert de la Namibie. Nul doute qu'il préméditait de me la ravir. Il se leva ; il lui décocha une œillade comme s'ils avaient échafaudé ensemble le plan de se retrouver derrière les dunes de sable, cependant ils savaient que le bled était dangereux, non sécurisé par les gardes ; ils savaient aussi que je ne leur pardonnerais pas la plus petite

impudence. Malgré tout, Ricky s'était mis à siffloter nonchalamment. Son attitude était désinvolte et arrogante, certain que Malika le suivrait sans me prévenir, docile et consentante.

Si d'autres s'acharnent quelquefois à comprendre, un chasseur n'aspire qu'à se venger. C'est ainsi que par goût des repréailles, pour défendre ce qui m'appartenait, la jalousie, au garde-à-vous avec son âme de gendarme, avait éveillé en moi le désir de punir Ricky. Avant de le punir, le dévisager. Dévisager au sens ancien du terme, c'est-à-dire déchirer son visage afin que tombe le masque, et qu'il s'incline devant moi. Plus d'une fois, je l'avais averti d'être d'une parfaite correction avec Malika. Corriger la trivialité des mots, l'ambiguïté des gestes et des clins d'œil pour ne pas atteindre le point de non-retour.

Un matin, j'avais questionné Malika : « Que cherches-tu dans ces romans rangés dans ton sac à dos ? » La vérité, avait-elle répondu. Pas celle du roman, mais celle qui dormait en elle. La pressant dans mes bras, je lui avais confié que c'était elle ma vérité. Avec un air espiègle, elle m'avait dit que ça lui était agréable d'être le livre -vérité d'un homme qui la dépouillait de ses incertitudes. Sur la page de gauche, je la dévorais ligne après ligne, avide de mieux la cerner, comme lorsqu'on cerne un nom d'un trait ; sur la page de droite, comparant la chute des phrases à celle de ses reins, j'émettais un sifflement d'admiration.

Lorsque tout cela me revient en mémoire aujourd'hui, me parlant de l'amour de Malika, je me dis que si je n'avais pas tourné les pages à rebours, je serais allé plus loin dans ma lecture d'elle. Ça m'écœure d'avoir laissé inachevé un livre si édifiant et prometteur. Je suis si malheureux de ne pas l'avoir lu et relu d'un regard plus lucide, afin de mieux déchiffrer ce que je lisais entre les lignes ; je suis contristé de ne pas avoir demandé à Malika si elle pensait qu'un jour je parviendrais à lire en elle comme à livre ouvert.

Elle épousait l'idée qu'il ne fallait s'interdire ni joie ni plaisir, puisque tout avait une fin. Même les bons voyages. Chaque fois qu'elle était près de moi, on aurait dit que la mer et le ciel s'ouvraient devant nous, que les frontières reculaient, que rien ne nous empêcherait d'aller chasser l'ours polaire, comme on songe à décrocher la lune. J'étais ce guerrier dont elle avait rêvé depuis la tendre enfance, aussi lui avais-je offert la lune et la chasse à l'ours polaire. Sa vie avait un

sens, la mienne également, jusqu'à cet instant où j'avais tiré sur Ricky à bout portant, à cause du chien nègre suspendu à sa gorge.

Il était important que j'eusse le dernier mot.

Et il n'irait plus nulle part en quatre-quatre désormais, à moins que ce ne fût en enfer ; il ne guignerait plus Malika au passage, ni aucune autre femme. Ce moment, je l'avais opiniâtement attendu comme une grâce. Mais alors quoi, ne souhaitait-il pas mourir lors d'une chasse ? Eh bien, c'était chose faite et bien faite.

Nul n'étant irremplaçable, cette perte n' était ni à pleurer ni à déplorer.

Ce qui devait arriver arriva.

C'était terminé pour lui, l'aventure.

Au bord du précipice, la mort lui tenait compagnie. Qu'il la courtise à son aise ! Qui pour contrecarrer ses plans foireux ? Pas moi. Toutes les solidarités envolées, on agissait chacun pour soi. Je ne supporterais pas plus longtemps qu'on me dise qu'il faudrait enterrer le corps... il faudrait ci, il faudrait ça... Ah, qu'on se taise ! La bouche béante, Ricky n'avait plus de dignité ; ses lèvres pendaient, sa face était blafarde comme si la sorcière avait sucé son sang jusqu'à la dernière goutte. Soufflant sur son cadavre, le vent avait raidi la peau de ses mains ; la bruine avait plaqué ses cheveux sur la nuque et lui avait prêté une larme de regret. Je pris Malika à part pour lui avouer : « Que tu me croies ou non, je n'ai pas voulu ce que je suis en train de vivre avec toi. Je n'aurais pas tiré sur Ricky s i la bête ne l'avait pas attaqué aussi féroceement. Je n'ai pas voulu lui fendre le crâne avec la crosse de mon arme, ni lui cracher dessus, ni pisser sur son cadavre, ni crier qu'il ne me narguera plus, ni hurler qu'il ne s'interposera plus entre toi et moi comme il s'amusait souvent à le faire. Dis-moi, qu'est-ce qui s'est brisé entre nous ? »

La certitude d'avoir perdu Malika élargissait en moi le champ de la solitude. Et je mourrais d'envie de saisir son visage entre mes mains. Et je recherchais cette part d'elle qui m'avait tellement aimé, mais comme elle semblait toujours ignorer ce qui m'avait attiré vers elle, ce que je m'étais efforcé de trouver en elle, que je trouvais lors de nos chasses, elle ne répondit pas à ma question. Une question insoluble ? En fait, nous n'avions plus réponse à rien quant à notre proche avenir parce que j'avais dressé un mur entre nous, avec des barbelés.

Et j'eus la confirmation de ce que j'avais supposé : Ma lika s'était

attachée, corps et âme, à Kanou. Je pris conscience aussi qu'aucune autre femme ne me ferait plus voyager autant sous sa tente, à la lumière d'une lampe-tempête. Avec quelle impatience j'attendais l'instant sacré où elle lisait pour moi ! Je m'en souvenais, les mots avaient le goût de sa chair, sa chair la saveur des mots, et j'allais loin dans la lecture de son corps, très loin même.

Elle était à mes yeux l'œuvre inépuisable.

Et maintenant ?

Tous trois avaient repris l'escalade. Pareils à des fantômes, ils marchaient d'un pas incertain vers le sommet du pic. Bouffées de froid. Et des traînées de frayeur les accompagnaient dans le silence. Après ce qu'ils avaient vu et entendu, ils n'étaient plus sûrs de rien, n'ayant pas connu auparavant d'heures à ce point incertaines.

Tout s'assombrit subitement.

Le ciel noircit, s'endeuilla sur la montagne.

Je sortis la lettre de Manetti de mon brodequin, je la roulai comme une boule de pain et n'en fis qu'une bouchée. Avais-je une mine de papier mâché ? Sûrement. Assis sur une grosse pierre, la bouche amère à cause de l'encre peut-être, je regardais le ciel noyer les pitons dans la brume. Rien ne m'apaurait plus. Cette peur venue de l'enfance s'en était allée. Cette peur sourde et ténébreuse, les enfants brimés et humiliés la connaissent, la reconnaissent lorsqu'elle quitte leurs cauchemars et se dresse au pied du lit, au réveil. Je n'avais plus peur des sorcières, des revenants, de mon père. J'avais peur de moi. La peur de soi, c'est l'orage ; la haine, c'est l'éclair. Plus irrépessible l'envie de satisfaire la lame de mon poignard pour ramener le trophée. Je me promis de le faire. Cette promesse stimula le combat de gnous dans ma poitrine et précipita ma chute dans l'exécration.

Quel autre choix m'avait-on laissé ?

Plus loin, Focheux m'attendait. Je dus lui paraître si bourru qu'il jugea bon de ne pas me photographier. Ne pas gâcher la pellicule. Lui, il ressemblait à l'insecte qui vibronne à proximité de la toile d'araignée. Comment lui dire, ne fût-ce que pour le reconforter, que tout se passerait bien en cas d'attaque ? Un persiflage dans le ton, il m'avait imploré de ne pas intervenir si Kalla fondait sur lui, pourtant il savait que les rapaces adorent becqueter, écharper, le principal étant de se nourrir, de se gaver de chair putréfiée ou pas, de roter (une politesse de la sorcière), de déféquer un liquide fétide, de se repaître

de carnage, et puis de s'assoupir une minute avant que le bec ne replonge dans les entrailles, insatiable.

Focheux s'agitait tant que, me disais-je, du boîtier de son Leica pourrait jaillir un grouillement de monstres — des fantômes d'éléphants, de rhinocéros, de buffles, de lions, de léopards, de charognards abattus dans la brousse. N'eût été la crainte de le voir se jeter dans l'abîme, je lui aurais confisqué son appareil photographique. Mais ç'aurait été comme le dépouiller de sa raison de vivre. À présent l'immobilité de mon visage avait de quoi le déstabiliser plus encore. Ni larme, ni tristesse, ni remords. Je l'examinai de près, comme s'il n'était plus en odeur de sainteté dans cette partie de chasse. Voici ma sentence : je n'intercéderais pas pour lui. Non, j'étais trop hyène. Je fis en sorte que nos regards ne se croisent plus, pour ne pas éveiller ses soupçons quant à sa mort prochaine. Car il allait mourir. Comment ? La mort est une inconnue. Alors je lui lançai que nous ne devrions pas moisir ici plus longtemps. « On ne sait jamais ! » Je n'avais pas parlé de la mort, mais j'avais appuyé sur le « on ne sait jamais » pour qu'elle soit dans l'implicite.

Et je ferai de toi un héros

Focheux ahanait derrière moi, la bouche ouverte pour expulser la buée et la fatigue disséminée dans ses muscles. Voué à l'obscur, traînant les pieds, il n'était plus maître de son destin ; le compte à rebours avait démarré pour lui, et son ambition de me confectionner un album-photos n'empêcherait rien. Cela me plairait assez de semer des leurres devant lui, qui fonctionneraient bien puisque quelque chose lui commandait de m'être plutôt agréable. L'absurdité de la traque ne le révoltait pas. Il s'entêtait à aller jusqu'au bout de son talent, photographier l'inimaginable, et ce fut à l'heure du crépuscule que son aveuglement l'incita à venir se cogner à ma toile, à s'y emmêler les ailes de son plein gré, désormais tout un réseau de fils gluants et flexibles le retenant captif dans mon ombre.

La pluie cessa, sans motif.

Avant la nuit, j'atteignis le second plateau, guidé par une lueur vacillante.

Un feu de brindilles suffisait à entretenir le courage de K anou et de Malika qui grignotaient des biscuits, silencieux. Je m'avançai vers eux. Si le nègre-oiseau, me dis-je, continue de dévorer Malika des yeux comme un lion qui n'a pas mangé depuis une semaine, je mets un chargeur et je tire jusqu'à ce qu'il ait une indigestion de plombs. Je leur en voulais de cette décontraction si bien assise, qu'elle soit feinte ou pas. Malika fixait la flamme sans me prêter attention. Kanou semblait se poser la même question qu'elle : quelle heureuse issue à cette chasse pour eux ? Je soufflai sur mes doigts pour les réchauffer, en épiant l'arrivée pitoyable de Focheux qui fit un tomber-lever à un mètre du vide. Je pris ma lampe dans la poche extérieure de mon sac à dos, je l'allumai et projetai le faisceau lumineux vers la silhouette

pliée en deux, un de ces spectres qui ne savent plus dans quel univers ils évoluent. Alors je compris que l'à-pic de la falaise lui avait démanché les jambes et entamé le moral. Pour se rasséréner, il tripotait machinalement son Leica. C'était compulsif, une sorte de manipulation rituelle. Et seule la mort, rampant à ses côtés, pourrait le lui subtiliser dans un moment d'inattention.

Me désintéressant du chemin de croix de Focheux, j'orientai la lumière vers Malika. Elle ne m'avait jamais paru aussi séduisante que dans la fragilité de son être, et se raviva en moi le désir de braconner, de railler, de fustiger ce à quoi elle croyait : la liberté d'aimer un autre que moi, de s'ouvrir à lui, de sentir ses mains lui prendre la taille pour la guider vers d'autres saisons qui s'annonçaient fertiles en tendresse. Quoiqu'elle gardât la tête baissée, les yeux dans la flamme frémissante, je parvins à deviner sa pensée. Je la voyais prête à m'effacer de son présent, désorientée par les souvenirs qui remontaient à sa mémoire, comme les poissons-bichiques remontent l'embouchure de la rivière.

Elle se revoyait sans doute à feuilleter les dépliants de l'agence de voyages, émue par la photo du chasseur imprimée en couleurs sur du papier glacé, mais aujourd'hui elle ne reconnaissait plus ni l'homme, ni le chasseur, ni l'amant : les avait-elle seulement connus ? Avec le temps le papier avait viré au sépia et perdu son moiré, son côté chatoyant, tape-à-l'œil, attrayant, si bien que cet homme s'était enlaidi, il avait l'œil glauque et la bouche pleine de mort-aux-rats. Cet homme, avec ses yeux chassieux, ne distinguait plus le jour de la nuit, la haine de l'amour, le bien du mal. Tout chancelait autour de lui.

Tout à coup la sensation de m'approcher d'un incendie dans la brousse, avec le vent qui rabat le feu occasionné par la foudre, et c'est l'herbe, l'arbre, la bête, tout le village que les flammes encerclent et embrasent.

Même si elle n'extériorisait pas son appréhension, Malika était sur le quivive à toiser cet homme, comme si elle avait trébuché sur l'un de ces pièges grossiers mais efficaces, souvent utilisés par les braconniers avertis : dès que le guépard touche la proie, le déclic se produit, et le voilà prisonnier de la cage. Le braconnier, c'était moi ; la proie, c'était Malika ; le guépard, c'était Kanou.

Je déviai le rayon lumineux de ma lampe, dès l'instant où il n'y avait plus lieu de m'attarder sur ce qui avait été entre Malika et moi.

Je m'étais exclu de sa vie, et le fait qu'elle soit toujours présente, enracinée dans la mienne, n'influerait pas sur son comportement par rapport à moi. Qu'étais-je en droit de lui réclamer et de supposer qu'elle était disposée à me l'accorder ? Rien. Absolument rien. La preuve : elle effleura des doigts la joue de Kanou. C'était intentionnel. De l'impertinence par volonté délibérée qui m'assomma un peu plus.

J'allais éteindre ma lampe-torche lorsque je me résolus à la diriger vers Kanou. Pareil au guépard qui médite un coup tordu pour se tirer d'affaire, il s'était ramassé sur lui-même, ne dissimulait pas ses intentions envers moi, parce que je les mettais en péril et il s'étonnait que la montagne m'eût laissé libre de mes faits et gestes. Selon lui, elle aurait dû me conduire jusqu'à une embuscade à laquelle je n'aurais eu aucune chance de réchapper, pour que j'aie à parler aux morts en compagnie de Manetti et de Ricky, si les morts se parlaient entre eux. J'espérais retrouver l'amour égaré dans la brume, c'est la haine qui me faisait des yeux doux. Il n'est pas de plus grande injustice, me dis-je, lorsque la femme que tu aimes te vomit, et lorsque ton guide machine ta perte. Que veux-tu de plus ?

Je voudrais que Malika soit de nouveau à moi, et qu'elle relate nos chasses aux babouins en Éthiopie.

Je souffrais de moi-même, d'eux — de leur silence. Qu'exprimait donc ma physionomie ? Qu'importe, au fond. Prenant le mors aux dents, je ne lâcherais rien. À moins qu'ils ne me témoignent leur soutien inconditionnel, qu'ils se confondent en excuses et m'assurent n'avoir pas décidé de s'enfuir... Mais ils ne s'excusèrent pas, ni ne s'avouèrent coupables de quoi que ce soit. Qu'on se figure la douleur qui me vrillait le crâne ! Je replongeai dans la brume avec ma haine. Une haine comparable à celle qui m'avait obligé à répondre autrefois à l'irascibilité de mon père. À force de la regarder, je m'étais habitué à elle. À force de me blottir contre elle, soi-disant pour mieux l'apprivoiser, elle avait asservi mon cœur et renforcé les haines qui s'y nichaient déjà. D'autre part, associer la haine à la jalousie, comme les scientifiques associent des molécules, c'est les rendre plus destructrices, et Kanou aurait intérêt à ne pas se hisser en travers de mon chemin.

Puis le jour s'éclipsa.

La nuit tomba ; la montagne se réveilla.

Le plateau devint un lieu inhospitalier, comme s'il était placé sous

l'empire d'on ne sait quel pouvoir maléfique, un lieu hanté (il n'est pas d'expressions plus adéquates pour décrire l'atmosphère qui s'en dégageait), et, pour évaluer la nouvelle situation objectivement, je me disais que, si on respectait le genre fantastique, je serais bientôt sujet à des visions biscornues, j'entendrais de la musique, des voix, des bruits de chaînes, des prières qu'on récite pour chasser les démons les plus récalcitrants. « Je » et non pas « nous ». Car le maléfice ne semblait pas affecter les autres qui se hâtaient de monter leur tente.

La nuit était prison ; les barreaux solides.

Tant pis, pensai-je. Je devais grimper au sommet de l'exploit, même si la vie ne valait pas la peine d'être vécue loin de Malika. Mais dans cet imbroglio, comment y voir un peu plus clair ? Où était la solution ?

Je fis quelques pas en direction de Focheux. À croupetons, il fichait ses piquets dans le sol, et lorsque je m'adressai à lui de ma voix venue d'une planète inconnue (j'en fus sidéré moi-même !), il sursauta, rentra le cou à la manière d'une tortue qui se protège des griffes du chat malicieux. De la stupeur dans les yeux, il se redressa et se tourna vers moi lentement, un affreux sourire sur ses lèvres.

« C'est moi Babel ! »

Comme je lui demandai s'il était toujours décidé à sacrifier sa vie pour photographier Kalla, il me fit comprendre que sa résolution était arrêtée.

Il aurait pu me rétorquer : « C'est casse-cou, vas-y, toi ! » Non. Il avait le cœur pris dans un étau, mais la peur qui résonnait en lui tel le son de crécelle du crotale lui indiquait qu'on ne choisit pas sa passion. C'est elle qui vous choisit. Je lui rappelai nos discussions à l'agence de voyages, quand il étalait ses photos sur la table pour les commenter, il s'attardait à m'expliquer l'esthétique des fondus, des surimpressions, du flou, tout en se composant un visage différent à chaque cliché. C'était un langage mimique à divertir une momie. Sans verser dans un excès de subtilité, je découvrais le regard que Focheux posait autour de lui, son aptitude à jouer avec la lumière et l'ombre, à varier les angles de prise de vue, à privilégier le contraste, le mouvement de fuite des diagonales qui le ravissait tant. Ces scènes de chasse qu'il me montrait sur papier, nous les avions vues ensemble dans la savane, à la seconde près, mais lui, l'œil dans le viseur de son appareil, il les avait recomposées avec la clairvoyance d'un photographe surdoué.

Une fois, je le dis avec franchise, j'avais profité d'un instant d'intimité pour savoir si Focheux avait une maîtresse, des chats, des oiseaux, et tutti quanti. Aussitôt sa bonne humeur s'était dissipée. De fait, plus jamais je n'avais abordé avec lui une question afférente à sa vie privée. Oui, mais qui prévenir s'il lui arrivait un accident quelconque ? Sa vieille maman fouillerait dans sa mémoire avant d'interroger d'une voix chevrotante : « Qui ? Mon fils ? Mon cher monsieur, si j'avais un fils, pourquoi serais-je comme une âme abandonnée ? »

Depuis plusieurs jours, Focheux s'éreintait dans le raidillon en quête de l'inédit, et la langue me démangeait de l'instruire sur son sort, d'annihiler sa prétention à vouloir élever le génie de la photographie contre la laideur du monde. Il ne voyait plus rien du ciel bas, brumeux, cendrex. Et il attendrait là, sur le plateau, que Kalla ouvre ses grandes ailes d'épouvante. Peut-être s'imaginait-il bêtement qu'il n'était pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, que rien ne pourrait le freiner tant qu'il n'aurait pas photographié la sorcière avec la gourmandise d'un novice. En outre, il savait que, pour lui comme pour moi, la guerre ne cesserait jamais, qu'une chasse en appelait toujours une autre, tous deux fascinés par le désordre de la mise à mort qui nous procurait une sensation de paix fugitive dont une analyse trop soutenue ferait bâiller d'ennui Élise.

J'attaquai patte douce, le suppliant de ne plus sourire. Je lui dis que ce n'était pas drôle, ça m'exaspérait. Il marmonna qu'il ne souriait pas. Le heurter de front eût été une maladresse ou une idiotie, j'optai donc pour un discours consensuel, c'était plus diplomatique. J'avais beaucoup appris des Soninkés qui se servaient des mots (du tact dans la bonne conduite d'une affaire) avec la même délicatesse qu'ils mettaient à coiffer leurs cheveux en quatre tresses. À la fin de la négociation, on cause comme eux ; plus souple, le langage rebondit avec une infinité de nuances dans la voix et le ton ; la pensée ne se comporte plus comme une pie, bavarde : elle est d'une extrême discrétion, avec un aspect religieux.

« S'il en est ainsi, mon ami, tu peux continuer à ne pas sourire ! (Première tresse amicale.)

— Vraiment, je peux ?

— Oui .

— Pourquoi cette générosité ?

— Voyons, tu sais bien qu'on offre une cigarette au condamné assis sur la chaise électrique. (Deuxième tresse ou offensive à sagaies à peine mouchetées.)

— Il n'y a pas de chaise électrique, ici.

— Non ! il y a pire. (Troisième tresse destinée à amarrer doucement le cœur.)

— C'est quoi, le pire ?

— Souffrir, par exemple.

— Babel, tu es un joyeux drille, mais quand tu te mets à faire dans le macabre, tu le fais bien.

— Et tu projettes peut-être de... (La quatrième tresse doit amener l'interlocuteur à dévoiler son jeu.)

— De négocier, cher ami.

— Là, il faut que tu m'éclaires. (Donner du mou à la discussion en desserrant les quatre tresses.)

— C'est très simple. Tu meurs, et je ferai de toi un héros. Les enfants iront dans des écoles qui porteront ton nom, et les amoureux se promèneront dans la rue Babel-Mussard, tu t'imagines ! Les gens du peuple aiment les hommes qui savent mourir pour une noble cause. Mes photos les persuaderont que tu ne chassais pas pour ton compte mais pour ton île, que tu es le frère jumeau de Mondo qu'on a rencontré à Baxa-Baxa, qui s'abstient de manger seul la chair de la bête abattue de ses mains... » Il jaugea le futur héros à sa juste valeur. Puis : « Tu feras la une de tous les journaux avec ces titres : "Babel, chasseur d'âmes errantes", "Babel contre Kalla la sanguinaire" ou "L'héroïsme de Babel-Babel." Un style classique, certes, mais on n'innove plus en art depuis longtemps, et les plus belles photos comme les plus beaux contes vivent de conventions. »

La naïveté de Focheux, lequel parlait de Babel au passé, si incongrûment, me fit éclater d'un rire énorme que la montagne reprit en écho. Un rire qui se moquait des étoiles filantes. Un rire que le photographe désapprouva en secouant la tête. Et moi, froissé par ce manque d'égards, je le fixai, un désir de nuire dans mon attitude, mais j'ignorais encore ce que j'allais inventer contre lui. J'improviserai, pensai-je. Je ne pouvais m'interdire de le dédaigner, lui trouvant un air perfide, hypocrite, dès lors qu'il n'y avait plus de vraie complicité entre nous. Souhaitait-il photographier ma dépouille sans que la papangue eût perdu une seule plume dans la bataille ? Même si Kalla

n'avait jamais tremblé devant quiconque, même si sa force était celle d'un troupeau d'éléphants, sa légende celle d'une sorcière rouée et sa loi celle du monde invisible, n'avais-je pas mérité plus d'estime ?

Pendant que mon regard errait sur la nappe de brouillard, la petite voix intérieure osait me raisonner : « Tu ne pèses rien face à Kalla. Si tu la défies, elle t'étripera. Fais demi-tour ! Ne passe pas toute ta vie à te tirer dessus, à châtier ton père cloué dans un fauteuil ! » J'objectai que c'était désagréable de s'entendre dire ça, de philosopher bla-bla-bla, alors que mon adresse de chasseur chevronné m'autorisait à abattre tout animal en fuite d'une balle. Le jeu s'était emballé, et il n'y avait plus de règles si ce n'est celle de tuer avant d'être tué.

Aujourd'hui, que dire à Élise Pajot ?

Peut-être que, si j'avais su rire non pas de Focheux mais de moi-même, j'eusse pu me vanter de l'avoir échappé belle. Mais il en avait été autrement. Tel un cobra, je représentais le danger à l'infini. J'étais l'une de ces formes vipérines se glissant partout, ces bêtes plates, la tête à écraser avec le talon si on possédait le contrepoison. J'avais dû être victime d'un envoûtement avec des aiguillettes, du feu, de l'eau bénite, des blasphèmes, exactement comme celui que j'avais pratiqué sur les caricatures de Kalla découpées dans un journal satirique.

Tout est force de dissuasion.

La chasse est une guerre.

La chasse est un poème ou un psaume. On a l'œil et l'oreille de la bête. On a son instinct de survie. Avoir l'œil et l'oreille de la savane, c'est être au bon endroit et tirer au bon moment. Cela fait de vous un chasseur qui maîtrise sa traque et la mène à son apogée : l'hallali.

Excédé, je hurlai :

« Mais qui traque qui ? Et qui me trahira ? »

Effrayé, Focheux partit à reculons.

En m'interrogeant sur ce que Kanou intriguait pour son propre compte, j'extirpai de mon sac à dos la tente, je l'ouvris et la dressai comme je pus. J'étais dans un cul-de-sac oppressant. Et le mur qui barrait ma route, ce n'était ni l'obscurité, ni la falaise, ni le précipice, mais l'indifférence de Malika. La colère m'avait plongé dans un abîme de contradictions à cause du dégoût posé sur ses lèvres. Naufrage de mes espoirs face au pic de la Sorcière qui affichait la couleur du temps. Souvenirs confus d'un amour en ruine. Orages. Cataclysmes.

Aucune paix ne me visiterait plus.

Le pire, c'est que je saurais pourquoi.

Cette nuit-là, j'avais enfilé des vêtements chauds et secs (pantalon, tee-shirt, caleçon, chemise mouillés entassés dans un coin de la tente), pourtant le sommeil me fuyait. Les mains sous la nuque, je me demandais ce que m'avait fait la bête que je tuais ni pour sa chair ni pour sa peau. Était-ce pour que tout un village mange à sa faim avec les dollars versés au chef du clan ? Admettons ! C'était une excuse, pas une explication. Et pour obtenir une réponse, devais-je frapper à la tête, au cœur, à l'âme ? Qui pour en vérifier l'authenticité ? Le gouffre à mes pieds. C'était d'un côté le connu (l'infidélité de Malika agissant sous l'influence malfaisante du guide), de l'autre l'inconnu (les feintes de Kalla), et l'envie de faire un carton me tarabu stait. Je me levai puis me rhabillai. Je fis une ronde afin d'épier les déplacements équivoques d'une tente à l'autre, mais il ne se passa rien qui eût pu me renseigner sur une cabale organisée contre moi. Rien. Seule la mort grattait à la porte des ténèbres pour annoncer son entrée fracassante.

On ne tire pas sur les artistes

La nuit fut courte, sans repos.

Avant l'aurore, je rassemblai trois pierres entre lesquelles j'allumai un feu pour préparer du café et du thé, et la fumée légère s'élevait dans l'air froid tendu comme la corde d'un arc. Aucune impression de déjà-vu pour dire : « Voilà ce qui t'attend, Babel, au nom de tes faits d'armes. Devant toi, le gnou pose un genou à terre, le lion rabat sa crinière, l'éléphant baisse le ton... » Je fus presque soulagé de voir Kanou, Malika, Focheux sortir de leur tente. Ensuite, avec la prudence des animaux qui fréquentent un point d'eau, ils jetèrent des coups d'œil aux alentours, remontèrent la fermeture Éclair de leur blouson et vinrent s'asseoir en me regardant par en dessous. Dans la chaleur du feu, je demeurai muet. Le dernier col à enjamber comptait uniquement à mes yeux.

Peu après, je grondai de ma voix de crapaud-buffle accompagnée d'une toux caverneuse : « Allez, debout ! Ce serait stupide d'échouer si près du but. »

Ils s'en allèrent démonter leur tente.

Durant l'escalade, il nous fallut résister au vent glacial qui soudait nos lèvres sur des silences. Silences de bêtes à muselière de fer, celle qu'on nouait jadis au visage des esclaves fugitifs capturés dans les bois, pour les empêcher non de mordre mais de crier leur souffrance à la face de Dieu. Ce silence, nous ne savions plus comment le briser. Après avoir perdu le goût de la parole, perdrons-nous aussi la raison ? J'y pensais depuis un moment déjà avec l'intuition que, dans un enchaînement de conséquences graves, les événements déferleraient sur nous.

Malika se retourna. Elle lança un bref regard vers Focheux qui

fermait la marche avec moi (je devais veiller à ce qu'il ne déserte pas une cause pour en épouser une autre), mais elle ne put hurler : « Sauve-toi ! Sauve-toi ! », car les morsures du vent l'obligèrent à serrer les dents. Et même si elle avait pu l'alerter, l'aurait-il écoutée ? Tel l'artiste qui voue sa vie au triomphe de son art, il mettait un point d'honneur à gravir son Parnasse, à ramener « la photo du siècle », et le fait que son entêtement lui fît courir un péril, ce n'était qu'une question secondaire ; séduit par l'insolite, il aimait à répéter que Brassai était son maître spirituel.

Et Kanou, qu'espérait-il ?

Au tout début, lorsqu'il avait accepté de nous servir de guide, il l'ignorait. Lorsqu'il avait concocté le breuvage pour guérir la blessure de Malika, il l'ignorait encore. Il le sut lorsque la main de Malika avait effleuré la sienne. C'était rageant de voir un tel enchantement dans ses yeux, rageant et douloureux à la fois parce que ses rêves condamnaient les miens à l'exil ; parce qu'il avait eu, semblait-il, face à moi qui l'étudiais, cette subite révélation : l'amour lui dictait d'arracher Malika de mes griffes, immédiatement.

La façon ingénue dont Kanou envisageait son avenir en s'octroyant le beau rôle (on est comédien ou on ne l'est pas) était très touchante mais le costume n'était pas taillé sur mesure, trop large pour lui. Et il aggravait son cas à mentir comme les organisateurs de safaris. On convoite la femme de l'autre, me dis-je, et on meurt dans un layon non signalé dans le *Guide Kanou*, avec la brume comme drap mortuaire et le gouffre pour tombe. Pas de messe ni de sépulture. La messe avait été dite. En effet, son insistance à se positionner comme un protagoniste incontournable avec une réplique par-ci, une autre par-là, pour épater Malika, m'avait fait grincer des dents plus d'une fois. L'acteur a un avantage sur le chasseur, pensai-je, il imagine sa vie, il se la joue, et sa joie est plus intense que celle de vivre sa vie.

On ne fête plus assez l'imaginaire.

La pensée cache l'homme ; l'imaginaire le révèle.

Mais c'est le chasseur qui tient le fusil.

Au bout de deux heures de marche, Malika s'arrêta. Kanou revint vers elle et prit sa main dans la sienne. Elle ne la lui refusa pas. Surtout ne rien lui refuser de ce qui avait poussé, grandi et mûri en elle (grâce à moi, n'est-ce pas ?), dès l'instant où la peur était indissociable de leur amour naissant, vulnérable. Tu vois comment

elle accueille la flamme qui jaillit de lui, me dis-je, et comment il cueille la femme d'un air attendri. Tu vois comment elle s'abandonne à lui, et comment il la reçoit, la protège, la couve du regard. Cela tisse des liens entre eux, indéfectibles. Et toi, impuissant à réagir, tu dances sans même être drôle.

Et Focheux ? L'ascension l'avait exténué et il titubait de froid. De plus, ne possédant pas le sixième sens du chasseur, il ne s'était pas aperçu de ce qui se tramait contre lui. Il s'agrippait à la falaise ou plaquait son corps contre la roche affilée, et ce lézard hideux expirait l'air par la bouche. Si Kalla tardait à se montrer, il n'y aurait plus un Brassai créole pour immortaliser ses ailes de vampire.

Qu'elle se manifeste à nous !

Et ma prière fut exaucée.

Pareil à la proue d'un vaisseau fantôme, le sommet du pic pourfendit l'océan de brume et des cris aigus commandèrent aussitôt l'ouverture du drame pour que nous ne nous éternisions pas en marge de l'intrigue.

Je rattrapai Focheux. Lui tendis le flacon et l'invitai à boire une gorgée de la potion. Il s'exécuta, s'essuya les lèvres du revers de la main, s'écria : « Wouah ! c'est fantastique. » Tout excité, il se saisit de son appareil photo suspendu autour de son cou. En dépit de sa position inconfortable, il s'évertua à cadrer la scène en mettant la pose. Vitesse d'obturation. Élargissement du plan. Mise au point. Correction de la lumière. Sa ferveur atteignait un rare degré de frénésie tant le spectacle dépassait l'entendement. Le plus remarquable qu'il eût vu de sa vie. Et je me disais que, s'il n'était pas maître Focheux sur un rocher perché, il serait tombé à genoux pour remercier le dieu des photographes d'un tel émerveillement. Il en était émerveillé et affolé, car la proue était un vol d'oiseaux noirs qui, après s'être réunis à la cime du pic, se déplaçaient en rangs serrés.

D'une taille ahurissante, l'oiseau évoluait dans une atmosphère tendue, il fendait l'air en déclenchant un phénomène électrique des plus impressionnants, et la brume s'effilochoait dans le vent de poussière.

De lointains grondements de tonnerre.

Derrière moi, de furieux aboiements.

Et, envoyés en éclaireurs, des oiseaux tournoyèrent au-dessus de nous comme s'ils avaient été dressés pour la chasse. Si Focheux avait

ri, je lui aurais lancé un regard courroucé pour qu'il ne crâne pas debout sur son petit nuage. Mais face aux escadrons de papanges venues de toute l'île, et de plus loin encore, pour assiéger le pic de la Sorcière, il n'avait pas ri ni même souri, il était trop tôt pour commencer à rire ou à maudire.

Il s'exclama :

« Merci Babel, tu as tenu ton pari ! »

Il n'avait pas sué en vain, donc.

Kalla n'était pas une légende, et la mort n'était rien eu égard à l'état d'exaltation du photographe, si bien qu'il ne vit pas la célérité avec laquelle le malheur se propageait dans les trois cirques. Le plus affligeant, c'est que rien ne l'avait préparé à cette issue, si seul en haut du promontoire avec des rapaces braillards.

Fasciné, il mitraillait.

La traque ayant tenu ses promesses, l'artiste s'était mis à l'œuvre. C'était ce que Focheux avait désiré, tant pour se couvrir de gloire que pour magnifier la mémoire des chasseurs d'images à travers le monde. « Photographier, c'est dérober une part d'éternité au temps, m'avait-il dit un jour. — La belle affaire ! » avais-je répliqué. Aujourd'hui, pourtant, la réalité donnait un autre sens à sa formule absconse. Au souci de témoigner et de ne pas le perdre de vue devant l'imminence du danger, se mêlait à présent une authentique admiration, quelle que pût être la qualité des clichés à venir, pour sa pugnacité. Il tirait avantage de tout afin d'exprimer son talent au milieu d'un tourbillon d'ailes qui fermaient la sortie vers le haut, l'obstruaient sur le flanc ouest, acculant le photographe à l'abîme tout proche. Se sentir si invulnérable le poussait à commettre des imprudences. Peu importait : en capturant dans son viseur une proie rarissime, il avait la conviction de travailler au mieux pour les journaux, les magazines, la postérité. Et le voilà, mon Focheux, une valeur sûre de la profession (un autre que lui aurait été effaré), jouant sa vie à pile ou face, sans une goutte de sueur sur les tempes ni une prière sur les lèvres.

La mixture bue, je me débarrassai du flacon.

Brusquement tout se figea en moi. Les gravillons roulèrent sous mes pieds. Mais rien ne réprimerait mon ardeur et ne surprendrait ma méfiance, ni les rumeurs belliqueuses des âmes qui erraient çà et là, ni les actions conjuguées du vent et du froid. M'éloignant de mes peurs, je me rapprocherais de mes certitudes pour mieux bousculer l'ordre

naturel des choses, pour observer le ballet des oiseaux et écouter leurs piailllements. C'était sans répit , saisissant, étourdissant. La gorge sèche, je me disais que plus tard, lorsque je retracerai notre épopée, non seulement on ne me croirait pas, mais, l'air goguenard, on collerait sur mon récit les étiquettes « hallucination » ou « délire ». On douterait que Kalla eût pu envahir mon espace. Toutefois, à la puanteur qui l'accompagnait, j'avais compris qu'elle ne plierait pas sa vanité à parlementer avec moi et je bloquai mes émotions.

Au lieu de lancer un raid décisif, les papanges virevoltaient, mais la menace se précisait avec l'œil du monstre qui bouffissait. À chaque cri, la bête affinait ses assauts, présentait ses serres en guise d'ultimatum. Le ciel s'obscurcissait avec orage, pluie, vent, éclair, brouillard. Le sol se dérobaît, mais je n'extériorisais aucun signe d'agacement, attentif à tout ce qui affectait mes sens en éveil. La respiration calme, je prêtais l'oreille. Ce que j'avais cru entendre plus tôt s'évanouissait dans les piailleries. Peut-être n' avais-je rien entendu. Peut-être que Malika n'avait pas hurlé mon nom. Néanmoins sa voix résonnait en moi, ou plutôt le son vibrant de sa voix, sans syllabes, ni mots, ni phrases.

Pour me guider ou me duper ?

N'était-ce pas Kalla qui imitait la voix de Malika pour m'induire en erreur ?

Quoi qu'il en soit, j'affirme aujourd'hui ne rien connaître de plus pathétique que la voix d'une femme qui dit qu'elle va mourir, mais qu'elle vous aimera au-delà de la mort. Qui dit que son amour la rend plus forte, sûre d'elle, qu'elle ne sentira pas le fil se casser, elle part. Me parlant avec une sincérité d'accent, Malika m'implorait de lui pardonner ses égarements. Quand j'y repense, ai-je dit à Élise, rares sont les femmes à qui j'ai pardonné une infidélité, mais c'est un fait que, flatté de voler à son secours, je me revois prendre tous les risques. N'avais-je pas aussi ma renommée à défendre ? Et ce n'était pas parce qu'elle avait commis une peccadille que je devais l'abandonner telle une chienne !

Kalla avait la maîtrise du ciel.

Son ombre funèbre recouvrait le paysage.

La lumière s'effaçait. Stupéfié par la marée d'ailes qui se déployaient à se frôler, à se superposer, à s'unir pour que surgisse une espèce de ptéranodon géant muni de dents, je restai coi ; mes sourcils

s'arquèrent.

Si je regardais à droite, le monstre était à droite ; si je regardais à gauche, il était à gauche, en bas, en haut, partout, que la papangue à contempler et à craindre — la mort volant à tire-d'aile. Je regrettais de n'avoir pas acheté aux guides africains des amulettes pour me prémunir contre les bataillons d'âmes errantes. Si je n'avais pas entendu l'appel au secours de Malika, j'aurais fui en laissant derrière moi toute ma suffisance : « Où es-tu, Babel ? Que fais-tu loin de moi ? » Des picotements dans les mains, les cheveux comme des aiguilles, j'avais l'impression d'enfler, mon visage se déformait, et ce goût de sang à la bouche.

Je lâchai un rugissement.

Mon illustre ancêtre serait fier de moi si, marchant dans ses pas, je délivrais l'île de la déesse noire.

Quelques instants encore, je demeurai parfaitement immobile. Kalla s'échinait à m'embrouiller mais je ne repartirais pas sans le trophée. J'avais assez de cartouches pour qu'elle reçoive sa quantité de balles méritée. J'épiais Focheux qui, bénéficiant d'une liberté provisoire, ricanait sur le promontoire, gesticulait, conversait avec on ne sait qui en habits de deuil. Des deux bras, il fit ensuite de grands moulinets pour que les oiseaux se rapprochent de la falaise. Il salivait, sautillait, salivait encore. Ni l'œil, ni le bec, ni les griffes, ni les piailllements, ni l'atmosphère de guet-apens ne l'affolaient le moins du monde.

Je lui demandai de stopper s on manège, et il me répondit que c'était le moment d'apprendre à voler ; il en avait toujours rêvé.

Irritées par les éclairs du flash, des escadrilles de papangues descendirent en piqué et déversèrent une pluie de fientes nauséabondes. Ça y est, Kalla nous a déclaré la guerre, pensai-je. C'était sa signature, inimitable. Pour ne pas défaillir, Focheux se pinça le nez et retint autant qu'il put la buée qui sortait de sa bouche.

Moi, je m'éventai de la main.

Un afflux de sang me monta à la tête.

Ma vengeance, je l'avais au bout de mon fusil. Je ne patienterais pas davantage avant d'ouvrir le bal, le feu, les hostilités. Je n'attendrais pas une déclaration de guerre rédigée dans les formes pour bouter l'ennemie hors de l'île. Mon arme avait fait ses preuves sous d'autres cieux. Une balle dans l'aile, une autre en plein poitrail,

une autre sous la queue, la papangue tortillerait le croupion, et je me croira is à faire un carton au tir forain.

À moi lots, cadeaux, bravos.

Je déclenchai un premier tir. Des plumes volèrent, quel spectacle ! Le temps de recharger, je tirai, tirai, tirai. Je ricanais moi aussi à écouter le bruit des détonations qui courait d'une montagne à l'autre, d'un écho à l'autre, d'une prouesse à l'autre. Je connaissais ce phénomène... cette odeur de poudre... cette ivresse... Vraiment, une chasse exceptionnelle. Ce soir, Malika me prouverait l'étendue de sa tendresse comme si d'emblée la réconciliation se fût opérée, gommant de ma mémoire ce qui s'était passé entre Kanou et elle. Celui-ci n'aurait plus que les regrets du triple idiot. À lui l'amertume ; à moi l'amour.

Et je m'obstinais à dépeupler le ciel.

Hors de ma vue !

Il pleuvait des oiseaux, désarticulés.

Nul ne pourrait prédire quel honneur, quel bonheur ou quelle malédiction n'aitraient de ce carnage. Et quand bien même un marabout ou un voyant extralucide saurait interpréter ces signes comme les indices d'un destin hors du commun, un doute planait sur l'issue de la confrontation à partir du moment où Focheux avait cessé de rigoler, il ne comprenait pas pourquoi je baissais mon tir, les balles sifflaient à son oreille et ricochaient sur la paroi rocheuse. Il était dans mon champ de tir, sans trop savoir quelle attitude adopter.

D'une voix alarmante :

« Fais gaffe ! Kalla descend sur toi... »

Le Leica lui glissa des mains. Il se plaqua contre la pierre, tandis que les rapaces tournaient autour de lui comme autour d'une proie à aiguïser leur robuste appétit. Et moi, je ne débordais pas de compassion pour lui ; j'estimais qu'il était à sa place et moi à la mienne. On dit que l'artiste a la ressource de rebondir comme une balle de ping-pong. C'est ce que fit Focheux. Plein de sang-froid, il parvint, non sans difficulté, à récupérer son appareil photo, souffla sur l'objectif pour le dépoussiérer et se remit à mitrailler dans tous les sens.

Ce fut moi qui me vexai de voir qu'il ne se préoccupait plus des caprices de mon fusil. Un rictus jusqu'aux orbites, je tirai plusieurs fois au-dessus de sa tête et une pluie de sang s'abattit sur lui. Il ne s'en

émut pas. Moi, j'en étais horrifié. Un oiseau décapité, dix autres venaient grossir les rangs. Kalla détenait bel et bien le pouvoir de l'hydre, chaque partie retranchée de sa chair donnait naissance à un rapace plus laid, plus cruel que le précédent. Ce fut un tel effroi que, laissant mon arme refroidir, je dus rassembler mes idées en dépit des piaulements qui s'apparentaient tantôt au glapissement du chacal, tantôt au feulement de la panthère, tantôt au ricanement de l'hyène. C'était parfois une association des trois.

À la lueur de ce que je voyais, et que je n'avais jamais vu auparavant lors de mes pérégrinations, je pensai que quelque chose continuait après la mort. De même que le passé investissait le présent, il imposait sa loi et la nécessité de le prendre en considération pour mieux démêler l'épilogue. C'est pourquoi, le fusil appuyé contre la falaise, j'accordai un intérêt à Focheux alléché par le macabre.

Une dernière, la toute dernière ! semblait-il se dire afin de s'épargner plus tard le remords de n'avoir pas su profiter d'une opportunité si rare, inespérée.

De son côté, la sorcière se montrait plus pointilleuse et plus scrupuleuse dans ses attaques en piqué.

Kanou et Malika s'étant réfugiés dans une cavité naturelle, l'un près de l'autre, il n'y avait que moi pour sauver Focheux, et je ne le sauverais pas. Il traverserait seul l'espace qui le séparait de la mort, comme il me l'avait demandé d'un ton hautain. Pourquoi me regardait-il ainsi, la bouche gonflée d'un rire incompréhensible à mes yeux ? Se moquait-il de lui, de moi ou de la papangue géante ?

Il rembobina la pellicule, la dégagea du boîtier noir, rechargea l'appareil et braqua l'objectif sur le ciel. Paradant au faîte de son art, il savait ce qu'il avait gagné et se désintéressait de ce qu'il allait perdre.

Face à un tel abandon de soi à son art, il ne me restait plus qu'à réciter une prière pour mon ami le photographe : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce...* Une soudaine agression : l'aile percuta Focheux à l'épaule et le fit pivoter sur lui-même. Ce fut un éblouissement. Un avertissement. *Le Seigneur est avec vous...* Il allait basculer dans le néant quand il se raccrocha aux aspérités du roc, à la pensée que la situation était grave mais pas catastrophique ; mieux, il la contrôlait ; il était au sommet du pic, de son art, de la gloire. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes...* Un coup de bec et le rire s'éteignit. Le sang gicla ; la vue se brouilla.

Il ne contrôlait plus rien.

Il y eut une troisième descente en piqué, une quatrième, une cinquième. Visage ensanglanté. Cheveux hirsutes. Les lèvres rouges, il émit un cri : « Babel ! »

Il n'était plus que ce cri.

Je repris mon fusil.

L'angoisse, lorsque je vis Focheux dans le cran de mire. L'angoisse, lorsqu'il fit si sombre tout à coup, si froid. L'angoisse, lorsque je retins ma respiration et taquinai la détente. L'angoisse, lorsque mon cœur se mit à battre. L'angoisse, lorsque les oiseaux se regroupèrent pour prendre d'assaut la falaise. La nausée, lorsque les becs se ruèrent à la curée. Et je me dis : Kalla cherche de nouveau à me piéger. Tirer sur elle, c'est tuer Focheux. Or c'est sacré la promesse faite à un ami. Je ne dois pas intervenir, et je n'interviendrai pas.

Et puis on ne tire pas sur les artistes.

Mais Kalla s'égosillait à répéter mon nom ; moi, j'avais vu clair dans son jeu, et je souriais. Un coup de bec, je souriais toujours. *Et Jésus, le fruit de vos entrailles*. Coups de griffes, peau lacérée, oreille tranchée, je souriais encore. Comme le lionceau avec un rat, la sorcière était joueuse et vicieuse avec sa victime.

Je me signalai.

Devant le courage de Focheux qui sacrifiait sa vie à son art, devant sa résistance à la douleur, j'étais stupéfait. Il regarda le ciel, c'était la nuit. La bouche souillée de sang, il hurlait comme s'il avait devant lui des buffles, des lions, des rapaces, des serpents. Où les avait-il photographiés ? Réminiscences flottantes, comme il arrive à l'heure du dernier voyage. Ce python, il s'en souvenait, s'était fait piéger par un vieux nègre matois qui avait introduit sa jambe comme appât dans le trou, le reptile avait avalé le pied, la cheville, le genou, et ce fut ainsi qu'il avait été ramené à l'air libre pour être dépecé sur place. Une peau splendide. Focheux ne donnait pas cher de la sienne. Finalement il consentit à s'agenouiller : pour supplier qui ? C'était la fin ; il s'y résigna. Et Kalla lui infligea un supplice superflu dès lors qu'il avait l'œil vitreux. Moi, je n'avais pas à remuer le petit doigt pour arrêter ce meurtre. L'agonie du photographe ne me concernait pas. Sa mort ne serait un deuil que pour ceux de sa profession. La mouche noire bourdonnait déjà de joie, impatiente de pondre ses œufs dans les lambeaux de chair, et j'étais ébahi de voir son empressement à faire

tomber le cadavre en putréfaction tandis que Kalla, sorcière victorieuse, se retirait du champ de bataille. *Amen* !

Hallali pour un chasseur

Tout à coup le silence.

C'était fini, je me souviens encore que la brume s'était dissipée. Kanou et Mali ka avaient disparu. Alors je m'assis sur une pierre, et je restai là à fixer le ciel pâle, sans bouger, retenant ma respiration, la peur au ventre. Mais d'où venait-elle, cette peur ? De l'enfance, avec les gifles. Ma mère protestait-elle ? Non. Elle sanglotait. Mes deux plus jeunes frères tremblotaient dans sa robe tandis que Flavie, ma sœur aînée, tâchait de me protéger, bravant toutes les colères. La nuit, pareil au chat dont les coussinets glissent sur le carrelage, la fourrure ébouriffée et les griffes sorties, je me voyais entrer dans le salon puis bondir sur mon père qui, affalé dans le fauteuil, avalait ses verres de rhum. Plus je le cognais, plus il se cramponnait à sa bouteille. Il n'était plus temps d'allumer la lumière, de passer la nuit au chevet du monstre et de lui donner l'absolution ; il n'était plus temps de s'émouvoir, de se demander par quel miracle l'aube pourrait éclairer mon chemin, et, la porte refermée sur le drame, je regagnais ma chambre en catimini.

J'avais les paupières mi-closes, le fusil sur les genoux. Je réfléchissais à tout cela lorsqu'une voix me dit : « Tu n'y es pour rien, Babel. Suis-moi ! » En songe, je vis Malika debout à une dizaine de mètres, seule.

J'étais sidéré :

« Ton sac à dos, ton arme : qu'en as-tu fait ?

— Je les ai laissés plus haut. Dépêche-toi !

— Je récupère les bobines de pellicule. »

Les photos prouveraient l'existence de la papangue géante et sa

barbarie.

« Tu les prendras au retour.

— Et la sorcière ?

— Je te guiderai vers elle. Viens ! »

Regain d'espoir ? Regain de tendresse de Malika ? Pourtant j'hésitai, doutant de sa franchise. Car dans ses yeux noirs, et non plus gris-bleu, je crus voir tout ce que j'avais vu dans les yeux du chien, du vieux nègre, de Manu, de Ricky, de Focheux, de Kanou, de Kalla. Je chancelai malgré moi. Oui, je chancelai. Et j'eus le désir de confondre les plans de Malika à l'instant où elle s'apprêtait à m'entraîner dans son sillage, déterminée.

« Le nègre-oiseau, où est-il ?

— Il s'est évaporé dans la nature... Il n'y a que toi et moi. C'est ce que tu voulais, non ?

— C'est ce que j'ai toujours voulu.

— Eh bien, allons-y ! »

J'étais tenté de lui poser une autre question : Était-ce aussi ce qu'elle avait toujours voulu ?

Mais je me tus.

Car j'avais reconnu la femme savane. Ce qu'elle avait été pour moi, je ne l'avais pas oublié et je ne l'oublierais pas ; ce qu'elle serait pour moi, je me le figurais sans peine. Qu'on ne vienne pas médire, dire pis que pendre d'elle à mon oreille. Qu'on garde son aversion pour soi. Je déteste tous les envieux, les dénigreur qui ont faim du malheur des autres pour vivre, me dis-je. Une brise légère salua notre réconciliation. Mon cœur tressautait de joie, comme le cœur de la mouche qui n'avait pas non plus les mots pour dépeindre l'attente née de la chasse. L'instinct lui avait tout appris sur l'art de se comporter avec la charogne, l'amour m'avait tout appris sur l'art de me comporter avec Malika, et il n'y avait pas à mille lieues à la ronde une force supérieure qui pût interposer ses mauvais offices.

Manu, Ricky, Focheux étaient morts.

J'aurais pu mourir également ou perdre Malika (c'eût été pire que de mourir).

Le ciel crachouillait une eau qui puait le soufre et, au-dessus de l'île, des oiseaux étendaient un cercle.

Je priais pour que le soleil réapparaisse.

« Dépêche-toi ! » cria Malika.

C'était elle le guide et, la suivant comme son ombre, je m'élançai vers l'aiguille du pic avec mes « je t'aime ». C'était idiot de hurler ainsi, mais à aucun moment le grotesque de la situation ne m'interpella ; sinon, j'aurais pu en rire. Malika, plus leste qu'une chèvre, escaladait la falaise. Et je courus après celle qui m'avait enveloppé dans son parfum, un mélange de vétiver des Hauts et de sortilèges. En outre, j'étais prêt à embrasser la lave pétrifiée foulée par ses pieds, puis à m'enivrer de sa sueur du soir, à nous inventer une autre histoire (entre deux câlineries), à absoudre la pécheresse sans qu'elle n'eût à s'inquiéter de rien si elle continuait à camper si bien le personnage de la chasseresse. Nos retrouvailles, c'était le moment le plus émouvant que j'aie encore vécu avec elle.

Dans sa course, ses pieds ne faisaient que caresser le sol, mais je me disais que l'amour donne des ailes, et je ne sais quelles autres reminiscences poétiques afin de mieux accepter cette excentricité due à l'altitude où ont lieu parfois des phénomènes extraordinaires. J'eusse volontiers avoué à Malika, si elle avait marqué une pause pour m'attendre, que des ailes d'ange la portaient. Et même si c'était vrai, c'eût été bien en dessous de la vérité et de tout ce que l'on eût pu suggérer. Elle ne souffrait plus de sa blessure. Morte et ressuscitée. Résurrection réussie. Je n'y trouvais rien à redire. On ne retouche pas l'image de la femme qu'on aime, songai-je. Le temps de la rattraper, ma rudesse fondrait devant sa gentillesse. Me fauflant alors au milieu des écueils, je mimai une danse acrobatique rigolote. Et, ma foi, je dansais aussi bien que le nègre-oiseau !

Je pus danser à ma guise jusqu'au franchissement du col qui menait au troisième plateau, là où la foudre avait dressé un autel sur lequel, d'après mes lectures, on offrait des sacrifices aux dieux. Malika m'y attendait, fine silhouette vêtue de brume. Voilà ce dont j'avais rêvé, que j'étais en train de vivre, par son regard envoûté. Elle fit : « Haute ! » Elle me dicta ensuite ses conditions : que je vienne la rejoindre sur la table de pierre, soit, mais je devais d'abord lui promettre de fermer les yeux et de ne pas les rouvrir quoi qu'il arrive.

J'y consentis.

Ce jeu, entre elle et moi, la rendait plus désirable, j'imaginai nos corps brûlants s'unissant comme hier sous la tente cernée par le cri des bêtes sauvages.

Elle m'invita à grimper les marches une à une, tout en jouant à

colin-maillard, de telle sorte que je ne puisse pas contester cette prise de pouvoir, chien fidèle pour le restant de ma vie. Pour m'encourager elle chantonait, même si c'était inutile. Je fis un premier pas crucial.

Sur la première marche de l'autel, je me mis à tâtonner le vide autour de moi par goût du jeu, comme celui qui cherche sa route dans l'obscurité. Si j'en croyais mon flair de chasseur, j'avais pris la bonne piste. C'était grisant, comme si nous étions à l'abri des gifles du vent, sur une île loin de mon père. Loin de Kanou aussi, qui était en défaveur auprès de moi. Malika n'aurait plus jamais à le revoir, pas même dans ses rêves ou ses souvenirs, elle n'aurait plus jamais à mendier ses remèdes de charlatan puisque je serais là pour la guérir, la séduire, et organiser pour elle des chasses en de lointaines contrées inhabitées.

Sur la deuxième marche, j'eus la sensation de me promener dans un jardin suspendu où tout était harmonie, où tout était musique. Des forces subtiles veillaient à l'équilibre de la nature. Gravir le pic était un jeu d'enfant. D'une enjambée, comme dans un conte populaire, j'atterrissais où je voulais ; d'une autre, je passais ensuite d'un cirque à l'autre ; et d'une autre encore, je revenais à mon point de départ après avoir sillonné le ciel et vu la lave en fusion descendre vers la mer, et la mer remonter vers les pitons. Aurais-je le temps de conter à Malika la chasse telle que j'aurais aimé la lui conter assis auprès du feu ? Son souffle recueilli dans une oasis du Sahel me revigorait. Elle-même était une oasis.

Sur la troisième marche, j'eus la nostalgie des exilés, et l'envie de quelque chose que je n'avais plus, que je n'aurais plus. J'en restai pantois. J'étais là à me dire que je devrais entrouvrir un œil pour voir si je ne cauchemardais pas lorsqu'une voix, qui n'était plus celle de Malika, m'en dissuada. Et je basculai dans un autre monde. D'aucuns se souciaient de ma vie rivée à cette rivière de boue, la forêt soulignait mon ignorance, les lacs reflétaient mes erreurs qui s'épalaient de toutes parts. Un oiseau se brisa les ailes sur le miroir de l'eau. Qu'on en finisse ! Mais comment en finir si mes yeux ne se dessillaient pas ?

Sur la quatrième marche (combien y en avait-il ?), *oh, je ne sais la distance qui sépare l'homme de la femme*, j'eus la sensation que l'autel de pierre s'était incliné pour me punir de mon indignité et me renvoyer à ma petitesse. Je grognonnai que je souhaitais sortir du jeu, disposé à payer mes dettes. Une voix de rapace me recommanda de

réfléchir à deux fois. Je ripostai que c'était tout réfléchi. Un roulement de tonnerre me creva les tympans, puis des têtes d'animaux que j'avais abattus défilèrent sous mes yeux ; le sorcier-guérisseur, qui n'avait pu soigner l'enfant mordu par l'hyène, les portait sur un plateau rond en déclarant que ce que je verrais bientôt serait cent fois pire. Il était évident qu'il m'en voulait toujours d'avoir écorné sa notoriété auprès du chef du village. Ensuite, mes compagnons de chasse essayèrent de m'intimider avec des airs de fantôme et, scandalisé, je les surpris à exiger la peine capitale pour mes prétendus crimes.

Sur la cinquième marche, à l'instant où j'allais y poser le pied, mes jambes refusèrent de m'obéir. D'ores et déjà, l'ascension semblait compromise. Et la suite confirme rait mon intuition. Un deuxième roulement de tonnerre annonça ma capitulation sans conditions, tandis qu'avec un vrombissement aigu, les mouches voletaient et pirouettaient en affirmant que, après des centaines de trophées volés à l'Afrique, c'était le temps du règlement de compte. Cette fois-ci, des peaux de crocodiles, des cornes de rhinocéros, des défenses d'éléphants, des crânes de babouins, des griffes de panthères passèrent sous mes paupières. J'entendis le claquement de nos fusils. Et nos rires. Car nous riions pour des riens.

Sur la sixième marche, une main m'agrippa par les épaules pour me hisser jusqu'à la table de pierre et coller mon corps contre un corps de femme poisseux, hideux, répugnant, à ce contact une nausée m'envahit. Ne pas ciller. Ne pas oser voir. Ne pas vomir. Quel écœurement !

Sur la septième marche, je vis la papangue fendre l'air comme si elle se préparait à se repaître de ma chair. Debout sur l'aut el, j'étais sa proie. Et au moment où je ne m'y attendais plus, on m'autorisa à rouvrir les yeux. Les yeux ouverts, la terreur me paralysa, je clignai les paupières face à Kalla. Des explosions montèrent de partout. Le ciel largua des éclairs. Avec ses laves, le volcan inaugura ma disgrâce. Tout un petit monde se congratulait, fumait, buvait ; la mine réjouie, on ne s'inquiétait pas de ma santé, mais on parlait d'une expérience réussie. Laquelle ? Parmi les voix sépulcrales, je reconnus celle du vieux nègre qui se félicitait d'être arrivé à ses fins en recourant à un habile subterfuge : la mixture sacrée.

Ses mots provoquèrent l'hilarité.

Malika se mit à l'applaudir.

L'assemblée l'imita.

Ricky le Vaurien craqua une allumette sous le cigarillo collé à ses lèvres, il aspira la fumée avec délectation et sourit, lui d'ordinaire si taciturne. Manetti se rinça le gosier en mon honneur. Kanou dansa comme les I mbas de la Namibie dansent pour que la pluie remplisse le fleuve. Focheux prit une photo de famille. Au rendez-vous, il manquait... Mais non, un aboiement joyeux m'apprit que le chien nègre avait répondu également à l'appel, riant dans sa barbe. Et donc, dans ma maison où les portraits et caricatures de Kalla s'étaient éparpillés, où traînait la fiole de potion vide, toute la compagnie s'esclaffait, sauf moi.

Les révélations du vieux nègre m'avaient mis dans une fâcheuse alternative : ou ses propos étaient ridicules, ou ce que je fabriquais dans un songe où je voyais tout, entendais tout, comprenais tout sans pouvoir influencer sur le déroulement de l'action, ni prendre part à la discussion, était absurde. Qui pour me venger de tant de raillerie ? Debout au milieu du cercle, les poings serrés, j'avais le sentiment d'être dans un bureau des objets trouvés. Personne ne venait me réclamer, moi, Babel Mussard, le seul à ne pas être touché par la lumière. Le seul à être un objet tantôt d'horreur, tantôt de pitié, tantôt de dégoût. Lorsque je voulus me rapprocher de Malika, le pic à tête d'oiseau se dressa soudain devant moi, il rugit de rage, se fendilla, craquela à son sommet, et un gigantesque éboulement de falaise fondit sur moi dans un nuage de poussière. Qui était mort ? Qui ne l'était pas ? J'eus à peine le temps de me dire que, si je n'avais pas défié Kalla, peut-être n'aurais-je pas perdu Malika dans les sentiers. Si je devais la revoir un jour, je lui demanderais pardon pour tout, y compris pour ce peut-être. Que se passa-t-il ensuite ? Mon esprit flotta un moment au-dessus de l'abîme, puis je ne me souvins plus de rien.

Je m'étais évanoui.

Hannah

Émergeant d'un sommeil de potion frelatée, je commençai par ne rien distinguer autour de moi. On aurait dit une cellule. J'épiaï la chambre : les murs étaient nus et blancs, lumière blanche, blouses blanches, et des gestes silencieux, des hochements de tête, des conversations retenues, des chuchotements : « Histoire... raconter... ne pourra pas... muet... c'est enfoui (s'est enfui ?)... embarras... sueur... sang... cauchemar... démence... » On fronça les sourcils à mon aspect physique : « Ne mange pas... dort... ne se lamente pas... » On écarquilla les yeux. On écouta mon silence d'un air arrangeant, pensif.

Puis tout s'effaça : le trou noir.

Un autre matin, je me réveillai.

J'étais dans la même chambre.

Pendant combien de jours avais-je dormi ? Une infirmière d'un certain âge quitta sa chaise, s'avança pour m'informer que j'avais été admis dans une clinique où on soigne les cas d'overdose chez les toxicomanes. J'eus l'impression d'étouffer avec tout ce brouillard dans ma tête — que je couperais au couteau. Je voulais bondir hors du lit, ouvrir la porte, franchir le seuil, respirer le vent de mer, m'assurer que le soleil brillait toujours dans le ciel. Mais derrière son sourire, l'infirmière ajouta que, d'après les déductions de l'équipe médicale, au vu de mes délires et de mes réactions durant la phase de sommeil, je souffrais d'hallucinations visuelles, auditives, olfactives, et mon état s'était aggravé. Un cas inclassable. Les doses massives de médicaments injectées dans mon corps m'avaient laissé inerte, mais pas d'hypertension, ni d'accès de fièvre, ni d'asthénie, bientôt je recouvrerais l'usage de la parole, la bouche serait moins sèche et la

langue moins avare de confidences dès que je me ressouviendrais des faits. Et pour me refaire une santé, il serait même souhaitable que je lui en fasse un récit complet et détaillé. Flic ou infirmière ? me demandai-je. Peu importe : il n'était pas prescrit que je rapporte mon histoire.

Au fil des jours, c'est vrai, je pus articuler un mot, une phrase, pourtant ce que je voyais dans ma tête (omniprésence de Kalla), ce que j'entendais (grognements des chiens, détonations des fusils, sanglots de Malika), ce que je sentais (une odeur de cadavre) me terrorisait tellement que je m'enfermais dans le mutisme.

Je passais des journées entières à fourrager dans ma mémoire, à broyer du noir, immobile sous le drap ; lorsqu'une vision m'apparaissait sous la forme d'un flash, je remuais bras et jambes si violemment que l'infirmière avait dû se figurer que je me débattais ainsi soit pour échapper à un cauchemar, soit pour m'évader de la clinique-prison.

Il est étrange que j'aie encore ma tête.

Antidépresseurs.

Quelques minutes de liberté au soleil.

Déambulation dans le jardin.

Mais il me fallut renoncer à flâner dans les allées, à cause des aboiements que je percevais au loin. Et les piaulements des oiseaux dans les arbres m'oppressaient, ils guettaient manifestement le moment propice pour fondre sur moi et me dilacérer de leur bec vorace. Il y avait également tous les dépressifs : ils exécraient les détraqués à tête d'enterrement et disaient que ça les démoralisait de me voir ; quand je sortais sous la véranda, certains d'entre eux étaient pris d'un irrésistible désir de se cogner le front contre le mur. Certes, l'infirmière avait bien recouvert ma figure d'un fond de teint, mais l'odeur cadavérique qui venait à leur rencontre, comment l'éviter ? Et mes cheveux d'aiguille ? La dureté de leur regard m'accusait sans preuves, cette dureté de la haine ou du chacun pour soi rencontré dans l'univers glacé des établissements asilaires. La plupart du temps seul dans ma chambre, je me retirais dans la solitude du pestiféré en quarantaine.

Faut-il préciser que la malveillance d'une poignée de patients avait réussi à pénétrer dans ma conscience pour y semer le doute : mort ou vivant ? D'autre part, je sus aussi que *palliatif* est un terme médical

neutre pour indiquer que, dans ce genre de clinique privée, fermée, spécialisée, aseptisée, on s'acharne à atténuer les principaux symptômes de la « maladie » sans jamais agir sur la cause.

Je n'avais rien à y faire, donc.

Les jours s'étiraient, mornes.

Un matin, vers les onze heures, j'interrogeai le médecin-chef, toujours accompagné d'une infirmière qui prenait des notes sur un calepin : « Pourquoi s'obstiner à diminuer les symptômes sans s'intéresser à la cause ? » J'aurais dû me taire. Il me fixa de ses yeux de chat jouant avec sa proie et, comme s'il misait sur l'effet salutaire d'un électrochoc, il me dit que plus rien ne contiendrait l'avancée de ma maladie, sauf si je me décidais à briser le cocon du silence, puis à remplacer une image par d'autres images, dans une démarche positive. Ne rien laisser dans le flou. Surtout ne rien laisser pour plus tard, mais identifier mes « ennemis » pour mieux les combattre et les vaincre : « Le schizophrène, nous le savons aujourd'hui, poursuit-il, n'a pas peur des paroles. S'il se tait, c'est pour une autre raison : il veut éviter que ses paroles aient un sens... »

À ces mots crus, je compris que ni le médecin-chef, ni personne d'autre, ne pouvait me sauver de moi-même. Que, plus hargneux qu'un chacal, le remords harcèlerait jusqu'à épuisement celui qui, hier encore, une arme à la main, battait la savane comme un chien bat les taillis. Le médecin-chef n'avait pas fait une erreur de diagnostic, non, je lui gardais rancune d'avoir insisté sur ma « maladie innommable » et sur « la béance » de mes pensées. L'impatience, je la lisais sur sa face anguleuse chaque fois qu'il me faisait son froid commentaire en portant sur moi un œil sévère. J'y découvrais de l'incompréhension : « Vous ne voyez pas que vous êtes en train de vous noyer ? Vous ne voyez donc rien ? »

Ce n'est pas que je ne voyais rien.

C'était beaucoup plus grave : je refoulais tous les mots qui auraient un sens.

Et un sens pour qui ?

L'infirmière, la mine austère, gribouillait des choses sur son carnet. Moi, j'aurais voulu me glisser sous le drap, m'enfoncer dans le lit, passer à travers le mur, disparaître, m'évanouir dans la nature. En fait, je refusais de me voir me noyer. « Pourquoi n'appellez-vous pas au secours ? s'enquit alors la blouse blanche en lisant la courbe de

température accrochée au pied du lit. Pourquoi n'agitez-vous pas les bras comme quelqu'un qui se noie ? On dirait que vous vous sentez bien, là, à sombrer devant nous, à espérer que nous aurons pitié de vous. » J'esquissai un sourire. Tout cela était cohérent : dès lors que je refusais de me voir me noyer, je ne pouvais pas appeler au secours. Mais pour le médecin-chef, c'était un déni de la réalité, et il partit faire des électrochocs à des malades plus dociles et coopératifs, talonné par le calepin de service raide comme une seringue.

Dans la confusion de mes sentiments, je ne savais plus où me *situer*, verbe éloquent pour mon cerveau dérangé : *si tuer* est possible, me disais-je, il faut bien que quelqu'un s'en charge. Puisqu'on est libre de tuer pour la gloire, pour un trophée, et même pour rien (mort gratuite), pourquoi me cloîtrerais-je dans cette chambre, livré à la froideur d'une équipe médicale ? Pas de commisération pour celui qui revenait de loin. De quelle contrée barbare ? De quels cauchemars ? J'y avais ramené un silence entêté parce qu'il faut se taire parfois pour stopper un flot de jugements expéditifs et faire entendre sa souffrance.

Malgré tout, les pensionnaires de la clinique avaient entendu parler de moi, par bribes. Je me souviens encore de ce vieux créole qui, plus curieux et téméraire que les autres, s'était juché sur un escabeau pour zieuer à travers ma fenêtre. Mais s'il me regarda avec son nez de fouine, ce matin-là, je le regardai aussi. Le plus interloqué ce fut lui. Il glissa, tomba, se blessa et mourut. Étais-je responsable de sa mort ? Non, évidemment. En revanche, je n'allais pas tarder à tirer profit de ce regrettable accident. Car quelques jours après, une brune aux yeux verts, sans calepin, ni lèvres pincées, ni œil inquisiteur, mais la blouse ouverte vers le bas (pour mieux justifier sa présence dans ma chambre peut-être), après m'avoir pris la température, me dévisagea avec un air d'audace dans le regard.

Enfin, n'y tenant plus, elle chuchota :

« Tu sais ce qu'il a marmotté le vieux créole avant de rendre l'âme ? Qu'il a vu le diable sur le lit...

— Et toi, qu'est-ce que tu vois ?

— Tu ne me croiras pas si je te dis la vérité. Mais je la dis. T'es un beau diable, comme je les aime. »

El le s'assit sur un coin du lit, serra ma main dans la sienne (m'ayant pris la température du corps, je déduisis qu'elle songeait à sonder le cœur), me guigna comme si un lien l'unissait déjà à moi, un

lien qui, plus fort qu'elle, plus fort que sa raison, l'intriguait et l'engageait en même temps à se lever, à se sauver, à refermer la porte derrière elle sans se retourner. Pourtant, elle ne bougea pas. Les yeux humides, elle m'avoua sur un ton amène, presque maternel, qu'à ma sortie de l'hôpital, ce serait un bonheur pour elle de s'occuper de moi : bains, vêtements, nourriture, traitements médicaux, un brin de causette aussi. C'était son métier après tout. Je la questionnai, très intéressé : « Peut-on aimer le diable comme on aime Dieu ? » Rougissante, elle me lorgna avec une expression coquine : « Oui, parce que le diable a une queue ! » La jolie brune, qui se prénomma Hannah, m'avait servi cette platitude l'œil moitié attendri, moitié égrillard, mais la formule ne me parut pas malséante dans la bouche de cette femme d'une trentaine d'années qui tâchait avant tout de m'égayer, moi si peu communicatif depuis des semaines. Elle n'avait absolument pas des goûts vulgaires et sa répartie m'aurait fait sourire si...

Si quoi ?

De quoi avais-je peur ? De qui ?

De moi-même.

N'est-il pas coutumier de dire que rien n'effraie plus le diable que l'idée qu'il se fait de lui-même ?

Jour après jour, Hannah me prodigua des soins avec un dévouement inouï. Elle caressait mon visage pour endormir les cris sous mon crâne, et je pris l'habitude de m'abriter contre elle comme on s'abrite contre un rocher dans la tempête ; des souvenirs venaient heurter le rocher sans plus m'atteindre de face. Même quand elle n'était pas de service, Hannah me rendait visite avec ses fleurs, ses bons mots, son sourire, sa tendresse. Auprès d'elle, je supportais un peu mieux l'absence de Malika et mon front n'était plus glacé lorsqu'elle le touchait ; elle ne se promenait pas avec l'odeur de sueur de la femme savane, mais l'odeur du dévolu qu'elle avait jeté sur moi, je la humais à distance.

J'étais cet homme malade qu'il fallait secourir, « un beau diable à placer sous la protection de la déesse de la bonté », comme elle se plaisait à le dire en toute sincérité. Elle ne mentait pas. Un matin, je m'en souviens, elle appuya l'index à l'endroit du cœur, puis à mi-voix : « Dis-moi, Babel, qu'est-ce que tu as là ? » Submergé de pressentiments dont je craignais la justesse, je haussai les épaules.

Lui dire que je l'aimais : je ne pouvais pas. Et lui raconter ma folie de la chasse, moins encore.

Hannah, l'horizon s'éclaircissait avec elle.

Et pour que l'île ne commence ni ne s'arrête au pied du pic de la Sorcière, j'étais disposé à suivre un nouvel itinéraire à ses côtés, à crier son nom, à lier mon âme à son âme pour ne plus errer vivant parmi les morts ou mort parmi les vivants, ne serait-ce que pour cela et l'oubli du reste, surtout parce qu'elle ne me demanda pas de l'aimer ni de lui jurer fidélité. Renseignée par le doigt posé sur ma poitrine, elle savait que la femme que j'aimais reposait là, au fond de mon cœur, dans le bouillonnement de mon sang, qu'elle était l'ombre de mon ombre et que dans la tourmente j'entendrais toujours sa voix. N'était-ce pas elle qui avait mis ma destinée entre les mains d'Hannah ?

Hannah, ma chance de survie.

Hannah avait tout pour me plaire ; elle ne respirait plus que pour moi, avec cette persévérance à être une infirmière modèle. Et j'adressais souvent des compliments à celle qui, m'ayant embarqué dans ses rêves, ne concéderait à aucune autre femme le droit d'être la gardienne de ma convalescence, par temps d'amour. Car elle avait fait naître un amour démesuré en elle, et elle le aurait souhaité en commander un pour moi sur-le-champ, en tout point comparable. Elle s'était amourachée du chasseur privé de son fusil et, après m'avoir sondé le cœur, elle se demandait comment balayer le chagrin qui me rongait.

Hannah, l'unique occasion d'arracher les pages de l'album souvenirs une à une, avec les photos, les légendes, le cynisme de la traque, les rires, et puis enjoindre la terre de ne plus garder l'abominable empreinte de mes pas, et que le chiendent envahisse tous les sentiers.

En attendant que mon vœu soit exaucé, ma main errait sous la blouse d'Hannah en quête de l'inattendu, sans trop y croire, et je me rappelle que, plus d'une fois, elle avait dû sortir les griffes pour préserver la courte avance prise sur ses concurrentes pas moins armées qu'elles, des infirmières jeunes, âgées, mignonnes, laides, toutes très attentionnées à mon égard, combatives, avec du rouge aux lèvres, des sourires, des clins d'œil, un déhanchement souple. Et moi j'observais l'effervescence de ces femmes qui, à tour de rôle,

arrangeaient de jolis bouquets dans le vase avant de me présenter des fruits sur un plateau, une gorge libre ; elles lisaient aussi pour moi et parfois me faisaient rire.

Mais la guerre fut rapide.

Grâce au vert de ses yeux, Hannah évinça ses rivales sans grande difficulté.

Hannah, et la nature lui adjurait de faire du bien à celui qui avait causé du tort à tous.

Hannah, sa douceur de vivre inondait mon corps comme à la marée montante, je me sentais alors tel un arbre en pleine sève, et dans ces moments-là il me semblait que mille mains se passionnaient pour mon sort.

Le rêve d'Hannah : que le diable l'aime.

Aberration du rêve.

Avant d'embrasser un rêve si fou, on ne sait rien de ce qu'on va rêver puisque le diable abhorre ses ennemis, ses a mis et ses serviteurs. Visiblement, Hannah n'avait pas réfléchi au-delà de la tendresse à panser mes blessures, mais pourquoi décourager les bonnes volontés ?

Dès mon retour dans ma villa à Saint-Gilles-les-Bains, après un long séjour dans l'une de ces cliniques où on a peur de regarder en face la cause de la maladie, Hannah multiplia les histoires drôles et les jeux érotiques, se démancha pour que la mélancolie ne me noie pas. À sa demande, je déposai toutes mes armes dans une armurerie, sans le moindre regret. Dans la foulée, je cédai mes deux cabinets d'architecte à mon meilleur associé, à condition qu'il subvienne à mes besoins jusqu'à l'heure de mon enterrement (c'était une affaire plutôt juteuse pour lui ; d'ailleurs, il se hâte toujours de satisfaire mes requêtes).

Je repense souvent à Hannah, ai-je dit à Élise.

Ce fut, je m'en souviens, des mois et des mois de batailles contre les zombies à écarter de ma route, et c ontre le mutisme dans lequel je m'étais enfermé.

Monotonie de la claustration.

Agonie des bêtes dans mes cauchemars. J'amorçais un pas vers la lumière, puis je reculais jusqu'à m'enfoncer dans les ténèbres, et j'y demeurais un jour ou deux, recroquevillé sur moi-même. J'avançais de nouveau vers Hannah avec l'impression de marcher à reculons. Une seule certitude désormais : dans l'embellie verte de ses yeux et son

désir d'adoucir la douleur de mon fourvoiement dans le raidillon, je ressentais quelque chose de beau qui, nous enveloppait tous deux, si bien qu'il m'arrivait de ne plus songer à Kalla et d'oublier le temps où je chauffais mes mains au canon de mon fusil. Nourrissant l'ambition de fuir les souvenirs qui me hantaient, je me laissais porter par mes émotions, sans plus me sentir coupable, et je m'abstenais d'aller ferrer la vaine excuse du côté de la fatalité.

N'avais-je pas agi selon ma nature ?

Hannah, je la revois allumer chaque soir la lampe de ma chambre. Puis assise sur le lit, elle me parlait d'elle, de nous, ou alors, allongée à mes côtés, elle me racontait des contes pour enfants — l'enfant, elle voulait le consoler, le bercer, le dorloter, et l'aimer encore et encore. Le conte durait une nuit. Quand elle repartait à l'aube, elle attendait que je crie son nom : Hannah ! Hannah ! Que, m'élançant vers le portail, je la supplie de revenir aux mêmes heures, ces heures au cours desquelles elle insistait pour que je tire un trait sur tout ce que j'avais perdu, afin de vivre une nouvelle histoire avec elle. Une histoire d'amour. L'histoire, elle l'a eue, me disais-je. Mais comment faire naître l'amour s'il ne peut plus être ?

Une histoire sans amour maintient les yeux grands ouverts, la nuit. L'obscurité au-dehors ; l'insomnie au-dedans. Hannah se battait pour moi, pour elle, seule dans ce fol amour qui la dévorait et, sans se lasser, elle tentait de me distraire en chantant et en dansant comme la Tsigane, le bas de la robe relevé des deux mains.

J'attendais un miracle.

Je l'attends toujours.

J'attends qu'un éclair illumine ma vie. Au vrai, je suis offusqué que le ciel n'ait pas encore envisagé un tel événement, comme si on n'avait pas fini de me blâmer, de me condamner, n'ayant pas souffert assez.

Un jour, tandis qu'Hannah regagnait sa voiture garée le long du trottoir, le sac à la main, j'avais marché jusqu'au portail pour crier son prénom et l'implorer de revenir le lendemain à la même heure, mais le nom qui jaillit de ma bouche, au matin, par fidélité à une histoire où elle n'avait pas sa place (une histoire d'amour, donc), elle ne l'avait jamais entendu. Ce nom, voilà le miracle, avait gardé dans ses lettres mon âme d'enfant : Malika. Le sac glissa de la main d'Hannah, il tomba par terre, s'ouvrit, et je crus voir ses rêves se briser à ses pieds. Elle s'était accroupie pour les ramasser, lentement, sans doute

pleurait-elle, et tout autour d'elle la résignation la plus cuisante, celle de son échec.

Longtemps je restai là, interdit. Je savais que la tendre, la dévouée, la passionnée Hannah n'allumerait plus la lampe de ma chambre, la nuit. Je savais que j'avais découvert le vert de ses yeux, mais pas l'amour. Déçue plus que désespérée, Hannah s'était éloignée sans un signe d'adieu. Avec quels mots retracer notre séparation ? Aucun. Ce n'en fut pas une puisque je ne partageais pas ses sentiments. Cependant, la maison vide disait que, par lâcheté ou ignorance, je n'avais pu dérober au diable que la moitié du masque, et la leçon de cette rencontre, je l'avais apprise par cœur : Malika disparue, elle était omniprésente en moi.

Soif d'elle, toujours.

Cas d'école

Les vents d'alizé se mettent à souffler à l'heure où les oiseaux dorment encore, à l'heure où les requins, repus des chasses nocturnes, remontent l'aileron à la surface de l'eau, moi, assis sur le sable, je me dis que j'aurais mieux fait de rejoindre Malika dans ses lectures au lieu de l'entraîner sur la piste de Kalla, même si elle était à l'origine de cette aventure, car le bruissement de la page qu'on tourne est plus doux que la détonation d'un fusil. Je m'interroge : si les choses n'ont pas été ce qu'elles auraient dû être, à qui la faute ?... Je regarde Élise. Elle joue avec la chaîne qu'elle porte au cou, les yeux posés sur les pêcheurs de pieuvres qui, avant l'aurore, marchent vers la barrière de corail le flambeau dans une main, la foène dans l'autre, un sac suspendu à l'épaule ; ce sont des spectres, ils hantent mes nuits et s'amuse à travestir la réalité pour me faire pendre haut et court.

J'exècre les revenants.

Je demande à Élise, franchement :

« Qui pour agir sur la cause ?

— Ce n'est pas de mon ressort, dit-elle, et ma réponse pourrait vous déplaire ou vous faire rire.

— Je vous écoute.

— Hannah est venue vers vous pour les maux, et moi pour les mots, c'est-à-dire pour comprendre selon la logique des faits, puisqu'il y a une logique dans tout ce qui nous arrive ici-bas, qu'on le veuille ou non.

— Dans comprendre il y a prendre, je lui fais alors remarquer. La femme prend-elle sans rien donner en retour ? » (Soudain la honte m'étreint ; je pense à Malika, la femme savane à qui j'ai tout pris, oui, tout.) Le regard au loin, Élise élude ma question par un sourire fugace.

Ensuite, à partir de ce qu'elle a entendu, cette nuit, elle me dit que, sans sombrer dans une interprétation tendancieuse ni s'engager dans un exposé moralisateur, ce qui l'a frappée dans mon récit c'est que KALLA est inclus dans MALIKA si on lit à rebours, prouvant ainsi que l'un des rôles de la déesse noire consistait à me dévoiler hors scène l'envers caché des faits. En outre, plus instructif encore, la syllabe ka est initiale pour Kalla, Kali, Karl, Kanou, et finale pour Malika ; cette syllabe est à examiner attentivement comme si, étant le point de départ de l'intrigue et la ligne d'arrivée, elle avait exercé son pouvoir sur moi.

Élise se tait ; la mer ronronne.

Élise m'observe. Elle s'assure que je ne réduis pas son raisonnement à un charabia universitaire, avant de préciser que la logique des mots précède toujours la logique des faits. Le Verbe est au commencement. Il y a la magie du Verbe d'un côté et la logique des faits de l'autre. Peut-on parler de connivence ? De complot ? Dans quel but ? Des liens subsistent entre des êtres pour les introduire dans un projet de vie ou de mort, d'amour ou de haine, de victoire ou de défaite. On ne saura jamais le pourquoi de ces destins mal dessinés, aux traits grossiers et malhabiles, mais quoi qu'en disent les bien-pensants, il faut admettre que l'union indissoluble de l'homme avec la femme, Dieu l'a ratée. La complicité entre le père et le fils, il l'a ratée aussi. Comme ratage, on ne fait pas mieux. Et on en voit tous les jours, des blessés et des éclopés de la vie sur le bord du chemin. Des hommes, des femmes, des enfants qui semblent revenir d'un autre monde avec des grincements de dents, des cris, des silences, des désirs de meurtre, et ils recherchent un lieu où enterrer leur haine, dans quelle grotte ou dans quel abysse insondable.

Élise coupe-t-elle les cheveux en quatre ?

Je ne le crois pas.

Si j'ai bien suivi sa démonstration, les mots ont serré leurs mailles autour de moi pour me convaincre que l'enfer c'est l'absence et, quand on a tout perdu en perdant l'être aimé, l'enfer c'est l'amour qui reste.

Cette perte ne date pas d'hier.

Ce savoir non plus.

Il y a tellement d'amour englouti dans chaque seconde qui fuit, tellement d'âmes désemparées, tellement d'individus paumés. Jamais je n'ai entendu si fort le silence de l'aube à l'heure où les pêcheurs

foulent la barrière de corail, et ils piquent la mer avec leur harpon pour que le poulpe tende ses tentacules hors du trou.

La mer ne proteste pas en hérissant ses vagues. La montagne est plus irascible, je m'en souviens, elle tonne sans qu'on sache ce qui doit bientôt survenir.

Le temps s'étire ; la vie s'éveille.

Reprenant la parole, Élise me dit que l'attaque de la papangue n'est pas crédible. Après de minutieuses recherches, elle n'a repéré nulle trace de squelette humain sur le pic de la Sorcière ; d'autre part, comme Kalla était une esclave africaine, je me suis hâté de déterrer des préjugés et de lui prêter une intelligence perverse doublée d'une force de destruction démoniaque. Élise m'explique que cette femme symbolise dans l'île le mythe de la négresse sanguinaire (vengeresse d'une juste querelle, car la fable dit qu'elle a été violée avant d'être décapitée), au point que les hommes voudraient aujourd'hui qu'elle existe et assume leur haine, et Kalla elle-même voudrait qu'on se rappelle d'elle pour pouvoir continuer à vivre dans l'imaginaire des hommes et à faire couler beaucoup d'encre.

« J'ai tout inventé ? ai-je demandé.

— Non, tout cela est en vous. Un choc a fait apparaître la partie immergée de la réalité intérieure. »

Ahuri, je répète :

« Un choc ?

— ... dû probablement à une rupture.

— Attendez, vous essayez de me dire que je n'aurais pas supporté que Malika se brouille avec moi !

— Plus que cela : qu'elle trahisse vos sentiments mais... ce n'est qu'une supposition.

— Et pour qui m'aurait-elle trahi ?

— Pour le guide que vous nommez Kanou dans votre récit. Le nègre-oiseau qui a guéri Malika. Il l'a aidée à se guérir de votre jalousie et de la domination que vous aviez instaurée sur elle. Je me permets de vous citer : cela vous grisait.

— Elle m'aurait lâché pour ce clown ? dis-je en rigolant. C'est impensable !

— C'est bien là le nœud du problème en ce qui vous concerne : comment affronter ce que vous posez d'emblée comme impensable ou invraisemblable ? Le médecin-chef de la clinique a certainement voulu

vous dire ceci : le seul moyen de vous guérir, c'est de vous considérer comme guéri. Et ce n'est pas gagné ! »

Je ricane :

« Je descends d'une célèbre famille et...

— Et Kanou est un jeune nègre. De plus , vous lui prêtez de nombreuses qualités, à faire pâlir d'envie et de colère un descendant de François Mussard. Mais voyons, comment a-t-il pu oser, ce drôle d'oiseau ?

— Je ne suis pas raciste.

— Personne ne se dit raciste, et pourtant notre histoire parle aussi de ça ! »

Raciste, moi ?

Après une pause, je consulte Élise :

« Que peut-on en déduire ?

— Que vous n'avez pas cessé de vous battre contre les grands fauves, contre vos propres démons, contre votre père, contre la peur, contre tout ce qui vous empêchait de sortir de l'ombre, d'être vous, Babel. Contre la pensée meurtrière aussi quand, la nuit, vous étiez là, derrière la porte, à épier votre père un couteau à la main. Vous l'avez tué on ne sait combien de fois, n'est-ce pas ? Et l'infirmière dévouée à votre cause, pourquoi l'avez-vous baptisée d'un prénom qui se lit de gauche à droite, de droite à gauche, si ce n'est pour signaler que vous êtes pareil au serpent qui se mord la queue ? Par conséquent, où que vous alliez, il vous faudra descendre au fond de vous-même pour y déloger ce que vous appelez les spectres. Le deuil que vous avez pris après la séparation, il serait temps de le quitter. Il est bon parfois que les morts ne soient plus que poussière. Je l'ai souvent constaté : s'il n'y a plus de place que pour les morts, il n'y en a plus pour les vivants.

— Vous écrirez là-dessus ? »

De nouveau, elle regarde en direction des pêcheurs qui s'agitent. Puis le visage détendu, elle ajoute : « À propos d'écriture, je dirai que vous avez tenté d'écrire votre journal intime avec un fusil. Ça fait du bruit, des dégâts. Mais assaillir les bêtes en faisant détoner de la poudre, ce n'est pas une action héroïque et, beaucoup plus grave à mon sens, leurs plaintes n'ont pas réussi à couvrir les invectives de votre père. »

Élise m'explique ensuite que se raconter ou écrire, c'est vouloir se délivrer de ce qui tourmente l'esprit. Comme ni les morts ni les

vivants ne viennent la tourmenter dans son sommeil, elle ne se raconte pas, elle n'écrit pas non plus, mais étudie toute personne qui semble être un cas pour elle. C'est ainsi qu'elle s'intéresse également au gamin de onze ans qui a assassiné froidement ses grands-parents pour leur dérober quelques pièces, et à l'homme qui, le mois dernier, a étranglé sa mère, puis lui a arraché le cœur qu'il a gardé au congélateur comme une relique. D'où naissent-ils, ces monstres ? Et pourquoi s'attaquent-ils à une île si vertueuse ? Élise m'apprend qu'elle décortique tout ce qui touche à la déraison, elle traque les secrets de famille (comme j'ai traqué les bêtes) et reconstruit la réalité des faits.

Nous nous taisons.

Les oiseaux se réveillent.

Les pêcheurs exultent.

Qu'est-ce qui résonne dans ma tête ? Qui tambourine à la porte de mon histoire ? Subitement, je crois entendre le bruit d'une bouteille qui heurte un verre, comme si la boucle n'était pas bouclée ou, pour reprendre la formule d'Élise Pajot, comme si le serpent ne s'était pas mordu la queue, pas assez cruellement.

J'ai l'intuition qu'une épreuve m'attend : laquelle ? Élise Pajot est-elle au courant ? Je l'ignore. Pour le moment, en attachant les lanières de ses sandales, elle me dit qu'elle n'a pas perçu mon récit comme un mensonge. La chasse a été pour moi le rêve d'une enfance brisée ou le rêve brisé de l'enfance. Ma quête de trophée est à lire comme une conquête de soi. Babel sacrifié au chasseur dont la férocité contient de l'inavouable. L'homme n'a été que l'ombre du chasseur. Il est devenu l'enfant à protéger coûte que coûte, mais la vie ne satisfait pas tous nos désirs. Si le chasseur rusé, jaloux, dégourdi a su comment s'y prendre, a affirmé Élise, l'homme n'a pas su se prémunir contre lui-même, et le chasseur aguerri, ayant décelé une faille dans le bouclier, a tiré une balle au cœur de l'homme timoré. La clé de la tragédie, c'est qu'il a été le chasseur et la proie.

Brusquement j'ai du mal à écouter Élise. Ou plutôt, ça me fait mal de l'écouter. Et ne l'approuvant plus, je me rétracte mentalement. Mon cœur bondit au rythme des vagues ou au rythme des pulsations d'une bête cernée par des fusils. La mer ne chante plus, elle hurle, gronde, rugit. Sa voix ressemble à celle du pêcheur qui fiche sa foène dans le corps de la pieuvre, puis il la hisse hors de l'eau en rigolant car les

tentacules gigotent en vain dans l'air. Elle n'a pas eu le temps de camoufler sa fuite derrière un jet d'encre, et elle agonise au bout de la flèche victorieuse pointée vers le ciel gris du matin.

La chasse m'a tout volé.

La chasse : comme une drogue.

La main moite et tremblante, je demeure silencieux, prostré, à regarder la mer.

Élise regarde aussi la mer.

L'horizon blanchit, l'heure de la séparation approche. Je me dis qu'Élise est ma dernière chance, elle peut me seconder dans ces choses que j'aurais dû faire depuis longtemps ; des choses que j'avais omis de faire. La mer s'écrie : « Fais-le ! » Cet encouragement amical me conduira-t-il plus loin que la prise de conscience ? C'est une excellente idée qu'Élise soit venue vers moi, pourtant. Elle seule pouvait mettre les mots sur les maux. Elle seule peut maintenant accomplir ce geste : me prendre la main pour m'emmener là où je n'ai jamais voulu retourner et, au fil des années, j'ai parcouru les grands espaces pour mieux nier l'espace vacant en moi, vacant ou débordant de cris.

L'angoisse de ne plus pouvoir se supporter.

C'est ce qui m'a obligé à écrire mon histoire avec des balles. Et je n'aurais pas pu clarifier ce point seul. Je m'éclaircis la gorge pour remercier Élise, mais tout à coup elle me demande : « Viendriez-vous avec moi ? » En cette minute d'accalmie et de complicité, le ronflement des vagues, je l'entends comme une invitation à vivre une autre vie, et la bonne direction m'est indiquée par le vol de l'oiseau dont l'aile frôle la surface de l'eau.

Que répondre à Élise ?

Entre elle et moi, le silence.

Mon silence n'est-il pas la meilleure des réponses ? La tête au repos sur ses bras posés au sommet de ses genoux, je suppose qu'après une longue nuit blanche, Élise a besoin de dormir pour récupérer des forces. Guider quelqu'un est une lourde responsabilité. C'est aussi un signe de supériorité. Mais pourquoi m'accorde-t-elle ce privilège ? À aucun moment elle ne s'est désintéressée de mon récit, toutefois je me questionne : amie ou ennemie ? Je réponds : amie. Même si je ne suis pas le seul cas d'étude pour elle, je lui fais confiance.

Et j'attends.

Une demi-heure après, les pêcheurs sortent de l'eau en file

indienne ; ils fichent leur foène dans le sable, puis ils étalent une dizaine de pieuvres devant eux en se disant qu'ils les vendront à un bon prix au Chinois du coin. La journée commence plutôt bien pour eux. Ils ne se soucient nullement de nous, mais leurs éclats de voix réveillent Élise qui me fixe, étonnée que je sois resté auprès d'elle.

Je soutiens son regard :

« Quand je serai là-bas, qu'aurai-je à faire ?

— Lorsque tu auras poussé le portail, tu feras comme si tu étais chez toi, voilà ce que tu feras ! »

Un frisson court le long de mon échine.

Je souris. Élise n'est pas une hallucination de plus, ni le fruit du hasard, je ne me suis pas méfié d'elle mais de moi, car la pensée bricole souvent autour des faits présents dans le palimpseste alambiqué de la mémoire, s'ingénie à coller et à recoller les morceaux pour se forger une histoire des plus abracadabrantes.

Ce piège, je n'ai pas pu l'éviter.

Le camouflet était inéluctable.

La fin d'un combat contre soi est difficile, amère, douteuse, et je ne me remettrai jamais de la perte de Malika, enfuie on ne sait où avec le jeune guide.

Les pêcheurs nous saluent de la main.

Ce ne sont pas des revenants, donc.

Élise me sourit à son tour :

« Partons ! »

À l'instant où nous nous redressons, ma décision est prise : je reverrai mon père, ce matin. Assis dans son fauteuil roulant placé sous la véranda, il aura eu le temps de prendre son petit déjeuner, ses médicaments ; de lire le journal ; il me verra descendre de la voiture, ouvrir le portail, m'engager dans l'allée, marcher vers lui d'un pas tranquille. Je l'entendrai s'exclamer sur un ton hésitant, un peu comme s'il ne se rappelait plus mon prénom ou mon existence : « C'est toi, Babel ? C'est bien toi, fils ? » Il clignera des yeux plusieurs fois ; il mettra la main en visière au-dessus de ses lunettes. Je lui laisserai le temps de répéter ces mots qui n'ont plus effleuré ses lèvres depuis des années, avant de lui murmurer : « Oui, c'est moi Babel. Ton fils ! C'est fini, la chasse aux félins. Je reviens à la maison. Je n'ai plus ni couteau ni fusil. Je n'ai plus ni rancœur ni rancune... » Une main tremblotante fourgonnera dans ses cheveux blancs. Il tentera de se

remémorer des jours anciens, et le souvenir des gifles lui entrera dans l'esprit, il bredouillera une fois de plus que c'était pour mon bien. Je me tairai pour que la conversation ne souffre d'aucune rupture de ton ni de rythme, la décence me retiendra, je l'espère, mais il vaudra mieux quand même que nous ne soyons pas seuls à ce moment-là.

Je lui expliquerai tout plus tard, posément.

Me voyant enjamber le perron, ma mère pleurera comme à son habitude. Quand ma mère pleurait, je m'en souviens, tout pleurait à l'entour : maison, arbres, jardin, oiseaux. C'est dans les larmes d'une mère qu'on est vraiment seul, avec le néant autour. Cette détresse de ma mère, je ne l'ai pas dit à Élise, je l'ai emmenée avec moi aux quatre coins de l'Afrique, d'une savane à l'autre. Les peurs de ma mère m'ont accompagné où que j'aile. Au Ténéré. Au Congo. Au Kenya. En Tanzanie. Au Gabon. C'est dans le vaste désert du Kalahari que je me suis débarrassé des pleurs de ma mère : le sable m'a bu. C'est dans les marais de la Namibie que mon cœur s'est endurci : l'hippopotame m'a vu. C'est au pays des Bochimans que m'a été révélé le nom secret de Malika, que j'ai enfoui en moi, mais j'ai dû le crier par mégarde, la nuit, sur le pic de la Sorcière, lors d'un cauchemar. Et ce K anou me l'a volé : il m'a volé et le nom et la femme.

Mais que je ne m'égare pas ! Mes frères seront-ils là ? Je ne le pense pas. Même quand ils étaient là, autrefois, muets dans la robe de ma mère, ils ne paraissaient pas être là, ils auraient même voulu être ailleurs pour ne rien voir ni rien entendre. Je ne sais pas si je les reconnâitrai, aujourd'hui. Ils n'ont jamais eu de visage pour moi. Je me rappelle de leurs silences, et de leur corps frêle. Ma mère leur communiquait sa frayeur par les plis de sa robe. Oh, quel tremblement. Chaque jour de ma vie, j'ai su que je ne leur en voulais pas. J'aimerais qu'ils soient près du fauteuil de mon père pour que je puisse leur dire que je ne leur en veux pas, et que je ne leur en ai jamais voulu : qu'ils n'aient plus honte d'eux.

Flavie, ma sœur aînée, m'attendra sur le seuil. Elle m'a aimé dans ma rage et ma révolte ; j'ai aimé la lumière qui venait d'elle. Elle a toujours été là pour moi. Seul, non, je n'ai pas été seul durant mon errance ; elle était à mes côtés, partout. Mais je ne lui envoyais pas de carte postale. Je ne lui téléphonais pas. Elle devait tout ignorer de celui que j'étais devenu. Et ce que j'ai pu ramener de la chasse à la papangue, après un séjour en psychiatrie, ce sont les symptômes

avant-coureurs d'un naufrage ; j'y ai ramené aussi des fantômes.

Ensuite je pénétrerai dans la maison, les larmes aux yeux. Sans inquiétude, avec mes larmes de joie. La maison, cela voudra dire : ou s'y sentir chez soi, selon le conseil d'Élise, ou repartir pour ne plus y revenir.

Voici le grand salon.

Voici la salle à manger, la table où je m'assiérai à nouveau pour les repas.

Voici mon bureau, la bibliothèque aux étagères qui se voilent sous le poids de la connaissance. Voici ma chambre, le lit où déposer mes insomnies. Ce bureau, ce lit, ces livres ont attendu qu'ait lieu le miracle. Et je ne porterai plus de regard assassin dans l'entrebâillement de la porte du salon car chaque objet, chaque image, chaque souvenir aura subi une incroyable transformation dans l'attente de quelque chose de neuf. Et ce quelque chose est né au moment où Élise m'a demandé de monter dans la voiture garée sur le parking de la plage. On s'est regardés ; sans se parler, on s'est compris. Je n'ai même pas eu à lui montrer le chemin. Ayant eu à fouiller dans mon histoire pendant des jours et des jours, de fond en comble, elle sait presque tout sur moi. Je suis en de bonnes mains, me dis-je. Dans le matin, je sens que je pourrai aller plus loin que le matin lui-même, vers le pardon, et j'aurais aimé que Focheux soit là pour photographier les retrouvailles.

Élise vérifie que j'ai bien attaché ma ceinture, puis elle démarre doucement. À la sortie du parking elle vire à droite, emprunte la départementale où il y a peu de circulation. Sur la national e Sud, le vacarme des camions m'abasourdit. J'observe la ligne blanche qui défile ; les arbres se précipitent vers moi, le soleil clignote à travers les branches sombres, et tandis que la voiture avale les kilomètres, filant vers L'Ermitage-les-Bains, des phrases affluent dans ma tête... Je dirai ceci à mon père, ou plutôt cela. Je confie à Élise qu'après mes années de fac, peu avant d'aller faire mes études d'architecte à Paris, on ne se causait plus, mon père et moi, et je ne saurai peut-être pas où cacher mes poings serrés.

Sourire d'Élise : il faut se dépasser.

Au carrefour de la vieille usine sucrière, elle vire à droite et roule vers le quartier chic des Mouettes avec des maisons cossues et des goûts bourgeois.

Bâtie de l'autre côté du chemin de sable, à quatre cents mètres de la plage, la villa des Mussard avec toit de paille, perron, véranda, semble encore ensommeillée au bout de l'allée de cocotiers . La voiture garée, j'ouvre la portière. Je marche vers le portail et m'arrête. Dans une niche d'ombre, sous la véranda, la vue du fauteuil me coupe le souffle. On dirait qu'il ne sert plus à rien, les deux roues bloquées. Rien ne bouge. Rien ne bruit. Tout dort. Les plantes vertes, la porte d'entrée verrouillée, les fenêtres closes, j'ai l'impression que le silence s'ordonne autour de la villa comme autour du fauteuil abandonné. Le silence a figé les éléments du décor et m'afflige à présent d'une tunique de solitude.

Que se trame-t-il derrière les rideaux ?

Le portail poussé d'une main hésitante, les petites scories de l'allée crissent sous mes pas. Elles crient, les scories. Je me retourne vers Élise Pajot, mais installée au volant de sa voiture, elle ne peut apercevoir mon trouble. Et je m'impatiente de savoir pourquoi tant de mystères. Pas un chien, ni un chat, ni un oiseau au milieu du jardin, et la pelouse verte retient prisonnier le tuyau d'arrosage.

Immobilité du tourniquet.

Cependant, c'est déjà le matin.

Le temps s'éternise ; je me sens orphelin.

Debout dans l'allée je regarde mes godasses, comme le gosse qui a commis une bêtise. Que quelqu'un me tende les bras ou me sermonne, peu importe, mais qu'on vienne me protéger contre moi-même. Je chasse le doute, les larmes, la brûlure des gifles sur mes joues, l'humiliation, le malaise ; pour conjurer le passé, je me dis que je suis Babel, le fils des Mussard. C'est moi, je suis là. On ne se souvient donc plus de moi ici ? C'est alors que la porte s'ouvre. Flavie se tient un moment sur le seuil, le buste droit, vêtue d'une robe noire, les cheveux relevés en chignon, les paupières gonflées comme si elle avait passé la nuit à sangloter, elle porte ensuite la main à sa bouche pour contenir son émotion.

Le soleil l'éblouit.

Elle m'observe encore, rectifie son chignon et s'avance vers le perron. Ses lèvres frémissent quand elle dit : « Oh, Babel ! » Il n'y a qu'elle et moi dans son étreinte, et tout l'amour d'une sœur pour son frère.

Je l'interroge à mi-voix :

« Pourquoi n'est-il pas là pour la réconciliation ? Il me déteste toujours ?

— C'est fini, Babel... il est mort cette nuit... et avant de mourir il m'a dit qu'il a beaucoup prié pour te revoir une dernière fois. »

Flavie me serre dans ses bras pour consoler l'enfance blessée, notre enfance. La pressant contre moi, j'entends le vrombissement d'une voiture qui s'éloigne. Je n'ai pas à crier un nom : Élise m'a donné son numéro de téléphone, et je la reverrai sans doute un soir sur la plage.

Flavie me chuchote que, dans la maison, on veille un mort avec des bougies, des *Je vous salue Marie*, mais nous, nous sommes vivants, mère, frères et sœur. Tout le monde me connaît. Le passé ? La mer l'a emporté. Ciel dégagé, bleu. L'espace s'est agrandi. Il y a tant d'amour dans sa voix, suffisamment pour éclairer l'avenir et se dire qu'on ne pleure pas un mort, non, on fête le retour d'un mort parmi les vivants. Et si je parviens à retrouver la tendresse des miens, me dis-je, je redécouvrirai mon visage, certains passages du roman que Malika lisait sous sa tente, la nuit, à la lueur d'une lampe-tempête, lesquels évoquaient les promesses de l'aube. J'aimerais bien raconter cette histoire, un jour. Longuement. Raconter comment après s'être battu et débattu tel un beau diable, un homme peut revivre. Cette vérité, je n'aurai pas à l'écrire avec un fusil dans la brousse. Je l'ai su quand Flavie, passant la main dans ma tignasse, m'a assuré qu'il y a en nous une terrible envie de vivre, même si vivre c'est l'inconnu, ça restera l'inconnu quoi qu'on fasse, avec les rêves au sortir du lit, et le jour qu'il fait déjà dehors.

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Gallimard

UNE GUILLOTINE DANS UN TRAIN DE NUIT, coll. « Continents Noirs », 2012.

EN EAUX TROUBLES, coll. « Continents Noirs », 2014.

Chez d'autres éditeurs

TERRE ARRACHÉE, chez l'auteur, 1982 (prix de Madagascar).

MADAME DESBASSAYNS, Éditions Jacaranda, 1985 (prix des Mascareignes).

POUR LES BRAVOS DE L'EMPIRE, Éditions Jacaranda, 1987.

ZOURA, FEMME BON DIEU, Éditions Caribéennes, 1988.

LA NUIT CYCLONE, Éditions Grasset, 1992 (prix Charles Brisset).

L'ARBRE DE VIOLENCE, Éditions Grasset, 1994 (prix de la Société des gens de lettres ; Le Livre de Poche, 1996).

DANSE SUR UN VOLCAN, Ibis Rouge Éditions, 2001.

LE NÈGRE BLANC DE BEL AIR, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 2002.

L'EMPREINTE FRANÇAISE, Éditions Le Serpent à Plumes, 2005.

Photos

L'ÎLE INSOLITE D'UN JARDIN CRÉOLE, Surya Éditions, 2011.

LE VOLCAN OU LA FUSION DES IMAGES, préface de Jean-Noël Schifano, Surya Éditions/Udir, 2014.

Cette édition électronique du livre *Hallali pour un chasseur* de Jean-françois Samlong a été réalisée le 24 avril 2015 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 97800000000620 - Numéro d'édition :)

Code Sodis : N - ISBN : 97800000000620. Numéro d'édition :

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.